UNIV. OF ARIZONA
PQ2635.O52 K6 1924 mn
Romains, Jules/Knock : ou, Le triomphe d
3 9001 03790 4995

T[illegible]INS

KNOCK

OU LE TRIOMPHE DE LA MÉDECINE

M. LE TROUHADEC

SAISI PAR LA DÉBAUCHE

43e édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VIme).

Thomas Wood Stevens

MEMORIAL
Theater Collection

Presented by
Elizabeth Sowersby

UNIVERSITY of ARIZONA

THÉATRE DE JULES ROMAINS

*

KNOCK

OU

LE TRIOMPHE DE LA MÉDECINE

M. LE TROUHADEC

SAISI PAR LA DÉBAUCHE

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS

DE LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

THÉATRE DE JULES ROMAINS

Tome I. — KNOCK. M. LE TROUHADEC SAISI PAR LA DÉBAUCHE.

Tome II. — LE MARIAGE DE LE TROUHADEC. AMÉDÉE ET LES MESSIEURS EN RANG (à paraître).

Tome III. — CROMEDEYRE-LE-VIEIL. L'ARMÉE DANS LA VILLE (à paraître).

ROMANS et PROSE

MORT DE QUELQU'UN.

LES COPAINS.

LE VIN BLANC DE LA VILLETTE.

LUCIENNE.

LE BOURG RÉGÉNÉRÉ.

DONOGOO-TONKA OU LES MIRACLES DE LA SCIENCE.

PUISSANCES DE PARIS.

POÉSIE

ODES ET PRIÈRES.

LE VOYAGE DES AMANTS.

EUROPE.

AMOUR COULEUR DE PARIS.

LA VIE UNANIME (en réimpression).

UN ÊTRE EN MARCHE (en réimpression).

PETIT TRAITÉ DE VERSIFICATION (en collaboration avec Georges Chennevière).

THÉATRE DE JULES ROMAINS

PQ
2635
O52
K6
1924

★

KNOCK

OU LE TRIOMPHE DE LA MÉDECINE

M. LE TROUHADEC

SAISI PAR LA DÉBAUCHE

Quarante-troisième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^e^)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, 108 EXEMPLAIRES DE LUXE IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, DONT 8 HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H, ET 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C, ET 792 EXEMPLAIRES IN-8° COURONNE SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, DONT 12 HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A l, 750 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 750, 30 EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 751 A 780.

UNIVERSITY OF ARIZONA LIBRARY

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE.
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1924.

KNOCK

OU

LE TRIOMPHE DE LA MÉDECINE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

A Louis Jouvet.

PERSONNAGES :

KNOCK.
LE DOCTEUR PARPALAID.
MOUSQUET.
BERNARD.
LE TAMBOUR DE VILLE.
PREMIER GARS.
DEUXIÈME GARS.
SCIPION.
JEAN.

MADAME PARPALAID.
MADAME RÉMY.
LA DAME EN NOIR.
LA DAME EN VIOLET.
LA BONNE.
VOIX DE MARIETTE, à la cantonade.

Cette pièce a été représentée pour la première fois, à Paris, à la Comédie des Champs-Élysées, le 15 décembre 1923, sous la direction de Jacques Hébertot, avec la mise en scène et les décors de Louis Jouvet. Les rôles étaient tenus par Mesdames Coutant-Lambert, Irma Perrot, Iza Reyner, May. Bernhet, J. Tisserand; et par MM. Louis Jouvet, A. Hérault, Esseff, Gaultier, Ben Danou, Salis, Mamy, Saint-Isles.

ACTE I

L'action se passe à l'intérieur ou autour d'une automobile très ancienne, type 1900-1902. *Carrosserie énorme (double phaéton arrangé sur le tard en simili-torpédo, grâce à des tôles rapportées). Cuivres volumineux. Petit capot en forme de chaufferette.*

Pendant une partie de l'acte, l'auto se déplace.

On part des abords d'une petite gare pour s'élever ensuite le long d'une route de montagne.

SCÈNE UNIQUE

KNOCK, LE DOCTEUR PARPALAID,
MADAME PARPALAID, JEAN

LE DOCTEUR PARPALAID. — Tous vos bagages sont là, mon cher confrère ?

KNOCK. — Tous, docteur Parpalaid.

LE DOCTEUR. — Jean les casera près de lui. Nous tiendrons très bien tous les trois à l'arrière de la voiture. La carrosserie en est si spacieuse, les strapontins si confortables ! Ah ! ce n'est pas la construction étriquée de maintenant !

KNOCK, à Jean, au moment où il place la caisse. — Je vous recommande cette caisse. J'y ai logé quelques appareils, qui sont fragiles.

Jean commence à empiler les bagages de Knock.

MADAME PARPALAID. — Voilà une torpédo que je regretterais longtemps si nous faisions la sottise de la vendre.

Knock regarde le véhicule avec surprise.

LE DOCTEUR. — Car c'est, en somme, une torpédo avec les avantages de l'ancien double-phaéton.

KNOCK. — Oui, oui.

Toute la banquette d'avant disparaît sous l'amas.

LE DOCTEUR. — Voyez comme vos valises se

logent facilement ! Jean ne sera pas gêné du tout. Il est même dommage que vous n'en ayez pas plus. Vous vous seriez mieux rendu compte des commodités de ma voiture.

KNOCK. — Saint-Maurice est loin ?

LE DOCTEUR. — Onze kilomètres. Notez que cette distance du chemin de fer est excellente pour la fidélité de la clientèle. Les malades ne vous jouent pas le tour d'aller consulter au chef-lieu.

KNOCK. — Il n'y a donc pas de diligence ?

LE DOCTEUR. — Une guimbarde si lamentable qu'elle donne envie de faire le chemin à pied.

MADAME PARPALAID. — Ici l'on ne peut guère se passer d'automobile.

LE DOCTEUR. — Surtout dans la profession.

Knock reste courtois et impassible.

JEAN, au docteur. — Je mets en marche ?

LE DOCTEUR. — Oui, commencez à mettre en marche, mon ami.

Jean entreprend toute une série de manœuvres : ouverture du capot, dévissage des bougies, injection d'essence, etc.

MADAME PARPALAID, à Knock. — Sur le parcours le paysage est délicieux. Zénaïde Fleuriot l'a décrit dans un de ses plus beaux romans, dont j'ai oublié le titre. (*Elle monte en voiture. A son mari.*) Tu prends le strapontin, n'est-ce pas ? Le docteur Knock se placera près de moi pour bien jouir de la vue.

Knock s'assied à la gauche de Mme Parpalaid.

LE DOCTEUR. — La carrosserie est assez vaste pour que trois personnes se sentent à l'aise sur la banquette d'arrière. Mais il faut pouvoir s'étaler lorsqu'on contemple un panorama. (*Il s'approche de Jean.*) Tout va bien ? L'injection d'essence est terminée ? Dans les deux cylindres ? Avez-vous pensé à essuyer un peu les bougies ? C'eût été prudent après une étape de onze kilomètres. Enveloppez bien le carburateur. Un vieux foulard vaudrait mieux que ce chiffon. (*Pendant qu'il revient vers l'arrière.*) Parfait ! parfait ! (*Il monte en voiture.*) Je m'assois — pardon, cher confrère — je m'assois sur ce large strapontin, qui est plutôt un fauteuil pliant.

MADAME PARPALAID. — La route ne cesse de s'élever jusqu'à Saint-Maurice. A pied, avec tous ces bagages, le trajet serait terrible. En auto, c'est un enchantement.

LE DOCTEUR. — Jadis, mon cher confrère, il m'arrivait de taquiner la muse. J'avais composé un sonnet, de quatorze vers, sur les magnificences naturelles qui vont s'offrir à nous. Du diable si je me le rappelle encore.

« Profondeurs des vallons, retraites pastorales... »

Jean tourne désespérément la manivelle.

MADAME PARPALAID. — Albert, depuis quelques années, tu t'obstines à dire « Profondeurs ». C'est « Abîmes des vallons » qu'il y avait dans les premiers temps.

LE DOCTEUR. — Juste ! Juste ! (*On entend une explosion.*) Ecoutez, mon cher confrère, comme le

moteur part bien. A peine quelques tours de manivelle pour appeler les gaz, et tenez... une explosion... une autre... voilà !... voilà !... Nous marchons.

Jean s'installe. Le véhicule s'ébranle. Le paysage peu à peu se déroule.

LE DOCTEUR, après quelques instants de silence. — Croyez-m'en, mon cher successeur ! (*Il donne une tape à Knock.*) Car vous êtes dès cet instant mon successeur ! Vous avez fait une bonne affaire. Oui, dès cet instant ma clientèle est à vous. Si même, le long de la route, quelque patient, me reconnaissant au passage, malgré la vitesse, réclame l'assistance de mon art, je m'efface en déclarant : « Vous vous trompez, monsieur. Voici le médecin du pays. » (*Il désigne Knock*). Et je ne ressors de mon trou (*pétarades du moteur*) que si vous m'invitez formellement à une consultation contradictoire. (*Pétarades.*) Mais vous avez eu de la chance de tomber sur un homme qui voulait s'offrir un coup de tête.

MADAME PARPALAID. — Mon mari s'était juré de finir sa carrière dans une grande ville.

LE DOCTEUR. — Lancer mon chant du cygne sur un vaste théâtre ! Vanité un peu ridicule, n'est-ce pas ? Je rêvais de Paris, je me contenterai de Lyon.

MADAME PARPALAID. — Au lieu d'achever tranquillement de faire fortune ici !

Knock, tour à tour, les observe, médite, donne un coup d'œil au paysage.

LE DOCTEUR. — Ne vous moquez pas trop de moi,

mon cher confrère. C'est grâce à cette toquade que vous avez ma clientèle pour un morceau de pain.

KNOCK. — Vous trouvez ?

LE DOCTEUR. — C'est l'évidence même !

KNOCK. — En tout cas, je n'ai guère marchandé.

LE DOCTEUR. — Certes, et votre rondeur m'a plu. J'ai beaucoup aimé aussi votre façon de traiter par correspondance et de ne venir sur place qu'avec le marché en poche. Cela m'a semblé chevaleresque, ou même américain. Mais je puis bien vous féliciter de l'aubaine : car c'en est une. Une clientèle égale, sans à-coups...

MADAME PARPALAID. — Pas de concurrent.

LE DOCTEUR. — Un pharmacien qui ne sort jamais de son rôle.

MADAME PARPALAID. — Aucune occasion de dépense.

LE DOCTEUR. — Pas une seule distraction coûteuse.

MADAME PARPALAID. — Dans six mois, vous aurez économisé le double de ce que vous devez à mon mari.

LE DOCTEUR. — Et je vous accorde quatre échéances trimestrielles pour vous libérer ! Ah ! sans les rhumatismes de ma femme, je crois que j'aurais fini par vous dire non.

KNOCK. — Mme Parpalaid est rhumatisante ?

MADAME PARPALAID. — Hélas !

LE DOCTEUR. — Le climat, quoique très salubre en général, ne lui valait rien en particulier.

KNOCK. — Y a-t-il beaucoup de rhumatisants dans le pays ?

LE DOCTEUR. — Dites, mon cher confrère, qu'il n'y a que des rhumatisants.

KNOCK. — Voilà qui me semble d'un grand intérêt.

LE DOCTEUR. — Oui, pour qui voudrait étudier le rhumatisme.

KNOCK, doucement. — Je pensais à la clientèle.

LE DOCTEUR. — Ah ! pour ça, non. Les gens d'ici n'auraient pas plus l'idée d'aller chez le médecin pour un rhumatisme, que vous n'iriez chez le curé pour faire pleuvoir.

KNOCK. — Mais... c'est fâcheux.

MADAME PARPALAID. — Regardez, docteur, comme le point de vue est ravissant. On se croirait en Suisse.

Pétarades accentuées.

JEAN, à l'oreille du docteur Parpalaid. — Monsieur, monsieur. Il y a quelque chose qui ne marche pas. Il faut que je démonte le tuyau d'essence.

LE DOCTEUR, à Jean. — Bien, bien !... (*Aux autres.*) Précisément, je voulais vous proposer un petit arrêt ici.

MADAME PARPALAID. — Pourquoi ?

LE DOCTEUR, lui faisant des regards expressifs. — Le panorama... hum !... n'en vaut-il pas la peine ?

MADAME PARPALAID. — Mais, si tu veux t'arrêter, c'est encore plus joli un peu plus haut.

La voiture stoppe. Mme Parpalaid comprend.

LE DOCTEUR. — Eh bien ! nous nous arrêterons aussi un peu plus haut. Nous nous arrêterons deux fois, trois fois, quatre fois, si le cœur nous en dit. Dieu merci, nous ne sommes pas des chauffards. (*A Knock.*) Observez, mon cher confrère, avec quelle douceur cette voiture vient de stopper. Et comme là-dessus vous restez constamment maître de votre vitesse. Point capital dans un pays montagneux. (*Pendant qu'ils descendent.*) Vous vous convertirez à la traction mécanique, mon cher confrère, et plus tôt que vous ne pensez. Mais gardez-vous de la camelote actuelle. Les aciers, les aciers, je vous le demande, montrez-nous vos aciers.

KNOCK. — S'il n'y a rien à faire du côté des rhumatismes, on doit se rattraper avec les pneumonies et pleurésies ?

LE DOCTEUR, à Jean. — Profitez donc de notre halte pour purger un peu le tuyau d'essence. (*A Knock.*) Vous me parliez, mon cher confrère, des pneumonies et pleurésies ? Elles sont rares. Le climat est rude, vous le savez. Tous les nouveau-nés chétifs meurent dans les six premiers mois, sans que le médecin ait à intervenir, bien entendu. Ceux qui survivent sont des gaillards durs à cuire. Toutefois, nous avons des apoplectiques et des cardiaques. Ils ne s'en doutent pas une seconde et meurent foudroyés vers la cinquantaine.

KNOCK. — Ce n'est pas en soignant les morts subites que vous avez pu faire fortune ?

LE DOCTEUR. — Evidemment. (*Il cherche.*) Il

nous reste... d'abord la grippe. Pas la grippe banale, qui ne les inquiète en aucune façon, et qu'ils accueillent même avec faveur parce qu'ils prétendent qu'elle fait sortir les humeurs viciées. Non, je pense aux grandes épidémies mondiales de grippe.

KNOCK. — Mais ça, dites donc, c'est comme le vin de la comète. S'il faut que j'attende la prochaine épidémie mondiale !...

LE DOCTEUR. — Moi qui vous parle, j'en ai vu deux : celle de 89-90 et celle de 1918.

MADAME PARPALAID. — En 1918, nous avons eu ici une très grosse mortalité, plus, relativement, que dans les grandes villes. (*A son mari.*) N'est-ce pas ? Tu avais comparé les chiffres.

LE DOCTEUR. — Avec notre pourcentage nous laissions derrière nous quatre-vingt-trois départements.

KNOCK. — Ils s'étaient fait soigner ?

LE DOCTEUR. — Oui, surtout vers la fin.

MADAME PARPALAID. — Et nous avons eu de très belles rentrées à la Saint-Michel.

Jean se couche sous la voiture.

KNOCK. — Plaît-il ?

MADAME PARPALAID. — Ici, les clients vous payent à la Saint-Michel.

KNOCK. — Mais... quel est le sens de cette expression ? Est-ce un équivalent des calendes grecques, ou de la Saint-Glinglin ?

LE DOCTEUR, de temps en temps il surveille du coin de l'œil le travail du chauffeur. — Qu'allez-

vous penser, mon cher confrère ? La Saint-Michel est une des dates les plus connues du calendrier. Elle correspond à la fin septembre.

KNOCK, changeant de ton. — Et nous sommes au début d'octobre. Ouais ! Vous, au moins, vous avez su choisir votre moment pour vendre. (*Il fait quelques pas, réfléchit.*) Mais, voyons ! si quelqu'un vient vous trouver pour simple consultation, il vous paye bien séance tenante ?

LE DOCTEUR. — Non, à la Saint-Michel !... C'est l'usage.

KNOCK. — Mais, s'il ne vient que pour une consultation seule et unique ! Si vous ne le revoyez plus de toute l'année ?

LE DOCTEUR. — A la Saint-Michel.

MADAME PARPALAID. — A la Saint-Michel.

Knock les regarde. Silence.

MADAME PARPALAID. — D'ailleurs, les gens viennent presque toujours pour une seule consultation.

KNOCK. — Hein ?

MADAME PARPALAID. — Mais oui.

Le docteur Parpalaid prend des airs distraits.

KNOCK. — Alors, qu'est-ce que vous faites des clients réguliers ?

MADAME PARPALAID. — Quels clients réguliers ?

KNOCK. — Eh bien ! ceux qu'on visite plusieurs fois par semaine, ou plusieurs fois par mois ?

MADAME PARPALAID, à son mari. — Tu entends ce que dit le docteur ? Des clients comme en a le

boulanger ou le boucher ? Le docteur est comme tous les débutants. Il se fait des illusions.

LE DOCTEUR, mettant la main sur le bras de Knock. — Croyez-moi, mon cher confrère. Vous avez ici le meilleur type de clientèle : celle qui vous laisse indépendant.

KNOCK. — Indépendant ? Vous en avez de bonnes !

LE DOCTEUR. — Je m'explique ! Je veux dire que vous n'êtes pas à la merci de quelques clients, susceptibles de guérir d'un jour à l'autre, et dont la perte fait chavirer votre budget. Dépendant de tous, vous ne dépendez de personne. Voilà.

KNOCK. — En d'autres termes, j'aurais dû apporter une provision d'asticots et une canne à pêche. Mais peut-être trouve-t-on ça là-haut ? (*Il fait quelques pas, médite, s'approche de la guimbarde, la considère, puis se retournant à demi.*) La situation commence à devenir limpide. Mon cher confrère, vous m'avez cédé — pour quelques billets de mille, que je vous dois encore — une clientèle de tous points assimilable à cette voiture (*il la tapote affectueusement*) dont on peut dire qu'à dix-neuf francs elle ne serait pas chère, mais qu'à vingt-cinq elle est au-dessus de son prix. (*Il la regarde en amateur.*) Tenez ! Comme j'aime à faire les choses largement, je vous en donne trente.

LE DOCTEUR. — Trente francs ? De ma torpédo ? Je ne la lâcherais pas pour six mille.

KNOCK, l'air navré. — Je m'y attendais ! (*Il con-*

temple de nouveau la guimbarde.) Je ne pourrai donc pas acheter cette voiture.

LE DOCTEUR. — Si, au moins, vous me faisiez une offre sérieuse !

KNOCK. — C'est dommage. Je pensais la transformer en bahut breton. (*Il revient.*) Quant à votre clientèle, j'y renoncerais avec la même absence d'amertume s'il en était temps encore.

LE DOCTEUR. — Laissez-moi vous dire, mon cher confrère, que vous êtes victime... d'une fausse impression.

KNOCK. — Moi, je croirais volontiers que c'est plutôt de vous que je suis victime. Enfin, je n'ai pas coutume de geindre, et quand je suis roulé, je ne m'en prends qu'à moi.

MADAME PARPALAID. — Roulé ! Proteste, mon ami. Proteste.

LE DOCTEUR. — Je voudrais surtout détromper le docteur Knock.

KNOCK. — Pour vos échéances, elles ont le tort d'être trimestrielles, dans un climat où le client est annuel. Il faudra corriger ça. De toute façon, ne vous tourmentez pas à mon propos. Je déteste avoir des dettes. Mais c'est en somme beaucoup moins douloureux qu'un lumbago, par exemple, ou qu'un simple furoncle à la fesse.

MADAME PARPALAID. — Comment ! Vous ne voulez pas nous payer ? aux dates convenues ?

KNOCK. — Je brûle de vous payer, madame, mais je n'ai aucune autorité sur l'almanach, et il est au-

dessus de mes forces de faire changer de place la Saint-Glinglin.

MADAME PARPALAID. — La Saint-Michel !

KNOCK. — La Saint-Michel.

LE DOCTEUR. — Mais vous avez bien des réserves ?

KNOCK. — Aucune. Je vis de mon travail. Ou plutôt, j'ai hâte d'en vivre. Et je déplore d'autant plus le caractère mythique de la clientèle que vous me vendez, que je comptais lui appliquer des méthodes entièrement neuves. (*Après un temps de réflexion et comme à part lui.*) Il est vrai que le problème ne fait que changer d'aspect.

LE DOCTEUR. — En ce cas, mon cher confrère, vous seriez deux fois coupable de vous abandonner à un découragement prématuré, qui n'est que la rançon de votre inexpérience. Certes, la médecine est un riche terroir. Mais les moissons n'y lèvent pas toutes seules. Vos rêves de jeunesse vous ont un peu leurré.

KNOCK. — Votre propos, mon cher confrère, fourmille d'inexactitudes. D'abord, j'ai quarante ans. Mes rêves, si j'en ai, ne sont pas des rêves de jeunesse.

LE DOCTEUR. — Soit. Mais vous n'avez jamais exercé.

KNOCK. — Autre erreur.

LE DOCTEUR. — Comment ? Ne m'avez-vous pas dit que vous veniez de passer votre thèse l'été dernier?

KNOCK. — Oui, trente-deux pages in-octavo : *Sur les prétendus états de santé*, avec cette épigraphe,

que j'ai attribuée à Claude Bernard : « Les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent. »

LE DOCTEUR. — Nous sommes d'accord, mon cher confrère.

KNOCK. — Sur le fond de ma théorie ?

LE DOCTEUR. — Non, sur le fait que vous êtes un débutant.

KNOCK. — Pardon ! Mes études sont, en effet, toutes récentes. Mais mon début dans la pratique de la médecine date de vingt ans.

LE DOCTEUR. — Quoi ! Vous étiez officier de santé ? Depuis le temps qu'il n'en reste plus !

KNOCK. — Non, j'étais bachelier.

MADAME PARPALAID. — Il n'y a jamais eu de bacheliers de santé.

KNOCK. — Bachelier ès lettres, madame.

LE DOCTEUR. — Vous avez donc pratiqué sans titres et clandestinement ?

KNOCK. — A la face du monde, au contraire, et non pas dans un trou de province, mais sur un espace d'environ sept mille kilomètres.

LE DOCTEUR. — Je ne vous comprends pas.

KNOCK. — C'est pourtant simple. Il y a une vingtaine d'années, ayant dû renoncer à l'étude des langues romanes, j'étais vendeur aux « Dames de France » de Marseille, rayon des cravates. Je perds mon emploi. En me promenant sur le port, je vois annoncé qu'un vapeur de 1.700 tonnes à destination des Indes demande un médecin, le grade de docteur n'étant pas exigé. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

LE DOCTEUR. — Mais... rien, sans doute.

KNOCK. — Oui, vous, vous n'aviez pas la vocation. Moi, je me suis présenté. Comme j'ai horreur des situations fausses, j'ai déclaré en entrant : « Messieurs, je pourrais vous dire que je suis docteur, mais je ne suis pas docteur. Et je vous avouerai même quelque chose de plus grave : je ne sais pas encore quel sera mon sujet de thèse. » Ils me répondent qu'ils ne tiennent pas au titre de docteur et qu'ils se fichent complètement de mon sujet de thèse. Je réplique aussitôt : « Bien que n'étant pas docteur, je désire, pour des raisons de prestige et de discipline, qu'on m'appelle docteur à bord. » Ils me disent que c'est tout naturel. Mais je n'en continue pas moins à leur expliquer pendant un quart d'heure les raisons qui me font vaincre mes scrupules et réclamer cette appellation de docteur à laquelle, en conscience, je n'ai pas droit. Si bien qu'il nous est resté à peine trois minutes pour régler la question des honoraires.

LE DOCTEUR. — Mais vous n'aviez réellement aucunes connaissances ?

KNOCK. — Entendons-nous ! Depuis mon enfance, j'ai toujours lu avec passion les annonces médicales et pharmaceutiques des journaux, ainsi que les prospectus intitulés « mode d'emploi » que je trouvais enroulés autour des boîtes de pilules et des flacons de sirop qu'achetaient mes parents. Dès l'âge de neuf ans, je savais par cœur des tirades entières sur l'exonération imparfaite du constipé. Et encore aujourd'hui, je puis vous réciter une lettre admirable,

adressée en 1897 par la veuve P..., de Bourges à la Tisane américaine des Shakers. Voulez-vous ?

LE DOCTEUR. — Merci, je vous crois.

KNOCK. — Ces textes m'ont rendu familier de bonne heure avec le style de la profession. Mais surtout ils m'ont laissé transparaître le véritable esprit et la véritable destination de la médecine, que l'enseignement des Facultés dissimule sous le fatras scientifique. Je puis dire qu'à douze ans j'avais déjà un sentiment médical correct. Ma méthode actuelle en est sortie.

LE DOCTEUR. — Vous avez une méthode ? Je serais curieux de la connaître.

KNOCK. — Je ne fais pas de propagande. D'ailleurs, il n'y a que les résultats qui comptent. Aujourd'hui, de votre propre aveu, vous me livrez une clientèle nulle.

LE DOCTEUR. — Nulle... pardon ! pardon !

KNOCK. — Revenez voir dans un an ce que j'en aurai fait. La preuve sera péremptoire. En m'obligeant à partir de zéro, vous accroissez l'intérêt de l'expérience.

JEAN. — Monsieur, monsieur... (*Le docteur Parpalaid va vers lui.*) Je crois que je ferais bien de démonter aussi le carburateur.

LE DOCTEUR. — Faites, faites. (*Il revient.*) Comme notre conversation se prolonge, j'ai dit à ce garçon d'effectuer son nettoyage mensuel de carburateur.

MADAME PARPALAID. — Mais, quand vous avez

été sur votre bateau, comment vous en êtes-vous tiré ?

KNOCK. — Les deux dernières nuits avant de m'embarquer, je les ai passées à réfléchir. Mes six mois de pratique à bord m'ont servi à vérifier mes conceptions. C'est un peu la façon dont on procède dans les hôpitaux.

MADAME PARPALAID. — Vous aviez beaucoup de gens à soigner ?

KNOCK. — L'équipage, et sept passagers, de condition très modeste. Trente-cinq personnes en tout.

MADAME PARPALAID. — C'est un chiffre.

LE DOCTEUR. — Et vous avez eu des morts ?

KNOCK. — Aucune. C'était d'ailleurs contraire à mes principes. Je suis partisan de la diminution de la mortalité.

LE DOCTEUR. — Comme nous tous.

KNOCK. — Vous aussi ? Tiens ! Je n'aurais pas cru. Bref, j'estime que, malgré toutes les tentations contraires, nous devons travailler à la conservation du malade.

MADAME PARPALAID. — Il y a du vrai dans ce que dit le docteur.

LE DOCTEUR. — Et des malades, vous en avez eu beaucoup ?

KNOCK. — Trente-cinq.

LE DOCTEUR. — Tout le monde, alors ?

KNOCK. — Oui, tout le monde.

MADAME PARPALAID. — Mais comment le bateau a-t-il pu marcher ?

KNOCK. — Un petit roulement à établir.

Silence.

LE DOCTEUR. — Dites donc, maintenant, vous êtes bien réellement docteur ?... Parce qu'ici le titre est exigé, et vous nous causeriez de gros ennuis... Si vous n'étiez pas réellement docteur, il vaudrait mieux nous le confier tout de suite...

KNOCK. — Je suis bien réellement et bien doctoralement docteur. Quand j'ai vu mes méthodes confirmées par l'expérience, je n'ai eu qu'une hâte, c'est de les appliquer sur la terre ferme, et en grand. Je n'ignorais pas que le doctorat est une formalité indispensable.

MADAME PARPALAID. — Mais vous nous disiez que vos études étaient toutes récentes ?

KNOCK. — Je n'ai pas pu les commencer dès ce moment-là. Pour vivre, j'ai dû m'occuper quelque temps du commerce des arachides.

MADAME PARPALAID. — Qu'est-ce que c'est ?

KNOCK. — L'arachide s'appelle aussi cacahuète. (*Mme Parpalaid fait un mouvement.*) Oh ! madame, je n'ai jamais été marchand au panier. J'avais créé un office central où les revendeurs venaient s'approvisionner. Je serais millionnaire si j'avais continué cela dix ans. Mais c'était très fastidieux. D'ailleurs, presque tous les métiers secrètent l'ennui à la longue, comme je m'en suis rendu compte par moi-même. Il n'y a de vrai, décidément, que la médecine, peut-être aussi la politique, la finance et le sacerdoce que je n'ai pas encore essayés.

MADAME PARPALAID. — Et vous pensez appliquer vos méthodes ici ?

KNOCK. — Si je ne le pensais pas, madame, je prendrais mes jambes à mon cou, et vous ne me rattraperiez jamais. Evidemment je préférerais une grande ville.

MADAME PARPALAID, à son mari. — Toi qui vas à Lyon, ne pourrais-tu pas demander au docteur quelques renseignements sur sa méthode ? Cela n'engage à rien.

LE DOCTEUR. — Mais le docteur Knock ne semble pas tenir à la divulguer.

KNOCK, au docteur Parpalaid, après un temps de réflexion. — Pour vous être agréable, je puis vous proposer l'arrangement suivant : au lieu de vous payer, Dieu sait quand, en espèces, je vous paye en nature : c'est-à-dire que je vous prends huit jours avec moi, et vous initie à mes procédés.

LE DOCTEUR, piqué. — Vous plaisantez, mon cher confrère. C'est peut-être vous qui m'écrirez dans huit jours pour me demander conseil.

KNOCK. — Je n'attendrai pas jusque-là. Je compte bien obtenir de vous aujourd'hui même plusieurs indications très utiles.

LE DOCTEUR. — Disposez de moi, mon cher confrère.

KNOCK. — Est-ce qu'il y a un tambour de ville, là-haut ?

LE DOCTEUR. — Vous voulez dire un homme qui joue du tambour et qui fait des annonces au public ?

KNOCK. — Parfaitement.

LE DOCTEUR. — Il y a un tambour de ville. La municipalité le charge de certains avis. Les seuls particuliers qui recourent à lui sont les gens qui ont perdu leur porte-monnaie, ou encore quelque marchand forain qui solde un déballage de faïence et de porcelaine.

KNOCK. — Bon. Saint-Maurice a combien d'habitants ?

LE DOCTEUR. — Trois mille cinq cents dans l'agglomération, je crois, et près de six mille dans la commune.

KNOCK. — Et l'ensemble du canton ?

LE DOCTEUR. — Le double, au moins.

KNOCK. — La population est pauvre ?

MADAME PARPALAID. — Très à l'aise, au contraire, et même riche. Il y a de grosses fermes. Beaucoup de gens vivent de leurs rentes ou du revenu de leurs domaines.

LE DOCTEUR. — Terriblement avares, d'ailleurs.

KNOCK. — Il y a de l'industrie ?

LE DOCTEUR. — Fort peu.

KNOCK. — Du commerce ?

MADAME PARPALAID. — Ce ne sont pas les boutiques qui manquent.

KNOCK. — Les commerçants sont-ils très absorbés par leurs affaires ?

LE DOCTEUR. — Ma foi non ! Pour la plupart, ce n'est qu'un supplément de revenus, et surtout une façon d'utiliser les loisirs.

MADAME PARPALAID. — D'ailleurs, pendant que la femme garde la boutique, le mari se promène.

LE DOCTEUR. — Ou réciproquement.

MADAME PARPALAID. — Tu avoueras que c'est plutôt le mari. D'abord, les femmes ne sauraient guère où aller. Tandis que pour les hommes il y a la chasse, la pêche, les parties de quilles ; en hiver le café.

KNOCK. — Les femmes sont-elles très pieuses ? (*Le docteur Parpalaid se met à rire.*) La question a pour moi son importance.

MADAME PARPALAID. — Beaucoup vont à la messe.

KNOCK. — Mais Dieu tient-il une place considérable dans leurs pensées quotidiennes ?

MADAME PARPALAID. — Quelle idée !

KNOCK. — Parfait ! (*Il réfléchit.*) Il n'y a pas de grands vices ?

LE DOCTEUR. — Que voulez-vous dire ?

KNOCK. — Opium, cocaïne, messes noires, sodomie, convictions politiques ?

LE DOCTEUR. — Vous mélangez des choses si différentes ! Je n'ai jamais entendu parler d'opium ni de messes noires. Quant à la politique, on s'y intéresse comme partout.

KNOCK. — Oui, mais en connaissez-vous qui feraient rôtir la plante des pieds de leurs père et mère en faveur du scrutin de liste ou de l'impôt sur le revenu ?

LE DOCTEUR. — Dieu merci, ils n'en sont pas là !

KNOCK. — Et l'adultère ?

LE DOCTEUR. — Quoi donc ?

KNOCK. — A-t-il pris là-haut un développement exceptionnel ? Est-il l'objet d'une activité intense ?

LE DOCTEUR. — Vos questions sont extraordinaires ! Il doit y avoir, comme ailleurs, des maris trompés, mais sans excès.

MADAME PARPALAID. — D'abord, c'est très difficile. Les gens vous surveillent tellement...

KNOCK. — Bon. Vous ne voyez rien d'autre à me signaler ? Par exemple dans l'ordre des sectes, des superstitions, des sociétés secrètes ?

MADAME PARPALAID. — A un moment, plusieurs de ces dames ont fait du spiritisme.

KNOCK. — Ah ! ah !

MADAME PARPALAID. — L'on se réunissait chez la notairesse, et l'on faisait parler le guéridon.

KNOCK. — Mauvais, mauvais. Détestable.

MADAME PARPALAID. — Mais je crois qu'elles ont cessé.

KNOCK. — Ah ? Tant mieux ! Et pas de sorcier, non plus, pas de thaumaturge ? Quelque vieux berger sentant le bouc qui guérit par l'imposition des mains ?

De temps en temps, l'on voit Jean tourner la manivelle jusqu'à perdre haleine, puis s'éponger le front.

LE DOCTEUR. — Autrefois, peut-être, mais plus maintenant.

KNOCK, il paraît agité, se frotte les paumes, et, tout en marchant. — En somme l'âge médical peut commencer. (*Il s'approche de la voiture.*) Mon cher confrère, serait-il inhumain de demander à ce véhicule un nouvel effort ? J'ai une hâte incroyable d'être à Saint-Maurice.

MADAME PARPALAID. — Cela vous vient bien brusquement !

KNOCK. — Je vous en prie, arrivons là-haut.

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce donc, de si puissant, qui vous y attire ?

KNOCK, il fait quelques allées et venues en silence, puis : — Mon cher confrère, j'ai le sentiment que vous avez gâché là-haut une situation magnifique, et, pour parler votre style, fait laborieusement pousser des chardons là où voulait croître un verger plantureux. C'est couvert d'or que vous en deviez repartir, les fesses calées sur un matelas d'obligations ; vous, madame, avec trois rangs de perles au cou, tous deux à l'intérieur d'une étincelante limousine (*il montre la guimbarde*) et non point sur ce monument des premiers efforts du génie moderne.

MADAME PARPALAID. — Vous plaisantez, docteur ?

KNOCK. — La plaisanterie serait cruelle, madame.

MADAME PARPALAID. — Mais alors, c'est affreux ! Tu entends, Albert ?

LE DOCTEUR. — J'entends que le docteur Knock est un chimérique et, de plus, un cyclothymique. Il est le jouet d'impressions extrêmes. Tantôt le poste

ne valait pas deux sous. Maintenant, c'est un Pactole.

Il hausse les épaules.

MADAME PARPALAID. — Toi aussi, tu es trop sûr de toi. Ne t'ai-je pas souvent dit qu'à Saint-Maurice, en sachant s'y prendre, on pouvait mieux faire que végéter ?

LE DOCTEUR. — Bon, bon, bon ! Je reviendrai dans trois mois, pour la première échéance. Nous verrons où en est le docteur Knock.

KNOCK. — C'est cela. Revenez dans trois mois. Nous aurons le temps de causer. Mais je vous en supplie, partons tout de suite.

LE DOCTEUR, à Jean, timidement. — Vous êtes prêt ?

JEAN, à mi-voix. — Oh ! moi, je serais bien prêt. Mais cette fois-ci, je ne crois pas que nous arriverons tout seuls à la mettre en marche.

LE DOCTEUR, même jeu. — Comment cela ?

JEAN, hochant la tête. — Il faudrait des hommes plus forts.

LE DOCTEUR. — Et si on essayait de la pousser ?

JEAN, sans conviction: — Peut-être.

LE DOCTEUR. — Mais oui. Il y a vingt mètres en plaine. Je prendrai le volant. Vous pousserez.

JEAN. — Oui.

LE DOCTEUR. — Et ensuite, vous tâcherez de sauter sur le marchepied au bon moment, n'est-ce pas ? (*Le docteur revient vers les autres.*) Donc, en voiture, mon cher confrère, en voiture. C'est moi

qui vais conduire. Jean, qui est un hercule, veut s'amuser à nous mettre en marche sans le secours de la manivelle, par une espèce de démarrage qu'on pourrait appeler automatique... bien que l'énergie électrique y soit remplacée par celle des muscles, qui est un peu de même nature, il est vrai. (*Jean s'arc-boute contre la caisse de la voiture.*)

RIDEAU

ACTE II

Dans l'ancien domicile de Parpalaid.

L'installation provisoire de Knock. Table, sièges, armoire-bibliothèque, chaise-longue. Tableau noir, lavabo. Quelques figures anatomiques et histologiques au mur.

SCÈNE 1

KNOCK, LE TAMBOUR DE VILLE

KNOCK, assis, regarde la pièce et écrit. — C'est vous, le tambour de ville ?

LE TAMBOUR, debout. — Oui, monsieur.

KNOCK. — Appelez-moi docteur. Répondez-moi « oui, docteur », ou « non, docteur ».

LE TAMBOUR. — Oui, docteur.

KNOCK. — Et quand vous avez l'occasion de parler de moi au dehors, ne manquez jamais de vous exprimer ainsi : « Le docteur a dit », « le docteur a fait »... J'y attache de l'importance. Quand vous parliez entre vous du docteur Parpalaid, de quels termes vous serviez-vous ?

LE TAMBOUR. — Nous disions : « C'est un brave homme, mais il n'est pas bien fort ».

KNOCK. — Ce n'est pas ce que je vous demande. Disiez-vous « le docteur » ?

LE TAMBOUR. — Non. « M. Parpalaid », ou « le médecin », ou encore « Ravachol ».

KNOCK. — Pourquoi « Ravachol ? »

LE TAMBOUR. — C'est un surnom qu'il avait. Mais je n'ai jamais su pourquoi.

KNOCK. — Et vous ne le jugiez pas très fort ?

LE TAMBOUR. — Oh ! pour moi, il était bien assez fort. Pour d'autres, il paraît que non.

KNOCK. — Tiens !

LE TAMBOUR. — Quand on allait le voir, il ne trouvait pas.

KNOCK. — Qu'est-ce qu'il ne trouvait pas ?

LE TAMBOUR. — Ce que vous aviez. Neuf fois sur dix, il vous renvoyait en vous disant : « Ce n'est rien du tout. Vous serez sur pied demain, mon ami ».

KNOCK. — Vraiment !

LE TAMBOUR. — Ou bien, il vous écoutait à peine, en faisant « oui, oui », « oui, oui » et il se dépêchait de parler d'autre chose, pendant une heure, par exemple de son automobile.

KNOCK. — Comme si l'on venait pour ça !

LE TAMBOUR. — Et puis il vous indiquait des remèdes de quatre sous ; quelquefois une simple tisane. Vous pensez bien que les gens qui payent huit francs pour une consultation n'aiment pas trop qu'on leur indique un remède de quatre sous. Et le plus bête n'a pas besoin du médecin pour boire une camomille.

KNOCK. — Ce que vous m'apprenez me fait réellement de la peine. Mais je vous ai appelé pour un renseignement. Quel prix demandiez-vous au docteur Parpalaid quand il vous chargeait d'une annonce ?

LE TAMBOUR, avec amertume. — Il ne me chargeait jamais d'une annonce.

KNOCK. — Oh ! Qu'est-ce que vous me dites ? Depuis trente ans qu'il était là ?

LE TAMBOUR. — Pas une seule annonce en trente ans, je vous jure.

KNOCK, se relevant, un papier à la main. — Vous devez avoir oublié. Je ne puis pas vous croire. Bref, quels sont vos tarifs ?

LE TAMBOUR. — Trois francs le petit tour et cinq francs le grand tour. Ça vous paraît peut-être cher. Mais il y a du travail. D'ailleurs, je conseille à monsieur...

KNOCK. — « Au docteur ».

LE TAMBOUR. — Je conseille au docteur, s'il n'en est pas à deux francs près, de prendre le grand tour, qui est beaucoup plus avantageux.

KNOCK. — Quelle différence y a-t-il ?

LE TAMBOUR. — Avec le petit tour, je m'arrête cinq fois : devant la Mairie, devant la Poste, devant l'Hôtel de la Clef, au Carrefour des Voleurs, et au coin de la Halle. Avec le grand tour, je m'arrête onze fois, c'est à savoir...

KNOCK. — Bien, je prends le grand tour. Vous êtes disponible, ce matin ?

LE TAMBOUR. — Tout de suite si vous voulez...

KNOCK. — Voici donc le texte de l'annonce.

Il lui remet le papier.

LE TAMBOUR regarde le texte. — Je suis habitué aux écritures. Mais je préfère que vous me le lisiez une première fois.

KNOCK, lentement. Le Tambour écoute d'une oreille professionnelle. — « Le docteur Knock, suc-

cesseur du docteur Parpalaid, présente ses compliments à la population de la ville et du canton de Saint-Maurice, et a l'honneur de lui faire connaître que, dans un esprit philanthropique, et pour enrayer le progrès inquiétant des maladies de toutes sortes qui envahissent depuis quelques années nos régions si salubres autrefois... »

LE TAMBOUR. — Ça, c'est rudement vrai !

KNOCK. — « ...il donnera tous les lundis matin, de neuf heures trente à onze heures trente, une consultation entièrement gratuite, réservée aux habitants du canton. Pour les personnes étrangères au canton, la consultation restera au prix ordinaire de huit francs. »

LE TAMBOUR, recevant le papier avec respect. — Eh bien ! C'est une belle idée ! une idée qui sera appréciée ! Une idée de bienfaiteur ! (*Changeant de ton.*) Mais vous savez que nous sommes lundi. Si je fais l'annonce ce matin, il va vous en arriver dans cinq minutes.

KNOCK. — Si vite que cela, vous croyez ?

LE TAMBOUR. — Et puis, vous n'aviez peut-être pas pensé que le lundi est jour de marché ? La moitié du canton est là. Mon annonce va tomber dans tout ce monde. Vous ne saurez plus où donner de la tête.

KNOCK. — Je tâcherai de me débrouiller.

LE TAMBOUR. — Il y a encore ceci : que c'est le jour du marché que vous aviez le plus de chances d'avoir des clients. M. Parpalaid n'en voyait guère

que ce jour-là. (*Familièrement.*) Si vous les recevez gratis...

KNOCK. — Vous comprenez, mon ami, ce que je veux, avant tout, c'est que les gens se soignent. Si je voulais gagner de l'argent, c'est à Paris que je m'installerais, ou à New-York.

LE TAMBOUR. — Ah ! vous avez mis le doigt dessus. On ne se soigne pas assez. On ne veut pas s'écouter, et on se mène trop durement. Quand le mal vous tient, on se force. Autant vaudrait-il être des animaux.

KNOCK. — Je remarque que vous raisonnez avec une grande justesse, mon ami.

LE TAMBOUR, se gonflant. — Oh ! sûr, que je raisonne, moi. Je n'ai pas l'instruction que je devrais. Mais il y en a de plus instruits qui ne m'en remontreraient pas. M. le maire, pour ne pas le nommer, en sait quelque chose. Si je vous racontais qu'un jour, monsieur...

KNOCK. — Docteur.

LE TAMBOUR, avec ivresse. — Docteur ! ...qu'un jour, M. le préfet, en personne, se trouvait à la mairie dans la grande salle des mariages, et même que vous pourriez demander attestation du fait à des notabilités présentes, à M. le premier adjoint, pour ne pas le nommer, ou à M. Michalon, et qu'alors...

KNOCK. — Et qu'alors M. le préfet a vu tout de suite à qui il avait affaire, et que le tambour de ville était un tambour qui raisonnait mieux que d'autres qui n'étaient pas tambours mais qui se prenaient

pour quelque chose de bien plus fort qu'un tambour. Et qui est-ce qui n'a plus su quoi dire ? C'est M. le maire.

LE TAMBOUR, extasié. — C'est l'exacte vérité ! Il n'y a pas un mot à changer ! On jurerait que vous étiez là, caché dans un petit coin.

KNOCK. — Je n'y étais pas, mon ami.

LE TAMBOUR. — Alors, c'est quelqu'un qui vous l'a raconté, et quelqu'un de bien placé ? (*Knock fait un geste de réserve diplomatique.*) Vous ne m'ôterez pas de la tête que vous en avez causé récemment avec M. le préfet.

Knock se contente de sourire.

KNOCK, se levant. — Donc, je compte sur vous, mon ami. Et rondement, n'est-ce pas ?

Le TAMBOUR, après plusieurs hésitations. — Je ne pourrai pas venir tout à l'heure, ou j'arriverai trop tard. Est-ce que ça serait un effet de votre bonté de me donner ma consultation maintenant ?

KNOCK. — Heu... oui. Mais dépêchons-nous. J'ai rendez-vous avec M. Bernard, l'instituteur, et avec M. le pharmacien Mousquet. Il faut que je les reçoive avant que les gens n'arrivent. De quoi souffrez-vous ?

LE TAMBOUR. — Attendez que je réfléchisse ! (*Il rit.*) Voilà. Quand j'ai dîné, il y a des fois que je sens une espèce de démangeaison ici. (*Il montre le haut de son épigastre.*) Ça me chatouille, ou plutôt, ça me grattouille.

KNOCK, d'un air de profonde concentration. —

Attention. Ne confondons pas. Est-ce que ça vous chatouille, ou est-ce que ça vous grattouille ?

LE TAMBOUR. — Ça me grattouille. (*Il médite.*) Mais ça me chatouille bien un peu aussi.

KNOCK. — Désignez-moi exactement l'endroit.

LE TAMBOUR. — Par ici.

KNOCK. — Par ici... où cela, par ici ?

LE TAMBOUR. — Là. Ou peut-être là... Entre les deux.

KNOCK. — Juste entre les deux ?... Est-ce que ça ne serait pas plutôt un rien à gauche, là, où je mets mon doigt ?

LE TAMBOUR. — Il me semble bien.

KNOCK. — Ça vous fait mal quand j'enfonce mon doigt ?

LE TAMBOUR. — Oui, on dirait que ça me fait mal.

KNOCK. — Ah ! ah ! (*Il médite d'un air sombre.*) Est-ce que ça ne vous grattouille pas davantage quand vous avez mangé de la tête de veau à la vinaigrette ?

LE TAMBOUR. — Je n'en mange jamais. Mais il me semble que si j'en mangeais, effectivement, ça me grattouillerait plus.

KNOCK. — Ah ! ah ! très important. Ah ! ah ! quel âge avez-vous ?

LE TAMBOUR. — Cinquante et un, dans mes cinquante-deux.

KNOCK. — Plus près de cinquante-deux ou de cinquante et un ?

LE TAMBOUR, il se trouble peu à peu. — Plus près de cinquante-deux. Je les aurai fin novembre.

KNOCK, lui mettant la main sur l'épaule. — Mon ami, faites votre travail aujourd'hui comme d'habitude. Ce soir, couchez-vous de bonne heure. Demain matin, gardez le lit. Je passerai vous voir. Pour vous, mes visites seront gratuites. Mais ne le dites pas. C'est une faveur.

LE TAMBOUR, avec anxiété. — Vous êtes trop bon, docteur. Mais c'est donc grave, ce que j'ai ?

KNOCK. — Ce n'est peut-être pas encore très grave. Il était temps de vous soigner. Vous fumez ?

Le TAMBOUR, tirant son mouchoir. — Non, je chique.

KNOCK. — Défense absolue de chiquer. Vous aimez le vin ?

LE TAMBOUR. — J'en bois raisonnablement.

KNOCK. — Plus une goutte de vin. Vous êtes marié ?

LE TAMBOUR. — Oui, docteur.

Le Tambour s'essuie le front.

KNOCK. — Sagesse totale de ce côté-là, hein ?

LE TAMBOUR. — Je puis manger ?

KNOCK. — Aujourd'hui, comme vous travaillez, prenez un peu de potage. Demain, nous en viendrons à des restrictions plus sérieuses. Pour l'instant, tenez-vous-en à ce que je vous ai dit.

LE TAMBOUR s'essuie à nouveau. — Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux que je me couche

tout de suite ? Je ne me sens réellement pas à mon aise.

KNOCK, ouvrant la porte. — Gardez-vous-en bien ! Dans votre cas, il est mauvais d'aller se mettre au lit entre le lever et le coucher du soleil. Faites vos annonces comme si de rien n'était, et attendez tranquillement jusqu'à ce soir.

Le Tambour sort. Knock le reconduit.

SCÈNE II

KNOCK, L'INSTITUTEUR BERNARD

KNOCK. — Bonjour, monsieur Bernard. Je ne vous ai pas trop dérangé en vous priant de venir à cette heure-ci ?

BERNARD. — Non, non, docteur. J'ai une minute. Mon adjoint surveille la récréation.

KNOCK. — J'étais impatient de m'entretenir avec vous. Nous avons tant de choses à faire ensemble, et de si urgentes. Ce n'est pas moi qui laisserai s'interrompre la collaboration si précieuse que vous accordiez à mon prédécesseur.

BERNARD. — La collaboration ?

KNOCK. — Remarquez que je ne suis pas homme à imposer mes idées, ni à faire table rase de ce qu'on a édifié avant moi. Au début, c'est vous qui serez mon guide.

BERNARD. — Je ne vois pas bien...

KNOCK. — Ne touchons à rien pour le moment. Nous améliorerons par la suite s'il y a lieu.

Knock s'assoit.

BERNARD. — Mais...

KNOCK. — Qu'il s'agisse de la propagande, ou des causeries populaires, ou de nos petites réunions à nous, vos procédés seront les miens, vos heures seront les miennes.

BERNARD. — C'est que, docteur, je crains de ne pas bien saisir à quoi vous faites allusion.

KNOCK. — Je veux dire tout simplement que je désire maintenir intacte la liaison avec vous, même pendant ma période d'installation.

BERNARD. — Il doit y avoir quelque chose qui m'échappe...

KNOCK. — Voyons ! Vous étiez bien en relations constantes avec le docteur Parpalaid ?

BERNARD. — Je le rencontrais de temps en temps à l'estaminet de l'Hôtel de la Clef. Il nous arrivait de faire un billard.

KNOCK. — Ce n'est pas de ces relations-là que je veux parler.

BERNARD. — Nous n'en avions pas d'autres.

KNOCK. — Mais... mais... comment vous étiez-vous réparti l'enseignement populaire de l'hygiène, l'œuvre de propagande dans les familles... que sais-je, moi ! Les mille besognes que le médecin et l'instituteur ne peuvent faire que d'accord ?

BERNARD. — Nous ne nous étions rien réparti du tout.

KNOCK. — Quoi ! Vous aviez préféré agir chacun isolément ?

BERNARD. — C'est bien plus simple. Nous n'y avons jamais pensé ni l'un ni l'autre. C'est la première fois qu'il est question d'une chose pareille à Saint-Maurice.

KNOCK, avec tous les signes d'une surprise navrée.

— Ah !... Si je ne l'entendais pas de votre bouche, je vous assure que je n'en croirais rien.

Un silence.

BERNARD. — Je suis désolé de vous causer cette déception, mais ce n'est pas moi qui pouvais prendre une initiative de ce genre-là, vous l'admettrez, même si j'en avais eu l'idée, et même si le travail de l'école me laissait plus de loisir.

KNOCK. — Evidemment ! Vous attendiez un appel qui n'est pas venu.

BERNARD. — Chaque fois qu'on m'a demandé un service, j'ai tâché de le rendre.

KNOCK. — Je le sais, monsieur Bernard, je le sais. (*Un silence.*) Voilà donc une malheureuse population qui est entièrement abandonnée à elle-même au point de vue hygiénique et prophylactique !

BERNARD, — Dame !

KNOCK. — Je parie qu'ils boivent de l'eau sans penser aux milliards de bactéries qu'ils avalent à chaque gorgée.

BERNARD. — Oh ! certainement.

KNOCK. — Savent-ils même ce que c'est qu'un microbe ?

BERNARD. — J'en doute fort ! Quelques-uns connaissent le mot, mais ils doivent se figurer qu'il s'agit d'une espèce de mouche.

KNOCK, il se lève. — C'est effrayant. Ecoutez, cher monsieur Bernard, nous ne pouvons pas, à nous deux, réparer en huit jours des années de... disons d'insouciance. Mais il faut faire quelque chose.

BERNARD. — Je ne m'y refuse pas. Je crains seulement de ne pas vous être d'un grand secours.

KNOCK. — Monsieur Bernard, quelqu'un qui est bien renseigné sur vous, m'a révélé que vous aviez un grave défaut : la modestie. Vous êtes le seul à ignorer que vous possédez ici une autorité morale et une influence personnelle peu communes. Je vous demande pardon d'avoir à vous le dire. Rien de sérieux ici ne se fera sans vous.

BERNARD. — Vous exagérez, docteur.

KNOCK. — C'est entendu ! Je puis soigner sans vous mes malades. Mais la maladie, qui est-ce qui m'aidera à la combattre, à la débusquer ? Qui est-ce qui instruira ces pauvres gens sur les périls de chaque seconde qui assiègent leur organisme ? Qui leur apprendra qu'on ne doit pas attendre d'être mort pour appeler le médecin ?

BERNARD. — Ils sont très négligents. Je n'en disconviens pas.

KNOCK, s'animant de plus en plus. — Commençons par le commencement. J'ai ici la matière de plusieurs causeries de vulgarisation, des notes très complètes, de bons clichés, et une lanterne. Vous arrangerez tout cela comme vous savez le faire. Tenez, pour débuter, une petite conférence, toute écrite, ma foi, et très agréable, sur la fièvre typhoïde, les formes insoupçonnées qu'elle prend, ses véhicules innombrables : eau, pain, lait, coquillages, légumes, salades, poussières, haleine, etc... les semaines et les mois durant lesquels elle couve sans se trahir, les

accidents mortels qu'elle déchaîne soudain, les complications redoutables qu'elle charrie à sa suite ; le tout agrémenté de jolies vues : bacilles formidablement grossis, détail d'excréments typhiques, ganglions infectés, perforations d'intestin, et pas en noir, en couleurs, des roses, des marrons, des jaunes et des blancs verdâtres que vous imaginez. (*Il se rassied.*)

BERNARD, le cœur chaviré. — C'est que... je suis très impressionnable... Si je me plonge là-dedans, je n'en dormirai plus.

KNOCK. — Voilà justement ce qu'il faut. Je veux dire : voilà l'effet de saisissement que nous devons porter jusqu'aux entrailles de l'auditoire. Vous, monsieur Bernard, vous vous y habituerez. Qu'ils n'en dorment plus ! (*Penché sur lui.*) Car leur tort, c'est de dormir, dans une sécurité trompeuse dont les réveille trop tard le coup de foudre de la maladie.

BERNARD, tout frissonnant, la main sur le bureau, regard détourné. — Je n'ai pas déjà une santé si solide. Mes parents ont eu beaucoup de peine à m'élever. Je sais bien que, sur vos clichés, tous ces microbes ne sont qu'en reproduction. Mais, enfin...

KNOCK, comme s'il n'avait rien entendu. — Pour ceux que notre première conférence aurait laissés froids, j'en tiens une autre, dont le titre n'a l'air de rien : « Les porteurs de germes ». Il y est démontré, clair comme le jour, à l'aide de cas observés, qu'on peut se promener avec une figure ronde, une langue rose, un excellent appétit, et recéler dans tous

les replis de son corps des trillions de bacilles de la dernière virulence capables d'infecter un département. (*Il se lève.*) Fort de la théorie et de l'expérience, j'ai le droit de soupçonner le premier venu d'être un porteur de germes. Vous, par exemple, absolument rien ne me prouve que vous n'en êtes pas un.

BERNARD se lève. — Moi ! docteur...

KNOCK. — Je serais curieux de connaître quelqu'un qui, au sortir de cette deuxième petite causerie, se sentirait d'humeur à batifoler.

BERNARD. — Vous pensez que moi, docteur, je suis un porteur de germes ?

KNOCK. — Pas vous spécialement. J'ai pris un exemple. Mais j'entends la voix de M. Mousquet. A bientôt, cher monsieur Bernard, et merci de votre adhésion, dont je ne doutais pas.

SCÈNE III

KNOCK, LE PHARMACIEN MOUSQUET

KNOCK. — Asseyez-vous, cher monsieur Mousquet. Hier, j'ai eu à peine le temps de jeter un coup d'œil sur l'intérieur de votre pharmacie. Mais il n'en faut pas davantage pour constater l'excellence de votre installation, l'ordre méticuleux qui y règne et le modernisme du moindre détail.

MOUSQUET, tenue très simple, presque négligée. — Docteur, vous êtes trop indulgent !

KNOCK. — C'est une chose qui me tient au cœur. Pour moi, le médecin qui ne peut pas s'appuyer sur un pharmacien de premier ordre est un général qui va à la bataille sans artillerie.

MOUSQUET. — Je suis heureux de voir que vous appréciez l'importance de la profession.

KNOCK. — Et moi de me dire qu'une organisation comme la vôtre trouve certainement sa récompense, et que vous vous faites bien dans l'année un minimum de vingt-cinq mille.

MOUSQUET. — De bénéfices ? Ah ! mon Dieu ! Si je m'en faisais seulement la moitié !

KNOCK. — Cher monsieur Mousquet, vous avez en face de vous non point un agent du fisc, mais un ami, et j'ose dire un collègue.

MOUSQUET. — Docteur, je ne vous fais pas l'in-

jure de me méfier de vous. Je vous ai malheureusement dit la vérité. (*Une pause.*) J'ai toutes les peines du monde à dépasser les dix mille.

KNOCK. — Savez-vous bien que c'est scandaleux ! (*Mousquet hausse tristement les épaules.*) Dans ma pensée, le chiffre de vingt-cinq mille était un minimum... Vous n'avez pourtant pas de concurrent ?

MOUSQUET. — Aucun, à près de cinq lieues à la ronde.

KNOCK. — Alors quoi ? des ennemis ?

MOUSQUET. — Je ne m'en connais pas.

KNOCK, baissant la voix. — Jadis, vous n'auriez pas eu d'histoire fâcheuse... une distraction... cinquante grammes de laudanum en place d'huile de ricin ?... C'est si vite fait.

MOUSQUET. — Pas le plus minime incident, je vous prie de le croire, en vingt années d'exercice.

KNOCK. — Alors... alors... je répugne à former d'autres hypothèses... Mon prédécesseur... aurait-il été au-dessous de sa tâche ?

MOUSQUET. — C'est une affaire de point de vue.

KNOCK. — Encore une fois, cher monsieur Mousquet, nous sommes strictement entre nous.

MOUSQUET. — Le docteur Parpalaid est un excellent homme. Nous avions les meilleures relations privées.

KNOCK. — Mais on ne ferait pas un gros volume avec le recueil de ses ordonnances ?

MOUSQUET. — Vous l'avez dit.

KNOCK. — Quand je rapproche tout ce que je sais de lui maintenant, j'en arrive à me demander s'il croyait en la médecine.

MOUSQUET. — Dans les débuts, je faisais loyalement mon possible. Dès que les gens se plaignaient à moi, et que cela me paraissait un peu grave, je les lui envoyais. Bonsoir ! Je ne les voyais plus revenir.

KNOCK. — Ce que vous me dites m'affecte plus que je ne voudrais. Nous avons, cher monsieur Mousquet, deux des plus beaux métiers qu'on connaisse. N'est-ce pas une honte que de les faire peu à peu déchoir du haut degré de prospérité et de puissance où nos devanciers les avaient mis ? Le mot de sabotage me vient aux lèvres.

MOUSQUET. — Oui, certes. Toute question d'argent à part, il y a conscience à se laisser glisser ainsi au-dessous du ferblantier et de l'épicier. Je vous assure, docteur, que ma femme serait bien empêchée de se payer les chapeaux et les bas de soie que la femme du ferblantier arbore semaine et dimanche.

KNOCK. — Taisez-vous, cher ami, vous me faites mal. C'est comme si j'entendais dire que la femme d'un président de chambre en est réduite à laver le linge de sa boulangère pour avoir du pain.

MOUSQUET. — Si madame Mousquet était là, vos paroles lui iraient à l'âme.

KNOCK. — Dans un canton comme celui-ci nous

devrions, vous et moi, ne pas pouvoir suffire à la besogne.

MOUSQUET. — C'est juste.

KNOCK. — Je pose en principe que tous les habitants du canton sont *ipso facto* nos clients désignés.

MOUSQUET. — Tous, c'est beaucoup demander.

KNOCK. — Je dis tous.

MOUSQUET. — Il est vrai qu'à un moment ou l'autre de sa vie, chacun peut devenir notre client par occasion.

KNOCK. — Par occasion ? Point du tout. Client régulier, client fidèle.

MOUSQUET. — Encore faut-il qu'il tombe malade !

KNOCK. — « Tomber malade », vieille notion qui ne tient plus devant les données de la science actuelle. La santé n'est qu'un mot, qu'il n'y aurait aucun inconvénient à rayer de notre vocabulaire. Pour ma part, je ne connais que des gens plus ou moins atteints de maladies plus ou moins nombreuses à évolution plus ou moins rapide. Naturellement, si vous allez leur dire qu'ils se portent bien, ils ne demandent qu'à vous croire. Mais vous les trompez. Votre seule excuse, c'est que vous ayez déjà trop de malades à soigner pour en prendre de nouveaux.

MOUSQUET. — En tout cas, c'est une très belle théorie.

KNOCK. — Théorie profondément moderne, mon-

sieur Mousquet, réfléchissez-y, et toute proche parente de l'admirable idée de la nation armée, qui fait la force de nos Etats.

MOUSQUET. — Vous êtes un penseur, vous, docteur Knock, et les matérialistes auront beau soutenir le contraire, la pensée mène le monde.

KNOCK, il se lève. — Ecoutez-moi. (*Tous deux sont debout. Knock saisit les mains de Mousquet.*) Je suis peut-être présomptueux. D'amères désillusions me sont peut-être réservées. Mais si, dans un an, jour pour jour, vous n'avez pas gagné les vingt-cinq mille francs nets qui vous sont dus, si madame Mousquet n'a pas les robes, les chapeaux et les bas que sa condition exige, je vous autorise à venir me faire une scène ici, et je tendrai les deux joues pour que vous m'y déposiez chacun un soufflet.

MOUSQUET. — Cher docteur, je serais un ingrat, si je ne vous remerciais pas avec effusion, et un misérable si je ne vous aidais pas de tout mon pouvoir.

KNOCK. — Bien, bien. Comptez sur moi comme je compte sur vous.

SCÈNE IV

KNOCK, LA DAME EN NOIR

Elle a quarante-cinq ans et respire l'avarice paysanne et la constipation.

KNOCK. — Ah ! voici les consultants. (*A la cantonade*). Une douzaine, déjà ? Prévenez les nouveaux arrivants qu'après onze heures et demie je ne puis plus recevoir personne, au moins en consultation gratuite. C'est vous qui êtes la première, madame ? (*Il fait entrer la dame en noir et referme la porte.*) Vous êtes bien du canton ?

LA DAME EN NOIR. — Je suis de la commune.

KNOCK. — De Saint-Maurice même ?

LA DAME. — J'habite la grande ferme qui est sur la route de Luchère.

KNOCK. — Elle vous appartient ?

LA DAME. — Oui, à mon mari et à moi.

KNOCK. — Si vous l'exploitez vous-même, vous devez avoir beaucoup de travail ?

LA DAME. — Pensez ! monsieur, dix-huit vaches, deux bœufs, deux taureaux, la jument et le poulain, six chèvres, une bonne douzaine de cochons, sans compter la basse-cour.

KNOCK. — Diable ! Vous n'avez pas de domestiques ?

LA DAME. — Dame si. Trois valets, une servante, et les journaliers dans la belle saison.

KNOCK. — Je vous plains. Il ne doit guère vous rester de temps pour vous soigner ?

LA DAME. — Oh ! non.

KNOCK. — Et pourtant vous souffrez.

LA DAME. — Ce n'est pas le mot. J'ai plutôt de la fatigue.

KNOCK. — Oui, vous appelez ça de la fatigue. (*Il s'approche d'elle.*) Tirez la langue. Vous ne devez pas avoir beaucoup d'appétit.

LA DAME. — Non.

KNOCK. — Vous êtes constipée.

LA DAME. — Oui, assez.

KNOCK, il l'ausculte. — Baissez la tête. Respirez. Toussez. Vous n'êtes jamais tombée d'une échelle, étant petite ?

LA DAME. — Je ne me souviens pas.

KNOCK, il lui palpe et lui percute le dos, lui presse brusquement les reins. — Vous n'avez jamais mal ici le soir en vous couchant ? Une espèce de courbature ?

LA DAME. — Oui, des fois.

KNOCK, il continue de l'ausculter. — Essayez de vous rappeler. Ça devait être une grande échelle.

LA DAME. — Ça se peut bien.

KNOCK, très affirmatif. — C'était une échelle d'environ trois mètres cinquante, posée contre un mur. Vous êtes tombée à la renverse. C'est la fesse gauche, heureusement, qui a porté.

LA DAME. — Ah oui !

KNOCK. — Vous aviez déjà consulté le docteur Parpalaid ?

LA DAME. — Non, jamais.

KNOCK. — Pourquoi ?

LA DAME. — Il ne donnait pas de consultations gratuites.

Un silence.

KNOCK, la fait asseoir. — Vous vous rendez compte de votre état ?

LA DAME. — Non.

KNOCK, il s'assied en face d'elle. — Tant mieux. Vous avez envie de guérir, ou vous n'avez pas envie ?

LA DAME. — J'ai envie.

KNOCK. — J'aime mieux vous prévenir tout de suite que ce sera très long et très coûteux.

LA DAME. — Ah ! mon Dieu ! Et pourquoi ça ?

KNOCK. — Parce qu'on ne guérit pas en cinq minutes un mal qu'on traîne depuis quarante ans.

LA DAME. — Depuis quarante ans ?

KNOCK. — Oui, depuis que vous êtes tombée de votre échelle.

LA DAME. — Et combien est-ce que ça me coûterait ?

KNOCK. — Qu'est-ce que valent les veaux, actuellement ?

LA DAME. — Ça dépend des marchés et de la grosseur. Mais on ne peut guère en avoir de propres à moins de quatre ou cinq cents francs.

KNOCK. — Et les cochons gras ?

LA DAME. — Il y en a qui font plus de mille.

KNOCK. — Eh bien ! ça vous coûtera à peu près deux cochons et deux veaux.

LA DAME. — Ah ! là là ! Près de trois mille francs ? C'est une désolation, Jésus Marie !

KNOCK. — Si vous aimez mieux faire un pèlerinage, je ne vous en empêche pas.

LA DAME. — Oh ! un pèlerinage, ça revient cher aussi et ça ne réussit pas souvent. (*Un silence.*) Mais qu'est-ce que je peux donc avoir de si terrible que ça ?

KNOCK, avec une grande courtoisie. — Je vais vous l'expliquer en une minute au tableau noir. (*Il va au tableau et commence un croquis.*) Voici votre moelle épinière, en coupe, très schématiquement, n'est-ce pas ? Vous reconnaissez ici votre faisceau de Türck et ici votre colonne de Clarke. Vous me suivez ? Eh bien ! quand vous êtes tombée de l'échelle, votre Türck et votre Clarke ont glissé en sens inverse (*il trace des flèches de direction*) de quelques dixièmes de millimètres. Vous me direz que c'est très peu. Evidemment. Mais c'est très mal placé. Et puis vous avez ici un tiraillement continu qui s'exerce sur les multipolaires.

Il s'essuie les doigts.

LA DAME. — Mon Dieu ! Mon Dieu !

KNOCK. — Remarquez que vous ne mourrez pas du jour au lendemain. Vous pouvez attendre.

LA DAME. — Oh ! là là ! J'ai bien eu du malheur de tomber de cette échelle !

KNOCK. — Je me demande même s'il ne vaut pas mieux laisser les choses comme elles sont. L'argent est si dur à gagner. Tandis que les années de vieillesse, on en a toujours bien assez. Pour le plaisir qu'elles donnent !

LA DAME. — Et en faisant ça plus... grossièrement, vous ne pourriez pas me guérir à moins cher ?... à condition que ce soit bien fait tout de même.

KNOCK. — Ce que je puis vous proposer, c'est de vous mettre en observation. Ça ne vous coûtera presque rien. Au bout de quelques jours vous vous rendrez compte par vous-même de la tournure que prendra le mal, et vous vous déciderez.

LA DAME. — Oui, c'est ça.

KNOCK. — Bien. Vous allez rentrer chez vous. Vous êtes venue en voiture ?

LA DAME. — Non, à pied.

KNOCK, tandis qu'il rédige l'ordonnance, assis à sa table. — Il faudra tâcher de trouver une voiture. Vous vous coucherez en arrivant. Une chambre où vous serez seule, autant que possible. Faites fermer les volets et les rideaux pour que la lumière ne vous gêne pas. Défendez qu'on vous parle. Aucune alimentation solide pendant une semaine. Un verre d'eau de Vichy toutes les deux heures, et, à la rigueur, une moitié de biscuit, matin et soir, trempée dans un doigt de lait. Mais j'aimerais autant que

vous vous passiez de biscuit. Vous ne direz pas que je vous ordonne des remèdes coûteux ! A la fin de la semaine, nous verrons comment vous vous sentez. Si vous êtes gaillarde, si vos forces et votre gaîté sont revenues, c'est que le mal est moins sérieux qu'on ne pouvait croire, et je serai le premier à vous rassurer. Si, au contraire, vous éprouvez une faiblesse générale, des lourdeurs de tête, et une certaine paresse à vous lever, l'hésitation ne sera plus permise, et nous commencerons le traitement. C'est convenu ?

LA DAME, soupirant. — Comme vous voudrez.

KNOCK, désignant l'ordonnance. — Je rappelle mes prescriptions sur ce bout de papier. Et j'irai vous voir bientôt. (*Il lui remet l'ordonnance et la reconduit. A la cantonade.*) Mariette, aidez madame à descendre l'escalier et à trouver une voiture.

On aperçoit quelques visages de consultants que la sortie de la dame en noir frappe de crainte et de respect.

SCÈNE V

KNOCK, LA DAME EN VIOLET

Elle a soixante ans ; toutes les pièces de son costume sont de la même nuance de violet ; elle s'appuie assez royalement sur une sorte d'alpenstock.

LA DAME EN VIOLET, avec emphase. — Vous devez bien être étonné, docteur, de me voir ici.

KNOCK. — Un peu étonné, madame.

LA DAME. — Qu'une dame Pons, née demoiselle Lempoumas, vienne à une consultation gratuite, c'est en effet assez extraordinaire.

KNOCK. — C'est surtout flatteur pour moi.

LA DAME. — Vous vous dites peut-être que c'est là un des jolis résultats du gâchis actuel, et que, tandis qu'une quantité de malotrus et de marchands de cochons roulent carrosse et sablent le champagne avec des actrices, une demoiselle Lempoumas, dont la famille remonte sans interruption jusqu'au XIII^e^ siècle et a possédé jadis la moitié du pays, et qui a des alliances avec toute la noblesse et la haute bourgeoisie du département, en est réduite à faire la queue, avec les pauvres et pauvresses de Saint-Maurice ? Avouez, docteur, qu'on a vu mieux.

KNOCK la fait asseoir. — Hélas oui, madame.

LA DAME. — Je ne vous dirai pas que mes revenus soient restés ce qu'ils étaient autrefois ni que j'aie conservé la maisonnée de six domestiques et l'écurie de quatre chevaux qui étaient de règle dans la famille jusqu'à la mort de mon oncle. J'ai même dû vendre, l'an dernier, un domaine de cent soixante hectares, la Michouille, qui me venait de ma grand'mère maternelle. Ce nom de la Michouille a des origines gréco-latines, à ce que prétend M. le curé. Il dériverait de *mycodium* et voudrait dire : haine du champignon, pour cette raison qu'on n'aurait jamais trouvé un seul champignon dans ce domaine, comme si le sol en avait horreur. Il est vrai qu'avec les impôts et les réparations, il ne me rapportait plus qu'une somme ridicule, d'autant que, depuis la mort de mon mari, les fermiers abusaient volontiers de la situation et sollicitaient à tout bout de champ des réductions ou des délais. J'en avais assez, assez, assez ! Ne croyez-vous pas, docteur, que, tout compte fait j'ai eu raison de me débarrasser de ce domaine ?

KNOCK, qui n'a cessé d'être parfaitement attentif. — Je le crois, madame, surtout si vous aimez les champignons, et si, d'autre part, vous avez bien placé votre argent.

LA DAME. — Aïe ! Vous avez touché le vif de la plaie ! Je me demande jour et nuit si je l'ai bien placé, et j'en doute, j'en doute terriblement. J'ai suivi les conseils de ce gros bêta de notaire, au demeurant le meilleur des hommes. Mais je le crois

moins lucide que le guéridon de sa chère femme, qui, comme vous le savez, servit quelque temps de truchement aux esprits. En particulier, j'ai acheté un tas d'actions de charbonnages. Docteur, que pensez-vous des charbonnages ?

KNOCK. — Ce sont, en général, d'excellentes valeurs, un peu spéculatives peut-être, sujettes à des hausses inconsidérées suivies de baisses inexplicables.

LA DAME. — Ah ! mon Dieu ! Vous me donnez la chair de poule. J'ai l'impression de les avoir achetées en pleine hausse. Et j'en ai pour plus de cinquante mille francs. D'ailleurs, c'est une folie de mettre une somme pareille dans les charbonnages, quand on n'a pas une grosse fortune.

KNOCK. — Il me semble, en effet, qu'un tel placement ne devrait jamais représenter plus du dixième de l'avoir total.

LA DAME. — Ah ? Pas plus du dixième ? Mais s'il ne représente pas plus du dixième, ce n'est pas une folie proprement dite ?

KNOCK. — Nullement.

LA DAME. — Vous me rassurez, docteur. J'en avais besoin. Vous ne sauriez croire quels tourments me donne la gestion de mes quatre sous. Je me dis parfois qu'il me faudrait d'autres soucis pour chasser celui-là. Docteur, la nature humaine est une pauvre chose. Il est écrit que nous ne pouvons déloger un tourment qu'à condition d'en installer un autre à la place. Mais au moins trouve-t-on quelque

répit à en changer. Je voudrais ne plus penser toute la journée à mes locataires, à mes fermiers et à mes titres. Je ne puis pourtant pas, à mon âge, courir les aventures amoureuses — ah ! ah ! ah ! — ni entreprendre un voyage autour du monde. Mais vous attendez, sans doute, que je vous explique pourquoi j'ai fait queue à votre consultation gratuite ?

KNOCK. — Quelle que soit votre raison, madame, elle est certainement excellente.

LA DAME. — Voilà ! J'ai voulu donner l'exemple. Je trouve que vous avez eu là, docteur, une belle et noble inspiration. Mais, je connais mes gens. J'ai pensé : « Ils n'en ont pas l'habitude, ils n'iront pas. Et ce monsieur en sera pour sa générosité ». Et je me suis dit : « S'ils voient qu'une dame Pons, demoiselle Lenpoumas, n'hésite pas à inaugurer les consultations gratuites, ils n'auront plus honte de s'y montrer ». Car mes moindres gestes sont observés et commentés. C'est bien naturel.

KNOCK. — Votre démarche est très louable, madame. Je vous en remercie.

La DAME se lève, faisant mine de se retirer. — Je suis enchantée, docteur, d'avoir fait votre connaissance. Je reste chez moi toutes les après-midi. Il vient quelques personnes. Nous faisons salon autour d'une vieille théière Louis XV que j'ai héritée de mon aïeule. Il y aura toujours une tasse de côté pour vous. (*Knock s'incline. Elle avance encore vers la porte.*) Vous savez que je suis réellement très, très tourmentée avec mes locataires et mes titres. Je passe

des nuits sans dormir. C'est horriblement fatigant. Vous ne connaîtriez pas, docteur, un secret pour faire dormir ?

KNOCK. — Il y a longtemps que vous souffrez d'insomnie ?

LA DAME. — Très, très longtemps.

KNOCK. — Vous en aviez parlé au docteur Parpalaid ?

LA DAME. — Oui, plusieurs fois.

KNOCK. — Que vous a-t-il dit ?

LA DAME. — De lire chaque soir trois pages du Code civil. C'était une plaisanterie. Le docteur n'a jamais pris la chose au sérieux.

KNOCK. — Peut-être a-t-il eu tort. Car il y a des cas d'insomnie dont la signification est d'une exceptionnelle gravité.

LA DAME. — Vraiment ?

KNOCK. — L'insomnie peut être due à un trouble essentiel de la circulation intracérébrale, particulièrement à une altération des vaisseaux dite « en tuyau de pipe ». Vous avez peut-être, madame, les artères du cerveau en tuyau de pipe.

LA DAME. — Ciel ! En tuyau de pipe ! L'usage du tabac, docteur, y serait-il pour quelque chose ? Je prise un peu.

KNOCK. — C'est un point qu'il faudrait examiner. L'insomnie peut encore provenir d'une attaque profonde et continue de la substance grise par la névroglie.

LA DAME. — Ce doit être affreux. Expliquez-moi cela, docteur.

KNOCK, très posément. — Représentez-vous un crabe, ou un poulpe, ou une gigantesque araignée en train de vous grignoter, de vous suçoter et de vous déchiqueter doucement la cervelle.

LA DAME. — Oh ! (*Elle s'effondre dans un fauteuil.*) Il y a de quoi s'évanouir d'horreur. Voilà certainement ce que je dois avoir. Je le sens bien. Je vous en prie, docteur, tuez-moi tout de suite. Une piqûre, une piqûre ! Ou plutôt ne m'abandonnez pas. Je me sens glisser au dernier degré de l'épouvante. (*Un silence.*) Ce doit être absolument incurable ? et mortel ?

KNOCK. — Non.

LA DAME. — Il y a un espoir de guérison ?

KNOCK. — Oui, à la longue.

LA DAME. — Ne me trompez pas, docteur. Je veux savoir la vérité.

KNOCK. — Tout dépend de la régularité et de la durée du traitement.

LA DAME. — Mais de quoi peut-on guérir ? De la chose en tuyau de pipe, ou de l'araignée ? Car je sens bien que, dans mon cas, c'est plutôt l'araignée.

KNOCK. — On peut guérir de l'un et de l'autre. Je n'oserais peut-être pas donner cet espoir à un malade ordinaire, qui n'aurait ni le temps ni les moyens de se soigner suivant les méthodes les plus modernes. Avec vous, c'est différent.

LA DAME se lève. — Oh ! je serai une malade très docile, docteur, soumise comme un petit chien. Je passerai partout où il le faudra, surtout si ce n'est pas trop douloureux.

KNOCK. — Aucunement douloureux, puisque c'est à la radioactivité que l'on fait appel. La seule difficulté, c'est d'avoir la patience de poursuivre bien sagement la cure pendant deux ou trois années, et aussi d'avoir sous la main un médecin qui s'astreigne à une surveillance incessante du processus de guérison, à un calcul minutieux des doses radioactives — et à des visites presque quotidiennes.

LA DAME. — Oh ! moi, je ne manquerai pas de patience. Mais c'est vous, docteur, qui n'allez pas vouloir vous occuper de moi autant qu'il faudrait.

KNOCK. — Vouloir, vouloir ! Je ne demanderai pas mieux. Il s'agit de pouvoir. Vous demeurez loin ?

LA DAME. — Mais non, à deux pas. La maison qui est en face du poids public.

KNOCK. — J'essayerai de faire un bond tous les matins jusque chez vous. Sauf le dimanche. Et le lundi à cause de ma consultation.

LA DAME. — Mais ce ne sera pas trop d'intervalle, deux jours d'affilée ? Je resterai pour ainsi dire sans soins du samedi au mardi ?

KNOCK. — Je vous laisserai des instructions détaillées. Et puis, quand je trouverai une minute, je passerai le dimanche matin ou le lundi après-midi.

LA DAME. — Ah ! tant mieux ! tant mieux ! (*Elle*

se relève.) Et qu'est-ce qu'il faut que je fasse tout de suite ?

KNOCK. — Rentrez chez vous. Gardez la chambre. J'irai vous voir demain matin et je vous examinerai plus à fond.

LA DAME. — Je n'ai pas de médicaments à prendre aujourd'hui ?

KNOCK, debout. — Heu... si. (*Il bâcle une ordonnance.*) Passez chez M. Mousquet et priez-le d'exécuter aussitôt cette première petite ordonnance.

SCÈNE VI

KNOCK, LES DEUX GARS DE VILLAGE

KNOCK, à la cantonade. — Mais, Mariette, qu'est-ce que c'est que tout ce monde ? (*Il regarde sa montre.*) Vous avez bien annoncé que la consultation gratuite cessait à onze heures et demie ?

LA VOIX DE MARIETTE. — Je l'ai dit. Mais ils veulent rester.

KNOCK. — Quelle est la première personne ? (*Deux gars s'avancent. Ils se retiennent de rire, se poussent le coude, clignent de l'œil, pouffent soudain. Derrière eux, la foule s'amuse de leur manège et devient assez bruyante. Il feint de ne rien remarquer.*) Lequel de vous deux ?

LE PREMIER GARS (*Regard de côté, dissimulation de rire et légère crainte.*) — Hi ! hi ! hi ! Tous les deux. Hi ! hi ! hi !

KNOCK. — Vous n'allez pas passer ensemble ?

LE PREMIER. — Si ! si ! hi ! hi ! Si ! si ! (*Rires à la cantonade.*)

KNOCK. — Je ne puis pas vous recevoir tous les deux à la fois. Choisissez. D'abord, il me semble que je ne vous ai pas vus tantôt. Il y a des gens avant vous.

LE PREMIER. — Ils nous ont cédé leur tour. Demandez-leur. Hi ! hi ! (*Rires et gloussements.*)

LE SECOND, enhardi. — Nous deux, on va toujours ensemble. On fait la paire. Hi ! hi ! hi ! (*Rires à la cantonade.*)

KNOCK (Il se mord la lèvre et du ton le plus froid.) — Entrez. (*Il referme la porte. Au premier gars.*) Déshabillez-vous. (*Au second, lui désignant une chaise.*) Vous, asseyez-vous là. (*Ils échangent encore des signes, et gloussent, mais en se forçant un peu.*)

LE PREMIER (il n'a plus que son pantalon et sa chemise). — Faut-il que je me mette tout nu ?

KNOCK. — Enlevez encore votre chemise. (*Le gars apparaît en gilet de flanelle.*) Ça suffit. (*Knock s'approche, tourne autour de l'homme, palpe, percute, ausculte, tire sur la peau, retourne les paupières, retrousse les lèvres. Puis il va prendre un laryngoscope à réflecteur, s'en casque lentement, en projette soudain la lueur aveuglante sur le visage du gars, au fond de son arrière-gorge, sur ses yeux. Quand l'autre est maté, il lui désigne la chaise longue.*) Etendez-vous là-dessus. Allons. Ramenez les genoux. (*Il palpe le ventre, applique çà et là le stéthoscope.*) Allongez le bras. (*Il examine le pouls. Il prend la pression artérielle.*) Bien. Rhabillez-vous. (*Silence. L'homme se rhabille.*) Vous avez encore votre père ?

LE PREMIER. — Non, il est mort.

KNOCK. — De mort subite ?

LE PREMIER. — Oui.

KNOCK. — C'est ça. Il ne devait pas être vieux ?

LE PREMIER. — Non, quarante-neuf ans.

KNOCK. — Si vieux que ça ! (*Long silence. Les*

deux gars n'ont pas la moindre envie de rire. Puis Knock va fouiller dans un coin de la pièce contre un meuble, et rapporte de grands cartons illustrés qui représentent les principaux organes chez l'alcoolique avancé, et chez l'homme normal. Au premier gars, avec courtoisie.) Je vais vous montrer dans quel état sont vos principaux organes. Voilà les reins d'un homme ordinaire. Voici les vôtres. (*Avec des pauses.*) Voici votre foie. Voici votre cœur. Mais chez vous, le cœur est déjà plus abîmé qu'on ne l'a représenté là-dessus.

Puis Knock va tranquillement remettre les tableaux à leur place.

LE PREMIER, très timidement. — Il faudrait peut-être que je cesse de boire ?

KNOCK. — Vous ferez comme vous voudrez.

Un silence.

LE PREMIER. — Est-ce qu'il y a des remèdes à prendre ?

KNOCK. — Ce n'est guère la peine. (*Au second.*) A vous, maintenant.

LE PREMIER. — Si vous voulez, monsieur le docteur, je reviendrai à une consultation payante ?

KNOCK. — C'est tout à fait inutile.

LE SECOND, très piteux. — Je n'ai rien, moi, monsieur le docteur.

KNOCK. — Qu'est-ce que vous en savez ?

LE SECOND, il recule en tremblant. — Je me porte bien, monsieur le docteur.

KNOCK. — Alors pourquoi êtes-vous venu ?

LE SECOND, même jeu. — Pour accompagner mon camarade.

KNOCK. — Il n'était pas assez grand pour venir tout seul ? Allons ! déshabillez-vous.

LE SECOND, il va vers la porte. — Non, non, monsieur le docteur, pas aujourd'hui. Je reviendrai, monsieur le docteur.

Silence. Knock ouvre la porte. On entend le brouhaha des gens qui rient d'avance. Knock laisse passer les deux gars qui sortent avec des mines diversement hagardes et terrifiées, et traversent la foule soudain silencieuse comme un enterrement.

ACTE III

La grande salle de l'hôtel de la Clef. On y doit sentir l'hôtel de chef-lieu de canton en train de tourner au Médical-Hôtel. Les calendriers de liquoristes y subsistent. Mais les nickels, les ripolins et linges blancs de l'asepsie moderne y apparaissent.

SCÈNE I

MADAME REMY, SCIPION

MADAME REMY. — Scipion, la voiture est arrivée ?

SCIPION. — Oui, madame.

MADAME REMY. — On disait que la route était coupée par la neige.

SCIPION. — Peuh ! Quinze minutes de retard.

MADAME REMY. — A qui sont ces bagages ?

SCIPION. — A une dame de Livron, qui vient consulter.

MADAME REMY. — Mais nous ne l'attendions que pour ce soir.

SCIPION. — Erreur. La dame de ce soir vient de Saint-Marcellin.

MADAME REMY. — Et cette valise ?

SCIPION. — A Ravachol.

MADAME REMY. — Comment ! M. Parpalaid est ici ?

SCIPION. — A cinquante mètres derrière moi.

MADAME REMY. — Qu'est-ce qu'il vient faire ? Pas reprendre sa place, bien sûr ?

SCIPION. — Consulter, probable.

MADAME REMY. — Mais il n'y a que le 9 et le 14 de disponibles. Je garde le 9 pour la dame de Saint-Marcellin. Je mets la dame de Livron au 14. Pour-

quoi n'avez-vous pas dit à Ravachol qu'il ne restait rien ?

SCIPION. — Il restait le 14. Je n'avais pas d'instructions pour choisir entre la dame de Livron et Ravachol.

MADAME REMY. — Je suis très ennuyée.

SCIPION. — Vous tâcherez de vous débrouiller. Moi, il faut que je m'occupe de mes malades.

MADAME REMY. — Pas du tout, Scipion. Attendez M. Parpalaid et expliquez-lui qu'il n'y a plus de chambres. Je ne puis pas lui dire ça moi-même.

SCIPION. — Désolé, patronne. J'ai juste le temps de passer ma blouse. Le docteur Knock sera là dans quelques instants. J'ai à recueillir les urines du 5 et du 8, les crachats du 2, la température du 1, du 3, du 4, du 12, du 17, du 18, et le reste. Je n'ai pas envie de me faire engueuler !

MADAME REMY. — Vous ne montez même pas les bagages de cette dame ?

SCIPION. — Et la bonne ? Elle enfile des perles ?

Scipion quitte la scène. Madame Rémy, en voyant apparaître Parpalaid, fait de même.

SCÈNE II

PARPALAID *seul, puis* LA BONNE

LE DOCTEUR PARPALAID. — Hum !... Il n'y a personne ?... Madame Rémy !... Scipion !... C'est curieux... Voilà toujours ma valise. Scipion !...

LA BONNE, en tenue d'infirmière. — Monsieur ? Vous demandez ?

LE DOCTEUR. — Je voudrais bien voir la patronne.

LA BONNE. — Pourquoi, monsieur ?

LE DOCTEUR. — Pour qu'elle m'indique ma chambre.

LA BONNE. — Je ne sais pas, moi. Vous êtes un des malades annoncés ?

LE DOCTEUR. — Je ne suis pas un malade, mademoiselle, je suis un médecin.

LA BONNE. — Ah ! vous venez assister le docteur ? Le fait est qu'il en aurait besoin.

LE DOCTEUR. — Mais, mademoiselle, vous ne me connaissez pas ?

LA BONNE. — Non, pas du tout.

LE DOCTEUR. — Le docteur Parpalaid... Il y a trois mois encore, j'étais médecin de Saint-Maurice... Sans doute, n'êtes-vous pas du pays ?

LA BONNE. — Si, si. Mais je ne savais pas qu'il y avait eu un médecin ici avant le docteur Knock.

(*Silence.*) Vous m'excuserez, monsieur. La patronne va sûrement venir. Il faut que je termine la stérilisation de mes taies d'oreiller.

LE DOCTEUR. — Cet hôtel a pris une physionomie singulière.

SCÈNE III

PARPALAID, *puis* MADAME REMY

MADAME REMY, glissant un œil. — Il est encore là ! (*Elle se décide.*) Bonjour, monsieur Parpalaid. Vous ne venez pas pour loger, au moins ?

LE DOCTEUR. — Mais si... Comment allez-vous, madame Rémy ?

MADAME REMY. — Nous voilà bien ! Je n'ai plus de chambres.

LE DOCTEUR. — C'est donc jour de foire, aujourd'hui ?

MADAME REMY. — Non, jour ordinaire.

LE DOCTEUR. — Et toutes vos chambres sont occupées, un jour ordinaire ? Qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là ?

MADAME REMY. — Des malades.

LE DOCTEUR. — Des malades ?

MADAME REMY. — Oui, des gens qui suivent un traitement.

LE DOCTEUR. — Et pourquoi logent-ils chez vous ?

MADAME REMY. — Parce qu'il n'y a pas d'autre hôtel à Saint-Maurice. D'ailleurs, ils ne sont pas si à plaindre que cela, chez nous, en attendant notre nouvelle installation. Ils reçoivent tous les soins sur

place. Et toutes les règles de l'hygiène moderne sont observées.

LE DOCTEUR. — Mais d'où sortent-ils ?

MADAME REMY. — Les malades ? Depuis quelque temps, il en vient d'un peu partout. Au début, c'était des gens de passage.

LE DOCTEUR. — Je ne comprends pas.

MADAME REMY. — Oui, des voyageurs qui se trouvaient à Saint-Maurice pour leurs affaires. Ils entendaient parler du docteur Knock, dans le pays, et à tout hasard ils allaient le consulter. Evidemment, sans bien se rendre compte de leur état, ils avaient le pressentiment de quelque chose. Mais si leur bonne chance ne les avait pas conduits à Saint-Maurice, plus d'un serait mort à l'heure qu'il est.

LE DOCTEUR. — Et pourquoi seraient-ils morts ?

MADAME REMY. — Comme ils ne se doutaient de rien, ils auraient continué à boire, à manger, à faire cent autres imprudences.

LE DOCTEUR. — Et tous ces gens-là sont restés ici ?

MADAME REMY. — Oui, en revenant de chez le docteur Knock, ils se dépêchaient de se mettre au lit, et ils commençaient à suivre le traitement. Aujourd'hui, ce n'est déjà plus pareil. Les personnes que nous recevons ont entrepris le voyage exprès. L'ennui, c'est que nous manquons de place. Nous allons faire construire.

LE DOCTEUR. — C'est extraordinaire.

MADAME REMY, après réflexion. — En effet, cela

doit vous sembler extraordinaire à vous. S'il fallait que vous meniez la vie du docteur Knock, je crois que vous crieriez grâce.

LE DOCTEUR. — Hé ! quelle vie mène-t-il donc ?

MADAME REMY. — Une vie de forçat. Dès qu'il est levé, c'est pour courir à ses visites. A dix heures, il passe à l'hôtel. Vous le verrez dans cinq minutes. Puis les consultations chez lui. Et les visites, de nouveau, jusqu'au bout du canton. Je sais bien qu'il a son automobile, une belle voiture neuve qu'il conduit à fond de train. Mais je suis sûre qu'il lui arrive plus d'une fois de déjeuner d'un sandwich.

LE DOCTEUR. — C'est exactement mon cas à Lyon.

MADAME REMY. — Ah ?... Ici pourtant, vous aviez su vous faire une petite vie tranquille. (*Gaillarde.*) Vous vous rappelez vos parties de billard dans l'estaminet ?

LE DOCTEUR. — Il faut croire que de mon temps les gens se portaient mieux.

MADAME REMY. — Ne dites pas cela, monsieur Parpalaid. Les gens n'avaient pas l'idée de se soigner, c'est tout différent. Il y en a qui s'imaginent que dans nos campagnes nous sommes encore des sauvages, que nous n'avons aucun souci de notre personne, que nous attendons que notre heure soit venue de crever comme les animaux, et que les remèdes, les régimes, les appareils et tous les progrès, c'est pour les grandes villes. Erreur, monsieur Parpalaid. Nous nous apprécions autant que quiconque ;

et bien qu'on n'aime pas à gaspiller son argent, on n'hésite pas à se payer le nécessaire. Vous, monsieur Parpalaid, vous en êtes au paysan d'autrefois, qui coupait les sous en quatre, et qui aurait mieux aimé perdre un œil et une jambe que d'acheter trois francs de médicaments. Les choses ont changé, Dieu merci.

LE DOCTEUR. — Enfin, si les gens en ont assez d'être bien portants, et s'ils veulent s'offrir le luxe d'être malades, ils auraient tort de se gêner. C'est d'ailleurs tout bénéfice pour le médecin.

MADAME REMY, très animée. — En tout cas, personne ne vous laissera dire que le docteur Knock est intéressé. C'est lui qui a créé les consultations gratuites, que nous n'avions jamais connues ici. Pour les visites, il fait payer les personnes qui en ont les moyens — avouez qu'autrement ce serait malheureux ! — mais il n'accepte rien des indigents. On le voit traverser tout le canton, dépenser dix francs d'essence et s'arrêter avec sa belle voiture devant la cahute d'une pauvre vieille qui n'a même pas un fromage de chèvre à lui donner. Et il ne faut pas insinuer non plus qu'il découvre des maladies aux gens qui n'en ont pas. Moi, la première, je me suis peut-être fait examiner dix fois depuis qu'il vient quotidiennement à l'hôtel. Chaque fois il s'y est prêté avec la même patience, m'auscultant des pieds à la tête, avec tous ses instruments, et y perdant un bon quart d'heure. Il m'a toujours dit que je n'avais rien, que je ne devais pas me tourmenter, que je

n'avais qu'à bien manger et à bien boire. Et pas question de lui faire accepter un centime. La même chose pour M. Bernard, l'instituteur, qui s'était mis dans la tête qu'il était porteur de germes et qui n'en vivait plus. Pour le rassurer, le docteur Knock a été jusqu'à lui analyser trois fois ses excréments. D'ailleurs voici M. Mousquet qui vient faire une prise de sang au 15 avec le docteur. Vous pourrez causer ensemble. (*Après un temps de réflexion.*) Et puis, donnez-moi tout de même votre valise. Je vais essayer de vous trouver un coin.

SCÈNE IV

PARPALAID, MOUSQUET

MOUSQUET, dont la tenue est devenue fashionable. — Le docteur n'est pas encore là ? Ah ? le docteur Parpalaid ! Un revenant, ma foi. Il y a si longtemps que vous nous avez quittés.

LE DOCTEUR. — Si longtemps ? Mais non, trois mois.

MOUSQUET. — C'est vrai ! Trois mois ! Cela me semble prodigieux. (*Protecteur.*) Et vous êtes content à Lyon ?

LE DOCTEUR. — Très content.

MOUSQUET. — Ah ! tant mieux, tant mieux. Vous aviez peut-être là-bas une clientèle toute faite ?

LE DOCTEUR. — Heu... Je l'ai déjà accrue d'un tiers... La santé de madame Mousquet est bonne ?

MOUSQUET. — Bien meilleure.

LE DOCTEUR. — Aurait-elle été souffrante ?

MOUSQUET. — Vous ne vous rappelez pas, ces migraines dont elle se plaignait souvent ? D'ailleurs vous n'y aviez pas attaché d'importance. Le docteur Knock a diagnostiqué aussitôt une insuffisance des sécrétions ovariennes, et prescrit un traitement opothérapique qui a fait merveille.

LE DOCTEUR. — Ah ! Elle ne souffre plus ?

MOUSQUET. — De ses anciennes migraines, plus

du tout. Les lourdeurs de tête qu'il lui arrive encore d'éprouver proviennent uniquement du surmenage et n'ont rien que de naturel. Car nous sommes terriblement surmenés. Je vais prendre un élève. Vous n'avez personne de sérieux à me recommander ?

LE DOCTEUR. — Non, mais j'y penserai.

MOUSQUET. — Ah ! ce n'est plus la petite existence calme d'autrefois. Si je vous disais que, même en me couchant à onze heures et demie du soir, je n'ai pas toujours terminé l'exécution de mes ordonnances ?

LE DOCTEUR. — Bref, le Pérou.

MOUSQUET. — Oh ! il est certain que j'ai quintuplé mon chiffre d'affaires, et je suis loin de le déplorer. Mais il y a d'autres satisfactions que celle-là. Moi, mon cher docteur Parpalaid, j'aime mon métier, et j'aime à me sentir utile. Je trouve plus de plaisir à tirer le collier qu'à ronger mon frein. Simple question de tempérament. Mais voici le docteur.

SCÈNE V

LES MEMES, KNOCK

KNOCK. — Messieurs. Bonjour, docteur Parpaïd. Je pensais à vous. Vous avez fait bon voyage ?

LE DOCTEUR. — Excellent.

KNOCK. — Vous êtes venu avec votre auto ?

LE DOCTEUR. — Non. Par le train.

KNOCK. — Ah bon ! Il s'agit de l'échéance, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR. — C'est-à-dire que je profiterai de l'occasion...

MOUSQUET. — Je vous laisse, messieurs. (*A Knock.*) Je monte au 15.

SCÈNE VI

LES MEMES, *moins* MOUSQUET

LE DOCTEUR. — Vous ne m'accusez plus maintenant de vous avoir « roulé » ?

KNOCK. — L'intention y était bien, mon cher confrère.

LE DOCTEUR. — Vous ne nierez pas que je vous ai cédé le poste, et le poste valait quelque chose.

KNOCK. — Oh ! vous auriez pu rester. Nous nous serions à peine gênés l'un l'autre. M. Mousquet vous a parlé de nos premiers résultats ?

LE DOCTEUR. — On m'en a parlé.

KNOCK, fouillant dans son portefeuille. — A titre tout à fait confidentiel, je puis vous communiquer quelques-uns de mes graphiques Vous les rattacherez sans peine à notre conversation d'il y a trois mois. Les consultations d'abord. Cette courbe exprime les chiffres hebdomadaires. Nous partons de votre chiffre à vous, que j'ignorais, mais que j'ai fixé approximativement à 5.

LE DOCTEUR. — Cinq consultations par semaine ? Dites le double hardiment, mon cher confrère.

KNOCK. — Soit. Voici mes chiffres à moi. Bien entendu, je ne compte pas les consultations gratuites du lundi. Mi-octobre, 37. Fin octobre : 90. Fin novembre : 128. Fin décembre : je n'ai pas encore fait le relevé, mais nous dépassons 150. D'ailleurs, faute

de temps, je dois désormais sacrifier la courbe des consultations à celle des traitements. Par elle-même la consultation ne m'intéresse qu'à demi : c'est un art un peu rudimentaire, une sorte de pêche au filet. Mais le traitement, c'est de la pisciculture.

LE DOCTEUR. — Pardonnez-moi, mon cher confrère : vos chiffres sont rigoureusement exacts ?

KNOCK. — Rigoureusement.

LE DOCTEUR. — En une semaine, il a pu se trouver, dans le canton de Saint-Maurice, cent cinquante personnes qui se soient dérangées de chez elles pour venir faire queue, en payant, à la porte du médecin ? On ne les y a pas amenées de force, ni par une contrainte quelconque ?

KNOCK. — Il n'y a fallu ni les gendarmes, ni la troupe.

LE DOCTEUR. — C'est inexplicable.

KNOCK. — Passons à la courbe des traitements. Début d'octobre, c'est la situation que vous me laissiez ; malades en traitement régulier à domicile : 0, n'est-ce pas ? (*Parpalaid esquisse une protestation molle.*) Fin octobre : 32. Fin novembre : 121. Fin décembre... notre chiffre se tiendra entre 245 et 250.

LE DOCTEUR. — J'ai l'impression que vous abusez de ma crédulité.

KNOCK. — Moi, je ne trouve pas cela énorme. N'oubliez pas que le canton comprend 2.853 foyers, et là-dessus 1.502 revenus réels qui dépassent 12.000 francs.

LE DOCTEUR. — Quelle est cette histoire de revenus ?

KNOCK, il se dirige vers le lavabo. — Vous ne pouvez tout de même pas imposer la charge d'un malade en permanence à une famille dont le revenu n'atteint pas douze mille francs. Ce serait abusif. Et pour les autres non plus, l'on ne saurait prévoir un régime uniforme. J'ai quatre échelons de traitements. Le plus modeste, pour les revenus de douze à vingt mille, ne comporte qu'une visite par semaine, et cinquante francs environ de frais pharmaceutiques par mois. Au sommet, le traitement de luxe, pour revenus supérieurs à cinquante mille francs, entraîne un minimum de quatre visites par semaine, et de trois cents francs par mois de frais divers : rayons X, radium, massages électriques, analyses, médication courante, etc...

LE DOCTEUR. — Mais comment connaissez-vous les revenus de vos clients ?

KNOCK, il commence un lavage de mains minutieux. — Pas par les agents du fisc, croyez-le. Et tant mieux pour moi. Alors que je dénombre 1.502 revenus supérieurs à 12.000 francs, le contrôleur de l'impôt en compte 17. Le plus gros revenu de sa liste est de 20.000. Le plus gros de la mienne, de 120.000. Nous ne concordons jamais. Il faut réfléchir que lui travaille pour l'Etat.

LE DOCTEUR. — Vos informations à vous, d'où viennent-elles ?

KNOCK, souriant. — De bien des sources. C'est

un très gros travail. Presque tout mon mois d'octobre y a passé. Et je révise constamment. Regardez ceci : c'est joli, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR. — On dirait une carte du canton. Mais que signifient tous ces points rouges ?

KNOCK. — C'est la carte de la pénétration médicale. Chaque point rouge indique l'emplacement d'un malade régulier. Il y a un mois vous auriez vu ici une énorme tache grise : la tache de Chabrières.

LE DOCTEUR. — Plaît-il ?

KNOCK. — Oui, du nom du hameau qui en formait le centre. Mon effort des dernières semaines a porté principalement là-dessus. Aujourd'hui, la tache n'a pas disparu, mais elle est morcelée. N'est-ce pas ? On la remarque à peine.

Silence.

LE DOCTEUR. — Même si je voulais vous cacher mon ahurissement, mon cher confrère, je n'y parviendrais pas. Je ne puis guère douter de vos résultats : ils me sont confirmés de plusieurs côtés. Vous êtes un homme étonnant. D'autres que moi se retiendraient peut-être de vous le dire : ils le penseraient. Ou alors, ils ne seraient pas des médecins. Mais me permettez-vous de me poser une question tout haut ?

KNOCK. — Je vous en prie.

LE DOCTEUR. — Si je possédais votre méthode si je l'avais bien en mains comme vous... s'il ne me restait qu'à la pratiquer...

KNOCK. — Oui.

LE DOCTEUR. — Est-ce que je n'éprouverais pas un scrupule ? (*Silence.*) Répondez-moi.

KNOCK. — Mais c'est à vous de répondre, il me semble.

LE DOCTEUR. — Remarquez que je ne tranche rien. Je soulève un point excessivement délicat.

Silence.

KNOCK. — Je voudrais vous comprendre mieux.

LE DOCTEUR. — Vous allez dire que je donne dans le rigorisme, que je coupe les cheveux en quatre. Mais, est-ce que, dans votre méthode, l'intérêt du malade n'est pas un peu subordonné à l'intérêt du médecin ?

KNOCK. — Docteur Parpalaid, vous oubliez qu'il y a un intérêt supérieur à ces deux-là.

LE DOCTEUR. — Lequel ?

KNOCK. — Celui de la médecine. C'est le seul dont je me préoccupe.

(*Silence. Parpalaid médite.*)

LE DOCTEUR. — Oui, oui, oui.

A partir de ce moment et jusqu'à la fin de la pièce, l'éclairage de la scène prend peu à peu les caractères de la Lumière Médicale qui, comme on le sait, est plus riche en rayons verts et violets que la simple Lumière Terrestre.

KNOCK. — Vous me donnez un canton peuplé de quelques milliers d'individus neutres, indéterminés,

Mon rôle, c'est de les déterminer, de les amener à l'existence médicale. Je les mets au lit, et je regarde ce qui va pouvoir en sortir : un tuberculeux, un névropathe, un artério-scléreux, ce qu'on voudra, mais quelqu'un, bon Dieu ! quelqu'un ! Rien ne m'agace comme cet être ni chair ni poisson que vous appelez un homme bien portant.

LE DOCTEUR. — Vous ne pouvez cependant pas mettre tout un canton au lit !

KNOCK, tandis qu'il s'essuie les mains. — Cela se discuterait. Car j'ai connu, moi, cinq personnes de la même famille, malades toutes à la fois, au lit toutes à la fois, et qui se débrouillaient fort bien. Votre objection me fait penser à ces fameux économistes qui prétendaient qu'une grande guerre moderne ne pourrait pas durer plus de six semaines. La vérité, c'est que nous manquons tous d'audace, que personne, pas même moi, n'osera aller jusqu'au bout et mettre toute une population au lit, pour voir, pour voir ! Mais soit ! je vous accorderai qu'il faut des gens bien portants, ne serait-ce que pour soigner les autres, ou former, à l'arrière des malades en activité, une espèce de réserve. Ce que je n'aime pas, c'est que la santé prenne des airs de provocation, car alors vous avouerez que c'est excessif. Nous fermons les yeux sur un certain nombre de cas, nous laissons à un certain nombre de gens leur masque de prospérité. Mais s'ils viennent ensuite se pavaner devant nous et nous faire la nique, je me fâche. C'est arrivé ici pour M. Raffalens.

LE DOCTEUR. — Ah ! le colosse ? Celui qui se vante de porter sa belle-mère à bras tendu ?

KNOCK. — Oui. Il m'a défié près de trois mois... Mais ça y est.

LE DOCTEUR. — Quoi ?

KNOCK. — Il est au lit. Ses vantardises commençaient à affaiblir l'esprit médical de la population.

LE DOCTEUR. — Il subsiste pourtant une sérieuse difficulté.

KNOCK. — Laquelle ?

LE DOCTEUR. — Vous ne pensez qu'à la médecine... Mais le reste ? Ne craignez-vous pas qu'en généralisant l'application de vos méthodes, on n'amène un certain ralentissement des autres activités sociales dont plusieurs sont, malgré tout, intéressantes ?

KNOCK. — Ça ne me regarde pas. Moi, je fais de la médecine.

LE DOCTEUR. — Il est vrai que lorsqu'il construit sa ligne de chemin de fer, l'ingénieur ne se demande pas ce qu'en pense le médecin de campagne.

KNOCK. — Parbleu ! (*Il remonte vers le fond de la scène et s'approche d'une fenêtre.*) Regardez un peu ici, docteur Parpalaid. Vous connaissez la vue qu'on a de cette fenêtre. Entre deux parties de billard, jadis, vous n'avez pu manquer d'y prendre garde. Tout là-bas, le mont Aligre marque les bornes du canton. Les villages de Mesclat et de Trébures s'aperçoivent à gauche ; et si, de ce côté, les maisons

de Saint-Maurice ne faisaient pas une espèce de renflement, c'est tous les hameaux de la vallée que nous aurions en enfilade. Mais vous n'avez dû saisir là que ces beautés naturelles, dont vous êtes friand. C'est un paysage rude, à peine humain, que vous contempliez. Aujourd'hui, je vous le donne tout imprégné de médecine, animé et parcouru par le feu souterrain de notre art. La première fois que je me suis planté ici, au lendemain de mon arrivée, je n'étais pas trop fier ; je sentais que ma présence ne pesait pas lourd. Ce vaste terroir se passait insolemment de moi et de mes pareils. Mais maintenant, j'ai autant d'aise à me trouver ici qu'à son clavier l'organiste des grandes orgues. Dans deux cent cinquante de ces maisons — il s'en faut que nous les voyions toutes à cause de l'éloignement et des feuillages — il y a deux cent cinquante chambres où quelqu'un confesse la médecine, deux cent cinquante lits où un corps étendu témoigne que la vie a un sens, et grâce à moi un sens médical. La nuit, c'est encore plus beau, car il y a les lumières. Et presque toutes les lumières sont à moi. Les non-malades dorment dans les ténèbres. Ils sont supprimés. Mais les malades ont gardé leur veilleuse ou leur lampe. Tout ce qui reste en marge de la médecine, la nuit m'en débarrasse, m'en dérobe l'agacement et le défi. Le canton fait place à une sorte de firmament dont je suis le créateur continuel. Et je ne vous parle pas des cloches. Songez que, pour tout ce monde, leur premier office est de rappeler mes prescriptions ; qu'elles

sont la voix de mes ordonnances. Songez que, dans quelques instants, il va sonner dix heures, que pour tous mes malades, dix heures, c'est la deuxième prise de température rectale, et que, dans quelques instants, deux cent cinquante thermomètres vont pénétrer à la fois...

LE DOCTEUR, lui saisissant le bras avec émotion. — Mon cher confrère, j'ai quelque chose à vous proposer.

KNOCK. — Quoi ?

LE DOCTEUR. — Un homme comme vous n'est pas à sa place dans un chef-lieu de canton. Il vous faut une grande ville.

KNOCK. — Je l'aurai, tôt ou tard.

LE DOCTEUR. — Attention ! Vous êtes juste à l'apogée de vos forces. Dans quelques années, elles déclineront déjà. Croyez-en mon expérience.

KNOCK. — Alors ?

LE DOCTEUR. — Alors, vous ne devriez pas attendre.

KNOCK. — Vous avez une situation à m'indiquer ?

LE DOCTEUR. — La mienne. Je vous la donne. Je ne puis pas mieux vous prouver mon admiration.

KNOCK. — Oui... Et vous, qu'est-ce que vous deviendriez ?

LE DOCTEUR. — Moi ? Je me contenterais de nouveau de Saint-Maurice.

KNOCK. — Oui.

LE DOCTEUR. — Et je vais plus loin. Les quelques milliers de francs que vous me devez, je vous en fais cadeau.

KNOCK. — Oui... Au fond, vous n'êtes pas si bête qu'on veut bien le dire.

LE DOCTEUR. — Comment cela ?

KNOCK. — Vous produisez peu, mais vous savez acheter et vendre. Ce sont les qualités du commerçant.

LE DOCTEUR. — Je vous assure que...

KNOCK. — Vous êtes même, en l'espèce, assez bon psychologue. Vous devinez que je ne tiens plus à l'argent dès l'instant que j'en gagne beaucoup ; et que la pénétration médicale d'un ou deux quartiers de Lyon m'aurait vite fait oublier mes graphiques de Saint-Maurice. Oh ! je n'ai pas l'intention de vieillir ici. Mais de là à me jeter sur la première occasion venue !

SCÈNE VII

LES MEMES, MOUSQUET

Mousquet traverse discrètement la salle pour gagner la rue. Knock l'arrête.

KNOCK. — Approchez-vous, cher ami. Savez-vous ce que me propose le docteur Parpalaid ?... Un échange de postes. J'irais le remplacer à Lyon. Il reviendrait ici.

MOUSQUET. — C'est une plaisanterie.

KNOCK. — Pas du tout. Une offre très sérieuse.

MOUSQUET. — Les bras m'en tombent... Mais, naturellement, vous refusez ?

LE DOCTEUR. — Pourquoi le docteur Knock refuserait-il ?

MOUSQUET, à Parpalaid. — Parce que, quand en échange d'un hammerless de deux mille francs on leur offre un pistolet à air comprimé « euréka », les gens qui ne sont pas fous ont l'habitude de refuser. Vous pourriez aussi proposer au docteur un troc d'automobiles.

LE DOCTEUR. — Je vous prie de croire que je possède à Lyon une clientèle de premier ordre. J'ai succédé au docteur Merlu, qui avait une grosse réputation.

MOUSQUET. — Oui, mais il y a trois mois de ça.

En trois mois, on fait du chemin. Et encore, plus à la descente qu'à la montée. (*A Knock.*) D'abord, mon cher docteur, la population de Saint-Maurice n'acceptera jamais.

LE DOCTEUR. — Qu'a-t-elle à voir là-dedans ? Nous ne lui demanderons pas son avis.

MOUSQUET. — Elle vous le donnera. Je ne vous dis pas qu'elle fera des barricades. Ce n'est pas la mode du pays et nous manquons de pavés. Mais elle pourrait vous remettre sur la route de Lyon. (*Il aperçoit madame Rémy.*) D'ailleurs, vous allez en juger.

Entre madame Rémy, portant des assiettes.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME REMY

MOUSQUET. — Madame Rémy, apprenez une bonne nouvelle. Le docteur Knock nous quitte, et le docteur Parpalaid revient.

Elle lâche sa pile d'assiettes, mais les rattrape à temps, et les tient appliquées sur sa poitrine, en rosace.

MADAME REMY. — Ah ! mais non ! Ah ! mais non ! Moi je vous dis que ça ne se fera pas. (*A Knock.*) Ou alors il faudra qu'ils vous enlèvent de nuit en aéroplane, parce que j'avertirai les gens et on ne vous laissera pas partir. On crèvera plutôt les pneus de votre voiture. Quant à vous, monsieur Parpalaid, si c'est pour ça que vous êtes venu, j'ai le regret de vous dire que je ne dispose plus d'une seule chambre, et quoique nous soyons le 4 janvier, vous serez dans l'obligation de coucher dehors.

Elle va mettre ses assiettes sur une table.

LE DOCTEUR, très ému. — Bien, bien ! L'attitude de ces gens envers un homme qui leur a consacré vingt-cinq ans de sa vie est un scandale. Puisqu'il n'y a plus de place à Saint-Maurice que pour le charlatanisme, je préfère gagner honnêtement mon pain à Lyon — honnêtement, et d'ailleurs largement. Si j'ai songé un instant à reprendre mon ancien poste,

c'était, je l'avoue, à cause de la santé de ma femme, qui ne s'habitue pas à l'air de la grande ville. Docteur Knock, nous règlerons nos affaires le plus tôt possible. Je repars ce soir.

KNOCK. — Vous ne nous ferez pas cet affront, mon cher confrère. Madame Rémy, dans la surprise d'une nouvelle d'ailleurs inexacte, et dans la crainte où elle était de laisser tomber ses assiettes, n'a pu garder le contrôle de son langage. Ses paroles ont trahi sa pensée. Vous voyez : maintenant que sa vaisselle est en sécurité, Madame Rémy a retrouvé sa bienveillance naturelle, et ses yeux n'expriment plus que la gratitude que partage toute la population de Saint-Maurice pour vos vingt-cinq années d'apostolat silencieux.

MADAME REMY. — Sûrement, M. Parpalaid a toujours été un très brave homme. Et il tenait sa place aussi bien qu'un autre tant que nous pouvions nous passer de médecin. Ce n'était ennuyeux que lorsqu'il y avait épidémie. Car vous ne me direz pas qu'un vrai médecin aurait laissé mourir tout ce monde au temps de la grippe espagnole.

LE DOCTEUR. — Un vrai médecin ! Quelles choses il faut s'entendre dire ! Alors, vous croyez, madame Rémy, qu'un « vrai médecin » peut combattre une épidémie mondiale ? A peu près comme le garde champêtre peut combattre un tremblement de terre. Attendez la prochaine, et vous verrez si le docteur Knock s'en tire mieux que moi.

MADAME REMY. — Le docteur Knock... écoutez,

monsieur Parpalaid. Je ne discuterai pas d'automobile avec vous, parce que je n'y entends rien. Mais je commence à savoir ce que c'est qu'un malade. Eh bien, je puis vous dire que dans une population où tous les gens chétifs sont déjà au lit, on l'attend de pied ferme, votre épidémie mondiale. Ce qu'il y a de terrible, comme l'expliquait l'autre jour encore M. Bernard, à la conférence, c'est un coup de tonnerre dans un ciel bleu.

MOUSQUET. — Mon cher docteur, je ne vous conseille pas de soulever ici des controverses de cet ordre. L'esprit pharmaco-médical court les rues. Les notions abondent. Et le premier venu vous tiendra tête.

KNOCK. — Ne nous égarons pas dans des querelles d'école. Madame Rémy et le docteur Parpalaid peuvent différer de conceptions, et garder néanmoins les rapports les plus courtois. (*A madame Rémy.*) Vous avez bien une chambre pour le docteur ?

MADAME REMY. — Je n'en ai pas. Vous savez bien que nous arrivons à peine à loger les malades. Si un malade se présentait, je réussirais peut-être à le caser, en faisant l'impossible, parce que c'est mon devoir.

KNOCK. — Mais si je vous disais que le docteur n'est pas en état de repartir dès cette après-midi, et que, médicalement parlant, un repos d'une journée au moins lui est nécessaire ?

MADAME REMY. — Ah ! ce serait autre chose... Mais... M. Parpalaid n'est pas venu consulter ?

KNOCK. — Serait-il venu consulter que la discrétion professionnelle m'empêcherait peut-être de le déclarer publiquement.

LE DOCTEUR. — Qu'allez-vous chercher là ? Je repars ce soir et voilà tout.

KNOCK, le regardant. — Mon cher confrère, je vous parle très sérieusement. Un repos de vingt-quatre heures vous est indispensable. Je déconseille le départ aujourd'hui, et au besoin je m'y oppose.

MADAME REMY. — Bien, bien, docteur. Je ne savais pas. M. Parpalaid aura un lit, vous pouvez être tranquille. Faudra-t-il prendre sa température ?

KNOCK. — Nous recauserons de cela tout à l'heure.

Madame Rémy se retire.

MOUSQUET. — Je vous laisse un instant, messieurs. (*A Knock*) J'ai cassé une aiguille, et je vais en prendre une autre à la pharmacie.

Il sort.

SCÈNE IX

KNOCK, PARPALAID

LE DOCTEUR. — Dites donc, c'est une plaisanterie ? (*Petit silence.*) Je vous remercie, de toute façon. Ça ne m'amusait pas de recommencer ce soir même huit heures de voyage. (*Petit silence.*) Je n'ai plus vingt ans et je m'en aperçois. (*Silence.*) C'est admirable, comme vous gardez votre sérieux. Tantôt, vous avez eu un air pour me dire ça... (*Il se lève.*) J'avais beau savoir que c'était une plaisanterie et connaître les ficelles du métier... oui, un air et un œil... comme si vous m'aviez scruté jusqu'au fond des organes... Ah ! c'est très fort.

KNOCK. — Que voulez-vous ! Cela se fait un peu malgré moi. Dès que je suis en présence de quelqu'un, je ne puis pas empêcher qu'un diagnostic s'ébauche en moi... même si c'est parfaitement inutile, et hors de propos. (*Confidentiel.*) A ce point que, depuis quelque temps, j'évite de me regarder dans la glace.

LE DOCTEUR. — Mais... un diagnostic... que voulez-vous dire ? un diagnostic de fantaisie, ou bien ?...

KNOCK. — Comment, de fantaisie ? Je vous dis que malgré moi quand je rencontre un visage, mon regard se jette, sans même que j'y pense, sur un tas de petits signes imperceptibles... la peau, la sclérotique, les pupilles, les capillaires, l'allure du souffle, le poil... que sais-je encore, et mon appareil à cons-

truire des diagnostics fonctionne tout seul. Il faudra que je me surveille, car cela devient idiot.

LE DOCTEUR. — Mais c'est que... permettez... J'insiste d'une manière un peu ridicule, mais j'ai mes raisons... Quand vous m'avez dit que j'avais besoin d'une journée de repos, était-ce par simple jeu, ou bien ?... Encore une fois, si j'insiste, c'est que cela répond à certaines préoccupations que je puis avoir. Je ne suis pas sans avoir observé sur moi-même telle ou telle chose, depuis quelque temps... et ne fût-ce qu'au point de vue purement théorique, j'aurais été très curieux de savoir si mes propres observations coïncident avec l'espèce de diagnostic involontaire dont vous parlez.

KNOCK. — Mon cher confrère, laissons cela pour l'instant. (*Sonnerie de cloches.*) Dix heures sonnent. Il faut que je fasse ma tournée. Nous déjeunerons ensemble, si vous voulez bien me donner cette marque d'amitié. Pour ce qui est de votre état de santé, et des décisions qu'il comporte peut-être, c'est dans mon cabinet, cette après-midi, que nous en parlerons plus à loisir.

Knock s'éloigne. Dix heures achèvent de sonner. Parpalaid médite, affaissé sur une chaise. Scipion, la bonne, madame Rémy paraissent, porteurs d'instruments rituels, et défilent, au sein de la Lumière médicale.

M. LE TROUHADEC
SAISI PAR LA DÉBAUCHE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

A Jacques Copeau.

PERSONNAGES :

MONSIEUR LE TROUHADEC.
BÉNIN.
TRESTAILLON.
CHARLES-AUGUSTE JOSSELIN.
LE MONSIEUR DISTINGUÉ.
L'INSPECTEUR DE POLICE.

MADEMOISELLE ROLANDE.
MADAME TRESTAILLON.
LA VIEILLE JOUEUSE.

Dans les jardins de Monte-Carlo.

Cette pièce a été représentée pour la première fois, à Paris, à la Comédie des Champs-Élysées, le 14 mars 1923, sous la direction de Jacques Hébertot, avec la mise en scène de Louis Jouvet. Les rôles étaient tenus par Mesdames Renée Ray, Irma Perrot, Djem Dax et par MM. Louis Jouvet, G. Favières, G. Carpentier, Jim Geralds, Nismes et Simon.

Elle a été reprise sur la scène du Théâtre de la Renaissance le 25 mai 1923.

ACTE I

SCÈNE I

BENIN, LE TROUHADEC, *plus* MONSIEUR *et* MADAME TRESTAILLON *qui n'apparaissent qu'incidemment.*

BENIN. — Vous ici, monsieur Le Trouhadec, illustre et vénéré maître, vous, dans les jardins de Monte-Carlo ?

LE TROUHADEC. — Ah ! mon cher monsieur Bénin, quel plaisir !

BENIN. — Votre cours du Collège de France ne vous a pas retenu ? C'est une joie pour moi, un honneur pour la Principauté — mais une grande disgrâce pour les Parisiens.

LE TROUHADEC. — Certes, nous avions beaucoup de monde, cette année, une affluence bien flatteuse : jamais moins de dix-sept personnes, mon cher monsieur, depuis l'ouverture. Cela ne s'était pas encore vu, en géographie.

BENIN. — Oh oh !... Mais vous êtes ici ? monsieur le Trouhadec.

LE TROUHADEC. — Heu... Vous habitez ce pays, mon cher monsieur Bénin ?

BENIN. — J'y suis venu pour y trouver du tabac : car je fume la pipe.

LE TROUHADEC. — Ah ? Oui bien ! Et vous en avez trouvé ?

BENIN. — Quelque peu.

LE TROUHADEC. — Je m'en réjouis.

BENIN. — Mais vous-même, illustre et vénéré maître ?

LE TROUHADEC. — Moi ? mon pauvre monsieur Bénin...

Monsieur et Madame Trestaillon traversent la scène.

M. TRESTAILLON. — Bonjour, monsieur Pessemesse.

Ils sortent.

LE TROUHADEC. — Ce sont des personnes qui résident dans la même pension de famille que moi. Je loge dans une pension de famille. Monsieur et Madame Trestaillon. Des gens très corrects. Nous nous retrouvons souvent ici, sur un des bancs du jardin. Ils n'ont pas osé m'aborder, parce qu'ils m'ont vu en compagnie.

BENIN. — Il ne faudrait pas...

LE TROUHADEC. — Non, non ! Mon cher monsieur Bénin, je suis trop heureux...

BENIN. — Mais ce monsieur doit être d'origine étrangère ?

LE TROUHADEC. — Et pourquoi ?

BENIN. — Il me semble qu'il a prononcé votre nom d'une manière si singulière. Au lieu de bien articuler : Le Trouhadec, il a baragouiné quelque chose comme...

LE TROUHADEC. — Il a dit : Pessemesse.

BENIN. — Oui, tout juste. Que c'est curieux !

Cette prononciation n'a-t-elle pas je ne sais quoi d'asiatique ?

LE TROUHADEC. — Heu !... Je dois vous dire... je me fais appeler Pessemesse dans ma pension de famille.

BENIN. — Pessemesse ?... ah !

LE TROUHADEC. — Oui, pour être plus tranquille. Et même vous m'obligerez beaucoup de taire mon véritable nom devant les gens.

BENIN. — Bien, bien ! cher et vénéré maître.

LE TROUHADEC. — Vous ne m'appellerez pas maître non plus.

BENIN. — Parfait ! Je vous appellerai vieux zigue, et je puis vous tutoyer, si vous le désirez.

LE TROUHADEC. — Non : appelez-moi monsieur Pessemesse, tout simplement.

BENIN. — A merveille ! En somme, vous êtes venu ici incognito ?

LE TROUHADEC. — Oui, en quelque sorte... ah !

BENIN. — Vous soupirez, monsieur Pessemesse ?

LE TROUHADEC. — Dans l'intimité, il n'y a pas d'inconvénient à ce que vous m'appeliez maître.

BENIN. — Bon ! Vous soupirez, illustre et vénéré maître.

LE TROUHADEC. — Heu !... je ne pouvais me défendre d'un mouvement de mélancolie... Mon cher monsieur Bénin, vous m'êtes apparu à propos. Je n'ai jamais eu si grand besoin d'un ami sûr.

BENIN. — Maître, mon dévouement...

LE TROUHADEC. — Ah ! monsieur Bénin, ne devenez jamais célèbre !

BENIN. — Célèbre ? non, je n'y songe pas.

LE TROUHADEC. — La gloire... si vous saviez !

BENIN. — Sans la connaître, j'en devine les tourments, les amertumes... Vous devez être cruellement mordu par les envieux...

LE TROUHADEC. — Ce n'est pas tant cela...

BENIN. — Harcelé par les admirateurs...

LE TROUHADEC. — Hé !

BENIN. — Traqué par tous ceux qui cherchent dans la géographie un apaisement de l'âme...

LE TROUHADEC. — Heu !

BENIN. — Je parie bien que chaque courrier vous apporte des lettres des cinq continents... Mais peut-être n'y a-t-il point cinq continents ?

LE TROUHADEC. — Non, monsieur Bénin, nous n'en avons que trois.

BENIN. — Trois ? C'est déjà trop.

LE TROUHADEC. — Oui. Mais ce n'est pas cela, monsieur Bénin... Je suis amoureux.

BENIN. — Oh !

LE TROUHADEC. — Je suis amoureux d'une comédienne.

BENIN. — Aïe !

LE TROUHADEC. — Amoureux à en perdre la respiration.

BENIN. — Vous me donnez la chair de poule... Mais que vient faire la gloire là-dedans ?

LE TROUHADEC. — La gloire ? monsieur Bénin...

eh bien ! la gloire a été cause de tout. Oui. Je vais vous expliquer. Quand je n'étais pas illustre — car enfin il y a eu un temps où je n'étais pas illustre.

BENIN. — Oh oui !

LE TROUHADEC. — Mes ennemis étouffaient mes découvertes.

BENIN. — Oui.

LE TROUHADEC. — Quand je n'étais pas illustre, je mangeais peu, je n'aimais pas le vin, je digérais avec lenteur, cher monsieur Bénin, et je n'avais que des pensées honnêtes.

BENIN. — Tiens !

LE TROUHADEC. — Ma dernière... comment vous dirai-je ? ma dernière faiblesse sensuelle remonte à octobre 1904... je me trompe, octobre 1903, l'année du Congrès de statistique démographique.

BENIN. — Octobre 1903 ?

LE TROUHADEC. — Oui. Depuis mon grand succès et toute cette gloire qui m'est venue...

BENIN. — Si méritée, monsieur Le Trouhadec...

LE TROUHADEC. — En quelque sorte méritée... Bref, depuis mon élection à l'Institut, qui eut à certains égards les caractères d'un triomphe, je ne suis plus le même homme. J'ai grand appétit. J'aime le vin, spécialement le Bourgogne rouge...

BENIN. — Ah !...

LE TROUHADEC. — Et... je me suis mis à songer à une foule de choses.

BENIN. — Oh !

LE TROUHADEC. — Oui. On pouvait s'y mé-

prendre, au début. Un soir, j'ai eu envie d'aller au théâtre.

BENIN. — Hé !

LE TROUHADEC. — Puis j'ai eu envie d'y retourner.

BENIN. — Bon !

LE TROUHADEC. — Je suis allé dans plusieurs théâtres tour à tour.

BENIN. — Oui.

LE TROUHADEC. — Puis j'ai fini par aller toujours dans le même.

BENIN. — Mon Dieu !...

LE TROUHADEC. — ... par y aller tous les soirs. Et un matin, en me réveillant, je me suis aperçu que j'étais, depuis plus d'un mois, amoureux d'une comédienne. Oui... approchez, que je vous dise son nom : Mademoiselle Rolande.

BENIN. — Mademoiselle Rolande ?... Mais elle est ici, mademoiselle Rolande.

LE TROUHADEC. — Précisément. Quand j'ai appris qu'elle allait à Monte-Carlo, je n'ai pu m'empêcher d'y aller aussi. Une force surnaturelle, mon cher monsieur Bénin.

BENIN. — Surnaturelle ? Ainsi !... Quoi qu'il en soit, c'est de mademoiselle Rolande que vous êtes amoureux ?

LE TROUHADEC. — Oui. Vous la connaissez, peut-être ?

BENIN. — Je la connais. Et qu'en pense-t-elle, mademoiselle Rolande ?

LE TROUHADEC. — Je crois qu'elle n'en pense rien, car je ne lui en ai point parlé.

BENIN. — Vous ne lui avez pas déclaré vos sentiments ?

LE TROUHADEC. — Je me suis borné à l'applaudir chaque soir d'un air significatif. Mais on ne me donnait jamais deux fois la même place et il y avait beaucoup de monde. Je crains qu'elle ne m'ait pas remarqué.

BENIN. — C'est en effet possible.

LE TROUHADEC. — Ici, j'ai observé ses habitudes. Elle traverse ce jardin, toutes les après-midi, en sortant de sa répétition, et je m'arrange pour être sur son passage. Je m'étonne de ne pas l'avoir encore vue... Mais vous la connaissez, me dites-vous ?

BENIN. — Je la connais assez peu. En somme, si j'envisage la situation telle que vous venez de me la peindre, il me semble que vous n'avez pas lieu de désespérer.

LE TROUHADEC. — Ah ! Vous trouvez ?

BENIN. — Non, non ! C'est un petit reste de jeunesse, gardé je ne sais comment, qui cherche à sortir. Rien de grave... une simple alerte.

LE TROUHADEC. — Mais...

BENIN. — Voulez-vous un conseil ?

LE TROUHADEC. — Assurément... c'est-à-dire...

BENIN. — Partez par le premier train et reprenez votre cours au Collège de France. Sur quoi est-il, votre cours, cette année ?

LE TROUHADEC. — Sur... mais vous ne parlez pas sérieusement.

BENIN. — Je parle très sérieusement. Vous avez deux heures pour faire vos malles.

LE TROUHADEC. — Que me dites-vous ?

BENIN. — La seule chose raisonnable qu'on puisse vous dire.

LE TROUHADEC. — C'est au-dessus de mes forces.

BENIN. — Venez à bout de cette petite tentation. Ajoutez un bel épisode à votre glorieuse vie : « la continence de Le Trouhadec ». Sinon, vous vous préparez quelque aventure fort humiliante.

LE TROUHADEC. — Fort humiliante ?... Je vais justement vous expliquer. J'ai été trop gâté par la gloire, depuis un an. J'ai été exposé à l'orgueil, à une confiance présomptueuse. C'est un grand danger, monsieur Bénin. Il n'est pas mauvais d'être rappelé de temps en temps à la modestie de la condition humaine. Ne croyez-vous pas qu'un peu d'humiliation me ferait du bien, en quelque sorte ?

BENIN. — Vous êtes un bougre de vieux farceur, illustre et vénéré maître. Si vous avez absolument besoin d'une leçon de modestie, dites-vous que la moitié de vos contemporains vous tiennent pour un imbécile.

LE TROUHADEC. — Monsieur Bénin...

BENIN. — Mettez-vous à leur place, scrutez leurs raisons et vous finirez par les comprendre.

LE TROUHADEC. — Mais, monsieur Bénin...

BENIN. — Ça vous coûtera moins cher que de courir après les femmes.

LE TROUHADEC. — Monsieur Bénin, je sais que vous aimez la plaisanterie. Je suis persuadé que tout en plaisantant vous désirez me rendre service. Et il y a quelque chose de bon dans le conseil que vous me donnez de retourner à mes travaux. Je crois même que ce dessein est au fond de ma pensée. Mais il serait excellent pour ma tranquillité à venir que je ne m'en allasse pas sans un petit résultat. Que je puisse seulement voir mademoiselle Rolande, m'entretenir avec elle deux ou trois fois, et je partirai content. Avouez que c'est raisonnable. Puisque vous connaissez mademoiselle Rolande...

BENIN. — Je ne la connais pas ! Ce n'est pas connaître quelqu'un que de l'avoir salué dans la rue.

LE TROUHADEC. — Tout de même, vous l'avez saluée. Eh bien ! elle va passer ici, d'un moment à l'autre. Vous la saluerez. Elle répondra. Vous échangerez quelques mots. Vous me présenterez. Je...

BENIN. — Qui est-ce qui vous remplace au Collège de France ?

LE TROUHADEC. — Personne. Mais cela ne fait rien.

BENIN. — Et vos dix-sept auditeurs ?

LE TROUHADEC. — Ils ne manquent pas d'autres endroits... Alors, c'est entendu, mon cher monsieur Bénin, vous me présentez, je...

BENIN. — Pour qui me prenez-vous, illustre et

vénéré maître ? Pour le seigneur Amoroso, dont la résidence est Naples ? Non, j'ai connu dans ma vie bien des traverses. Mais je n'ai point encore procuré de jeunes filles à des vieillards.

LE TROUHADEC. — Il y a un malentendu, à coup sûr, mon cher monsieur Bénin.

BENIN. — Ne comptez pas sur moi pour cette besogne. Mademoiselle Rolande est une pure et sainte jeune fille...

LE TROUHADEC. — ... pure et sainte jeune fille...

BENIN. — Vous êtes vous-même un illustre savant dont les veilles sont précieuses pour l'humanité. Je ne ferai rien, je ne me prêterai à rien qui puisse compromettre sa vertu ni votre génie.

LE TROUHADEC. — Une pure et sainte jeune fille? Oh ! se peut-il... moi qui croyais... pure et sainte jeune fille... Ainsi, dans ce milieu corrompu, elle aurait su garder... la fleur de son innocence. Oh ! vous en êtes sûr ?

BENIN. — De quoi ?

LE TROUHADEC. — De sa vertu ?

BENIN. — Comme de votre génie.

LE TROUHADEC. — Pure et sainte jeune fille ! Mon cher monsieur Bénin, je crains de m'être fait bien mal comprendre tout à l'heure. Mes intentions n'ont rien d'équivoque. Le talent, de nos jours, a besoin d'être soutenu. Et quand il s'y joint une pureté aussi rare, aussi précieuse, monsieur Bénin, le devoir d'un homme de cœur n'est-il pas de lui offrir une protection toute paternelle ? Monsieur Bénin,

je vois bien que vous ne savez pas dans quel abîme de corruption nous sommes ici. Sinon, vous trembleriez. Mademoiselle Rolande est à Monte-Carlo depuis quatre jours. Il n'y a plus un instant à perdre. Pas d'indifférence coupable ! Songez, monsieur Bénin, songez à la fleur de son innocence !

BENIN. — Je suis bien frappé de votre zèle, illustre et vénéré maître. Il y a tant de gens que la vertu laisse froids.

LE TROUHADEC. — Ce sont des criminels, monsieur Bénin ! Mais voici mademoiselle Rolande. La voici ! Courez la saluer, monsieur Bénin, et présentez-moi ! Présentez-moi !

SCÈNE II

BENIN, LE TROUHADEC, MADEMOISELLE ROLANDE

MADEMOISELLE ROLANDE. — Ah ! Monsieur Bénin.

BENIN. — Mademoiselle.

LE TROUHADEC, à Bénin. — Présentez-moi !

Bénin entraîne Rolande à deux pas.

MADEMOISELLE ROLANDE. — Curieux pays ! Je n'y ai jamais mis les pieds et je ne puis pas faire cent mètres sans tomber sur quelqu'un que je connais. Je me crois dans mon village natal.

BENIN. — N'est-ce pas ? C'est tout à fait cela. Quelque chose de villageois, de natal et de virgilien. Trop heureux les agriculteurs de Monte-Carlo s'ils connaissaient...

LE TROUHADEC. — Présentez-moi !

Même jeu que plus haut.

MADEMOISELLE ROLANDE. — Je veux dire que quand on est né à Vaugirard... Mais vous n'allez pas commencer à vous moquer de moi, monsieur Bénin. Vous d'abord, qu'est-ce que vous faites par ici ?

BENIN. — Je suis venu vous applaudir.

LE TROUHADEC. — Présentez-moi.

Même jeu.

MADEMOISELLE ROLANDE. — M'applaudir ! Vous êtes venu, je parie, pour jouer à la roulette. Vous

m'apprendrez, voulez-vous ? J'aimerais bien m'en retourner millionnaire.

BENIN. — C'est trop naturel.

LE TROUHADEC. — Présentez-moi.

MADEMOISELLE ROLANDE. — C'est à vous, ce vieux singe qui vous danse derrière le dos ?

BENIN. — Oui, mais n'ayez pas peur. Il est membre de l'Institut.

MADEMOISELLE ROLANDE. — Qu'est-ce que vous me racontez ? Un membre de l'Institut ? Je veux le connaître. Ça peut me servir. Présentez-moi.

LE TROUHADEC, en même temps. — Présentez-moi.

BENIN, à Le Trouhadec. — Comme Pessemesse ou comme Le Trouhadec ?

LE TROUHADEC. — Comme... oui, comme Yves Le Trouhadec.

BENIN. — Je vous présente Yves Le Trouhadec, l'illustre géographe, membre de l'Institut, l'homme qui a découvert Donogoo-Tonka. Je vous présente la belle mademoiselle Rolande.

LE TROUHADEC. — Mademoiselle, j'éprouve une grande émotion à vous voir de si près. J'avais dû, jusqu'ici, vous admirer de trop loin. Je réalise, en ce moment, un vœu bien cher.

MADEMOISELLE ROLANDE. — Alors, vous étudiez dans le pays ? Il doit y avoir des plantes si rares. Quand j'étais petite, j'aimais bien la géographie.

LE TROUHADEC. — La plante la plus rare, mademoiselle, je l'ai devant les yeux. Et je sais qu'elle

porte la fleur la plus exquise de toutes qui est la fleur de l'innocence.

BENIN. — Hum ! (*Il fait mine d'entraîner Rolande*). Vous me pardonnerez, maître, si je vous quitte pour quelques instants. Il faut que j'accompagne mademoiselle, qui est un peu pressée.

MADEMOISELLE ROLANDE. — Mais non !

BENIN. — Si, si ! (*Il la pousse.*) — Votre temps est très mesuré. Nous serions désolés de vous mettre en retard.

MADEMOISELLE ROLANDE. — Je vous assure que...

BENIN. — M. Le Trouhadec le comprend fort bien. (*A Le Trouhadec.*) Asseyez-vous là. Je reviens dans trois minutes.

LE TROUHADEC. — Avec mademoiselle ?

BENIN. — Je reviens, je reviens. Ne vous agitez pas.

Il sort, poussant Rolande.

SCÈNE III

LE TROUHADEC, TRESTAILLON

TRESTAILLON (*avant de s'approcher, il a attendu que Le Trouhadec fût seul*). — Vous êtes seul, monsieur Pessemesse ?

LE TROUHADEC. — Non, non !... C'est-à-dire si, pour le moment.

TRESTAILLON. — J'ai laissé madame Trestaillon devant les boutiques du Boulevard. Moi, ça ne m'intéresse pas. Vous nous avez vus, tout à l'heure, quand je vous ai salué ?

LE TROUHADEC. — Non... oui, oui, oui.

TRESTAILLON. — Je sortais du Casino. Une caverne de brigands, monsieur Pessemesse.

LE TROUHADEC. — Ah !... Vous n'y êtes pas resté longtemps, aujourd'hui.

TRESTAILLON. — J'ai voulu couper ma déveine. Je me demande si j'ai bien fait. Les uns vous disent : « Il faut arrêter le mal dès le début. » Les autres... J'avais perdu deux cents francs en vingt minutes. Le zéro est sorti trois fois. Voilà des choses qu'on devrait interdire.

LE TROUHADEC. — Vous y retournez ?

TRESTAILLON. — Peut-être oui, peut-être non. Enfin, je vous demande : vous êtes pickpocket, je suppose, ou cambrioleur. Vous vous laissez prendre.

Hein ? Ce sont des choses qui arrivent, dans la vie. On vous arrête. On vous juge et on vous sale. Deux ans de prison, quelquefois, pour une affaire de rien du tout : six louis dans une commode. Et ici, des milliers et des milliers de francs par jour ! et ils ne s'en cachent pas. Ce n'est pas juste.

LE TROUHADEC. — Bien évidemment.

TRESTAILLON. — Le cambriolage, vous en pensez ce que vous voulez. Les opinions sont libres. Mais ce n'est pas un métier de paresseux. Hein ? Des gaillards qui risquent la mort à chaque coup en escaladant une grille, en grimpant le long d'un tuyau de descente. Ou bien, la maison est gardée : pan, pan ! Ici, la banque, qu'est-ce qu'elle risque ? Je me demande pourquoi l'on paie si cher les députés.

LE TROUHADEC. — Les députés ?

TRESTAILLON. — Les députés, parfaitement. Enfin, tout ça n'empêche pas que je suis volé et que je n'ai pas la ressource de me plaindre au commissaire... Ha ! Ha ! Le commissaire... Monsieur le Commissaire... A propos, il faut que je vous fasse une question que j'ai sur le bout de la langue depuis que je vous ai vu arriver à la pension.... Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés ?... autrefois ?... oui.

LE TROUHADEC. — Rencontrés ? Vous et moi ?

TRESTAILLON. — Il y a longtemps, monsieur Pessemesse, il y a longtemps. Remarquez, ce n'est qu'une impression. Je confonds peut-être.

LE TROUHADEC. — Vous confondez sans doute.

TRESTAILLON. — Et puis, nous avons dû changer pas mal, l'un et l'autre ; quoique vous m'ayez l'air très bien conservé. Il me semblait pourtant que ce n'était pas la première fois que nous nous trouvions dans la même... pension de famille. Oh ! Oh ! façon de parler. Oh ! Oh !

LE TROUHADEC. — Je... je ne vois pas du tout.

TRESTAILLON. — Vous n'avez pas souvenir d'une espèce, comment dirai-je ?... d'hôtel, très moderne, oh !... beaucoup plus grand que ceux d'ici... oh ! oh ! près de Paris, dans la banlieue Sud... oh ! oh ! beaucoup plus grand... mais vraiment pas cher... oh ! oh !... même que l'omnibus de... l'hôtel... oh !... a un petit genre bien à lui, qui ne s'oublie pas... ah ! ah !... une cabine par voyageur... et trois lames de volet tout en haut... pas très commode pour voir le paysage... ah ! ah !... mais pas de danger qu'on se bouscule... oh ! oh ! ni qu'en arrivant le... gérant vous refuse une chambre... ah ! ah !... (*Il se refroidit peu à peu.*) Il me semblait vous y avoir aperçu plus d'une fois... oh !... à travers toute la longueur d'un couloir... oui... ou toute la largeur d'une cour... oui... (*Presque aparté.*) Ça ne doit pas être ça... Oui.

LE TROUHADEC. — Je ne vois réellement pas ce que vous voulez dire.

TRESTAILLON. — Bien, bien, monsieur Pessemesse. Je me suis trompé. En tout cas, il ne faudrait pas vous en faire de la bile. Je ne suis pas un gaffeur, moi. Dans l'intimité, je laisse parler mes souvenirs... Mais n'ayez pas peur que je m'oublie à table d'hôte.

LE TROUHADEC. — Je vous assure, monsieur Trestaillon...

TRESTAILLON. — Bien, bien ! Quand on ne doit rien à personne et qu'on a su se débrouiller... Vous voyez, moi, je viens de perdre au jeu et je garde ma bonne humeur. Il est vrai qu'on dit : « Malheureux au jeu... » Hé ! hé ! Il y a bien un peu de ça. Monsieur Pessemesse, si vous n'étiez pas aussi sérieux et aussi cachottier, je vous aurais fait une jolie petite confidence. Mais j'ai idée que les histoires de femmes ne vous intéressent pas. Vous m'avez l'air, vous, d'un homme positif. Moi, j'ai quelque chose du rêveur.

LE TROUHADEC. — Tout m'intéresse, monsieur Trestaillon.

TRESTAILLON. — Tout, peut-être, mais pas les femmes. Je connais ça au regard. Vous avez le regard du calculateur. Vous, vous devriez jouer à la roulette. Moi, je ferais mieux de m'occuper de sentiment.

LE TROUHADEC. — Vous voulez dire que je n'ai rien qui puisse plaire à une femme ?

TRESTAILLON. — Oh ! à notre âge, il n'est pas question de plaire aux femmes. Il est question que les femmes nous plaisent.

LE TROUHADEC. — Pourtant, si vous étiez épris d'une femme, d'une jeune femme...

TRESTAILLON. — Oui, eh bien ?

LE TROUHADEC. — Vous chercheriez à lui plaire ?

TRESTAILLON. — Plaire, plaire ! Il y a une façon de plaire à vingt ans et il y en a une autre à soixante.

LE TROUHADEC. — Ah ?... oui... bien évidem-

ment... A notre âge, nous devons compter plutôt sur l'attrait d'une affection sérieuse, d'une sollicitude à demi paternelle.

TRESTAILLON. — Nous devons compter sur nos économies.

LE TROUHADEC. — Nos... je... vous croyez ?

TRESTAILLON. — Dame ! Ça me paraît clair. Mettez-vous à la place d'une jeune femme à qui vous viendriez de faire une déclaration... Non, mais, mettez-vous à sa place.

LE TROUHADEC. — Oui, oui.

TRESTAILLON. — Heureusement pour nous que les femmes aiment l'argent.

LE TROUHADEC. — Vous trouvez ?

TRESTAILLON. — Sinon, il ne nous resterait plus que la Trappe, ou le jeu de billard.

LE TROUHADEC. — Ah oui ! De sorte que les choses vous paraissent mieux ainsi ?

TRESTAILLON. — Mieux ! Mieux ! Je les prends comme elles sont.

LE TROUHADEC. — Alors — je dis cela pour continuer la conversation — si vous étiez épris d'une jeune femme, vous... que feriez-vous, en somme ?

TRESTAILLON. — En somme ? ou en détail ?

LE TROUHADEC. — Avec un peu de détail, pour que je puisse mieux suivre votre pensée.

TRESTAILLON. — D'abord, je l'invite à dîner, pas en tête à tête, la première fois, autant que possible. Il faut leur faire sentir qu'on ne les pressera

pas, qu'on leur laissera le temps de se raisonner, de s'habituer à l'idée... Puis c'est plus humain.

LE TROUHADEC. — Oui.

TRESTAILLON. — Secondement, quelques promenades en automobile. Voilà une chose qui s'accepte très bien et qui n'a pas l'air d'une sommation.

LE TROUHADEC. — Oui.

TRESTAILLON. — En passant à Nice, j'arrête la voiture, un jour devant une bijouterie, un autre jour devant un grand magasin. Je prie la jeune dame de choisir une bagatelle, quelque chose dans les cinq ou six cents francs — car il ne faut rien exagérer. Montrez que vous êtes large, mais ne vous faites pas prendre dès le début pour un imbécile.

LE TROUHADEC. — Ah !... Oui...

TRESTAILLON. — Quand la petite dame a accepté vos premiers cadeaux, vous n'avez plus besoin de vous creuser la tête.

LE TROUHADEC. — Evidemment !

TRESTAILLON. — Elle saura bien toute seule vous demander ce qui lui fait plaisir.

LE TROUHADEC. — Ah ?... Oui.

TRESTAILLON. — Vous dites non le moins souvent possible.

LE TROUHADEC. — Le moins souvent possible.

TRESTAILLON. — A ce moment-là, euh !...

LE TROUHADEC. — Oui, à ce moment-là...

TRESTAILLON. — ... Vous pouvez lui proposer une petite mensualité.

LE TROUHADEC. — Ah ?... Ah !.. Mais il doit bien y en avoir qui refusent ?

TRESTAILLON. — Dans ce cas, vous en proposez une un peu plus grosse.

LE TROUHADEC. — Ah oui ? Vous ne pensez pas que la jeune personne puisse s'en formaliser ?

TRESTAILLON. — Aucunement.

LE TROUHADEC. — Mais... en échange ?

TRESTAILLON. — Dame, en échange, vous aurez ce que vous souhaitez, un jour ou l'autre. Il y a chez la plupart des femmes une certaine probité commerciale.

LE TROUHADEC. — Oui, oui... mais dans tout cela vous songez sans doute au commun des femmes. Ne croyez-vous pas qu'il en irait autrement avec une personne qui aurait reçu une éducation distinguée, par exemple qui aurait été élevée dans le culte des arts ?

TRESTAILLON. — Dans le culte des arts ?

LE TROUHADEC. — Je vous dis ce qui me passe par la tête... une jeune musicienne, une jeune actrice?

TRESTAILLON. — Les actrices ? Oh ! alors c'est ruineux. Moi, je vous parle de ce qui rentre dans mes moyens.

LE TROUHADEC. — Ah ?... Mais vous avez peut-être en vue certaines actrices fameuses par leurs désordres. Il doit s'en trouver, monsieur Trestaillon, qui ont su, au milieu des périls du théâtre, garder les goûts les plus simples et.. et la fleur de leur innocence ?

TRESTAILLON. — Qu'est-ce que vous allez chercher ! Non ! La fleur de leur innocence ! Et elles l'auront gardée pour vous ? Ah mais ! Vous avez des idées de milliardaire.

LE TROUHADEC. — Je vous demande pardon. J'ai connu un homme de notre âge, qui s'était lié avec une jeune et vertueuse comédienne. Il n'avait fait appel qu'aux sentiments élevés.

TRESTAILLON. — Mais... Mais... comment raisonnez-vous pour juger qu'elle était vertueuse ? Est-ce parce que votre homme lui avait beaucoup donné sans rien obtenir ? Vous me dites que non. Est-ce parce qu'il a tout obtenu sans rien donner ?

LE TROUHADEC. — Plutôt ceci.

TRESTAILLON. — Mais alors, ce n'est pas de la vertu, c'est de l'amour. Et votre ami a notre âge ? Il s'est moqué de vous, monsieur Pessemesse.

LE TROUHADEC. — Vous croyez ?

TRESTAILLON. — J'en suis sûr.

LE TROUHADEC. — De sorte que... vous estimez que, dans de semblables occurrences, il vaut mieux ne pas trop faire entrer en ligne de compte la vertu ?

TRESTAILLON. — Non, pas trop, pas trop, monsieur Pessemesse. Mais voilà votre monsieur de tout à l'heure qui revient. Je vous laisse ensemble. Il faut que j'aille reprendre madame Trestaillon qui doit avoir fini son tour des boutiques. A ce soir, monsieur Pessemesse.

Il sort.

SCÈNE IV

LE TROUHADEC, BENIN

LE TROUHADEC (*on le voit rêver un instant, puis aller à Bénin d'un air très décidé*). — Eh bien, monsieur Bénin, qu'avez-vous fait de mademoiselle Rolande ?

BENIN. — Je l'ai accompagnée chez un commerçant, puis je lui ai montré le chemin de son hôtel.

LE TROUHADEC. — Bien. Conduisez-moi de ce pas à son hôtel. Je désire que nous dînions ensemble, ce soir, tous les trois. Vous ne pouvez point me refuser. J'ai eu trop de plaisir à vous rencontrer, cher monsieur Bénin, pour que nous ne fêtions pas, la coupe en main, un hasard si heureux pour moi. Et si ma société vous semble un peu morose, j'ai confiance que mademoiselle Rolande vous aidera à n'en point trop souffrir.

BENIN. — Mais je ne sais si mademoiselle Rolande sera libre d'accepter. Je crois me souvenir précisément...

LE TROUHADEC. — Occupez-vous, mon jeune ami, de me conduire jusqu'auprès d'elle. Je me charge des autres soucis et vous parie volontiers une bouteille de champagne que mademoiselle Rolande acceptera très aimablement. Dieu ! Que la jeunesse d'aujourd'hui s'embarrasse de peu de chose !

BENIN. — Mais, mon cher maître, laissez-moi vous dire que je ne vous reconnais plus. Qu'est devenue votre langueur de tantôt ? Il s'échappe de vous une allégresse, un esprit d'entreprise...

LE TROUHADEC. — Monsieur Bénin, la vie n'est pas si mauvaise qu'on le dit. Mais il faut avoir les idées nettes.

Ils s'éloignent.

RIDEAU

ACTE II

SCÈNE I

BENIN, TRESTAILLON

TRESTAILLON. — Je ne vous dis pas que je sois vexé. Dieu merci, je n'ai pas l'amour-propre si chatouilleux. Mais je n'aime pas qu'on me fasse marcher. Et il m'a fait marcher, votre M. Pessemesse.

BENIN. — Vraiment ?

TRESTAILLON. — Entre nous, à première vue, il a l'air d'un imbécile. Ce n'est pas votre avis ?

BENIN. — C'est du moins une impression qu'ont éprouvée diverses personnes.

TRESTAILLON. — Eh bien ! c'est un roublard comme je n'en connais pas deux.

BENIN. — A ce point ?

TRESTAILLON. — Il m'a mené, l'autre jour, je ne sais comment, à lui exposer toute une théorie sur l'art de séduire les femmes. Il semblait se prêter à la conversation par simple politesse. De temps en temps, il me posait une question innocente. Vous auriez dit l'homme le plus indifférent, le plus étranger à ces choses-là. Il allait même un peu loin dans la niaiserie. Et il faut qu'un hasard m'apprenne qu'il est l'amant d'une femme somptueuse, d'une comédienne très lancée. Ah !

BENIN. — Comment donc l'avez-vous appris ?

TRESTAILLON. — Je les ai vus, parbleu ! On ne voit plus qu'eux dans Monte-Carlo, à pied, en voiture, au restaurant, chez le confiseur. Et je me suis renseigné. La demoiselle arrivait ici le jour même où Pessemesse entrait à la pension. Pas de doute : ils sont venus ensemble. Les premiers jours, ils se cachaient un peu ; maintenant ils ne se gênent plus. Hein ? Quel sournois ! Qu'il doit rire de ma perspicacité !

BENIN. — J'ai pourtant le sentiment, monsieur Trestaillon, que vous êtes un homme à qui on n'en conte pas. Vous me semblez avoir une grande expérience de la vie et l'habitude de sonder les visages d'un coup d'œil.

TRESTAILLON. — Oui. On m'a toujours attribué un certain flair et j'en ai donné des preuves, cher monsieur. C'est même pour cela que je considère Pessemesse comme un gaillard exceptionnel. Mais vous êtes mieux à même que moi de l'apprécier. Vous le connaissez depuis longtemps ?

BENIN. — Oui... et non. Nous nous sommes trouvés dans les mêmes lieux, à plusieurs reprises, mais nous sommes restés de longues périodes sans nous voir.

TRESTAILLON. — Ah oui ! Oui, oui, oui ! Vous vous êtes trouvés dans les mêmes lieux... Oui, oui ! Etonnant, ce gaillard-là, étonnant Dans les mêmes lieux ! oui, oui ! On m'esbrouffe cinq minutes, mais à la réflexion, je vois clair. Oui, monsieur Bénin, vous pourrez dire à Pessemesse que le vieux père Trestaillon n'est pas encore gâteux et qu'il raisonne

encore avec sa tête et pas avec ses pantoufles. Vous lui direz ça !

BENIN. — Volontiers, mais...

TRESTAILLON. — Chacun peut faire des erreurs de mémoire, même vous, monsieur, qui êtes jeune. Un visage qu'on a aperçu il y a quinze ans, dame !... Mais on a aussi sa petite jugeotte, qui sert à quelque chose.

BENIN. — Serait-ce que vous penseriez avoir déjà rencontré M. Pessemesse ?

TRESTAILLON. — Entendons-nous ! Monsieur Pessemesse, c'est tout nouveau pour moi. Mais la tête de M. Pessemesse, c'est une autre question.

BENIN. — Tiens ! Vous m'étonnez.

TRESTAILLON. — Oh ! il n'a pas perdu contenance. Un plus sot que moi s'y serait laissé prendre et aurait demandé pardon de la bévue. Ah ! Ah ! il est fort. Vous jouer deux comédies en cinq minutes, ce n'est pas mal.

BENIN. — Vous avez parlé de quinze ans... Il y aurait quinze ans que...

TRESTAILLON. — A peu près, et probablement dans les mêmes endroits que vous... hum !

BENIN l'encourage d'un petit rire. — Heu, heu !

TRESTAILLON. — Mais vous, ce doit être plus récent. Vous êtes jeune.

BENIN. — Vous semblez être en effet de la même génération, M. Pessemesse et vous ?

TRESTAILLON. — Une génération qui a beaucoup

travaillé, cher monsieur, et dans des conditions plus dures que la vôtre. Si l'on possède une petite aisance on l'a bien gagnée. Aujourd'hui, c'est très différent. Je crois même que si j'avais vingt-cinq ans, je ferais tout bonnement du commerce. Dans le commerce d'maintenant, vous réussissez des coups aussi gros et vous courez, quand même, moins de risques. Quarante-huit francs d'amende, huit jours, quinze jours au plus, si vous avez la guigne. Et je me demande s'ils la font réellement ?

BENIN. — Quoi ?

TRESTAILLON. — La prison ! (*Bénin réprime un mouvement*). J'ai idée qu'on met ça sur les journaux, mais qu'on ne les convoque jamais. Ça doit s'arranger comme une contravention.

BENIN. — Ce n'est pas impossible.

TRESTAILLON. — Enfin, en avez-vous déjà rencontré, des commerçants... oui ?...

BENIN. — Rencontré ?...

TRESTAILLON. — Oui, dans les endroits où nous avons rencontré Pessemesse ?

BENIN. — Ah !... c'est-à-dire que... n'est-ce pas... les milieux sont un peu différents.

TRESTAILLON. — Je vous entends. La maison est vaste, et ce n'est pas pour rien qu'il y a des bâtiments séparés. Remarquez que je ne veux pas avoir l'air de vous faire parler. A votre âge, dans la période de plein travail, la discrétion est une force et l'on ne se méfie jamais trop des gens. Mais, entre Pessemesse et moi, la discrétion s'appelle cachotterie. A quoi

bon, d'ailleurs ? Si j'avais gardé un doute, votre mot de tout à l'heure m'aurait remis sur la voie.

BENIN. — Mon mot ?... Mais je n'ai rien dit...

TRESTAILLON. — Vous n'avez rien dit ! Je me hâte d'en convenir. Et puis, ici, on est quasiment en famille. Dans le métier, quand on a évité les gros ennuis, on se retire volontiers sur la Côte. Je parie que vous faites déjà vos économies. Ah ! ah ! Rien qu'entre Nice et Menton, j'en connais personnellement six ou sept.

BENIN. — Six ou sept ?

TRESTAILLON. — Oui, des « retraités », dans mon genre. Tenez, apercevez-vous là-bas, sur le troisième banc, ce vieux monsieur maigre, distingué, assez militaire, qui lit son journal. Oui. Il vit avenue de Beausoleil, avec une gouvernante. C'est un maître. Vous m'entendez ? Je le considère comme le seul homme en Europe qui ait apporté depuis cinquante ans des méthodes vraiment nouvelles ! — je veux dire en matière d'effraction, ce qui est la partie solide de notre métier. Le reste, c'est du roman d'aventures.

BENIN. — Oui, oui. (*Il rêve un instant.*) Mais je crois apercevoir précisément M. Pessemesse et cette jeune personne, qui viennent dans l'allée.

TRESTAILLON. — Oui, ce sont eux. On ne voit plus qu'eux, vous dis-je. Ils font scandale. Vous avez l'intention de les aborder ? Non. Alors, promenons-nous un peu plus loin. Je ne pense pas qu'ils cherchent notre rencontre. (*Il prend Bénin par le bras.*) Ah ! monsieur Bénin, pour les jeunes, il y a en ce

moment beaucoup à faire. Quand je flâne aux environs, il m'arrive d'apercevoir des occasions merveilleuses, oui, pas bien loin d'ici. Mais les jeunes se laissent vivre. Si j'avais seulement vingt ans de moins... (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II

LE TROUHADEC, ROLANDE

ROLANDE. — Est-ce que ce n'est pas M. Bénin, à-bas ?

LE TROUHADEC. — Lui-même, lui-même, en compagnie de M. Trestaillon.

ROLANDE. — Pourquoi se sauvent-ils ?

LE TROUHADEC. — Par discrétion, je pense, ou peut-être ne nous ont-ils pas vus.

ROLANDE. — Qu'est-ce que c'est que ça, M. Trestaillon ?

LE TROUHADEC. — Un monsieur de mon... c'est-à-dire plus âgé que moi, qui loge avec sa femme dans ma pension de famille.

ROLANDE. — Il est riche ?

LE TROUHADEC. — Il doit avoir une honnête aisance. Je le prends pour un ancien commerçant, ou même un ancien fonctionnaire — bien qu'il ne soit pas décoré. Il prétend que nous nous sommes rencontrés, autrefois, mais je n'en ai aucun souvenir.

ROLANDE. — M. Bénin n'a pas l'air de s'amuser plus que nous.

LE TROUHADEC. — Mais il ne tient qu'à vous de nous divertir, ma chère Rolande. Pourquoi renoncez-vous à cette promenade en automobile que nous avions décidée ?

ROLANDE. — L'automobile ? nous en avons fait hier.

LE TROUHADEC. — Est-ce une raison ?

ROLANDE. — Si j'étais chauffeur de mon métier, ce serait au contraire une raison pour recommencer. Si j'étais conductrice d'une rame de métro, je conduirais ma rame de métro aujourd'hui comme hier.

LE TROUHADEC. — Je me permets de vous rappeler que c'est vous-même, hier soir, qui aviez fixé l'emploi de cette après-midi. Je me suis rendu sur vos ordres au garage Eusebius pour y retenir la voiture.

ROLANDE. — Ah ? Eh bien ! j'avais décidé cela à la légère. On ne réfléchit jamais assez dans la vie. Presque tous nos ennuis viennent d'un manque de réflexion.

LE TROUHADEC. — J'en tombe d'accord ; mais je ne vois pas bien l'inconvénient qu'il y aurait à ce que nous profitions de cette automobile que nous avons commandée.

ROLANDE. — Je ne m'en sens pas la moindre envie.

LE TROUHADEC. — C'est assez fâcheux. Le chauffeur nous attend à l'heure qu'il est, et...

ROLANDE. — Allez vite lui dire qu'il ne nous attende plus. Ce malheureux ne doit pas être le jouet de nos fantaisies.

LE TROUHADEC. — Mais je crains qu'il ne prenne la chose fort mal.

ROLANDE. — Comment cela ?

LE TROUHADEC. — Il n'est pas d'usage de rompre à la dernière minute un engagement qu'on a pris la veille.

ROLANDE. — De quelle somme étiez-vous convenus ?

LE TROUHADEC. — Heu ! de.. cent vingt-cinq francs.

ROLANDE. — Donnez-lui en cent cinquante pour le dédommager, et il vous laissera tranquille.

LE TROUHADEC. — Cent cinquante !... pour le dédommager ? (*Il s'assied.*) C'est très fâcheux.

ROLANDE. — Au surplus, faites comme il vous plaira. Je ne veux pas me mêler de vos différends avec les fournisseurs.

LE TROUHADEC. — Et si je lui proposais de remettre la promenade à demain ?

ROLANDE. — Non, je vous en prie !... Vous tenez à connaître la vraie raison de mon refus, la vraie ?

LE TROUHADEC. — Oui, certes.

ROLANDE. — Eh bien, je trouve que nous avons beaucoup trop dépensé, ces jours-ci. Je n'appelle plus ça de l'amusement. C'est du gaspillage.

LE TROUHADEC. — Vous... mais.. vous croyez, ma chère Rolande ?

ROLANDE. — Si nous faisions le compte de tout ce que nous avons dissipé depuis trois jours en dîners, soupers, thés et voitures, nous en serions effrayés.

LE TROUHADEC. — Cet argent, ma chère Rolande, l'ai dépensé avec joie, persuadé qu'il vous en revenait quelque plaisir.

ROLANDE. — Je ne goûte aucun plaisir à gâcher l'argent. Et si je ne veux plus entendre parler de ces promenades en automobile, c'est que rien ne me paraît aussi vainement coûteux. Tous ces gens-là nous détroussent.

LE TROUHADEC (*il se lève*). — J'ai toujours été un peu de cet avis, mais je n'aurais point osé penser qu'une tête si charmante logeât des goûts aussi raisonnables.

ROLANDE. — Pourquoi donc ? Faut-il absolument qu'on soit laide pour n'être pas écervelée ? Toute cette région est pourvue de tramways excellents, dont les prix restent modiques, en somme, bien qu'on les ait récemment doublés. J'y ai vu monter des gens d'une distinction parfaite ; tandis que toutes vos autos de louage sont la proie de nouveaux riches, de rastaquouères et de femmes d'une moralité douteuse.

LE TROUHADEC. — Comme c'est vrai ! Comme vous avez su finement observer !

ROLANDE. — Et dans la Principauté même, il y a, j'en suis sûre, vingt promenades charmantes que l'on peut faire à pied. Mais oui ; nous ne sommes infirmes, Dieu merci ! ni vous ni moi.

LE TROUHADEC. — Je vous embrasserais volontiers pour les trésors de sagesse que vous me faites voir.

ROLANDE. — Aujourd'hui même, nous essayerons d'un tour à pied dans les rues. Il doit y avoir des coins d'un pittoresque délicieux, et que tous ces im-

béciles sur leur quarante-chevaux sont bien incapables de découvrir.

LE TROUHADEC. — Que voilà un projet séduisant ! Mais puisque aussi bien la voiture se trouve commandée, ne pourrions-nous une dernière fois...

ROLANDE. — Non ! Les bonnes résolutions ne gagnent pas à être différées.

LE TROUHADEC. — Comme il vous plaira, mon enfant. Vous méritez toute mon obéissance.

ROLANDE. — Nous vivons à une dure époque. Il ne suffit pas d'éviter le gaspillage. Il faut encore savoir tirer parti de son argent. A l'heure actuelle, l'homme qui rencontre une occasion avantageuse et qui ne la saisit pas est un sot. Les commerçants se font-ils scrupule de s'enrichir ? et quel déshonneur y a-t-il à profiter de ce qui s'offre ?

LE TROUHADEC. — Il est impossible de mieux raisonner. Mes estimés collègues des Sciences morales, belle enfant, vous applaudiraient avec chaleur.

ROLANDE. — Vous me faites songer soudain qu'on m'avait signalé hier une occasion magnifique... Mais ce n'est plus la peine d'en parler.

LE TROUHADEC. — Quelle occasion, mon enfant ?

ROLANDE. — Non ! Tant de gens sont à l'affût ! Dès qu'il y a dix francs à gagner, vous arrivez toujours trop tard ; à plus forte raison s'il y en a dix mille.

LE TROUHADEC. — Cela ne vous empêche pas de me dire de quoi il s'agit.

ROLANDE. — Je vous répète qu'il n'y faut plus

penser. Pourquoi nous donner des regrets superflus ?

LE TROUHADEC. — Sait-on jamais ? Il arrive que les gens passent sans les voir à côté d'affaires merveilleuses.

ROLANDE. — Pas de cette sorte-là ! Depuis hier ! Un jour entier ! Non. Il y a des occasions si énormes qu'elles crèvent les yeux — et qui, remarquez-le bien, ne sont possibles qu'ici, grâce à l'affolement d'un joueur décavé, ou, pis encore, d'une joueuse. C'est le pays. Mais les malins n'y manquent pas non plus.

LE TROUHADEC. — Ah ! vous auriez dû m'en parler hier soir ! Charmante étourdie ! Mais peut-être est-il encore temps. Que nous coûte-t-il de nous informer ?

ROLANDE. — Il est vrai que la rue où cela se trouve est peu passante ; et puis les gens ici ne sortent guère le matin. Si la chose n'a pas été enlevée dans la journée d'hier, il nous reste à l'heure qu'il est une petite chance...

LE TROUHADEC. — Je vous en prie : ne me laissez pas ignorer plus longtemps...

ROLANDE. — Il s'agit — mais vous n'allez pas me croire et j'ai moi-même envie de rire tant la chose paraît folle — il s'agit d'un bracelet ancien, en or jaune à vingt et un carats, finement ciselé, avec six brillants et six grenats qui alternent et une perle baroque d'une grosseur peu commune qui couvre un fermoir à secret, toutes les pierres de l'époque, montures intactes, et savez-vous le prix ?

LE TROUHADEC s'assoit en poussant un soupir peu distinct.

ROLANDE. — Six mille cinq ! (*Elle rit.*) Et il paraît qu'en marchandant on l'aurait pour six mille. N'est-ce pas qu'on croit rêver ?

LE TROUHADEC. — Oui, on croit rêver.

ROLANDE. — Nous y allons ?

LE TROUHADEC. — Où cela ?

ROLANDE. — Mais là où est ce bracelet, s'il y est encore.

LE TROUHADEC. — Vous pensez que nous devons y aller ?

ROLANDE. — Vous trouvez peut-être que l'occasion n'en vaut pas la peine.

LE TROUHADEC. — Au contraire, au contraire !

ROLANDE. — Je ne comprends pas.

LE TROUHADEC. — Je suis persuadé au contraire que l'occasion est excellente.

ROLANDE. — Alors ?

LE TROUHADEC. — Elle me semble même à ce point excellente que je ne puis croire que d'autres ne l'aient déjà saisie.

ROLANDE. — Nous le verrons bien.

LE TROUHADEC. — N'en doutez pas ! Le dérangement est inutile.

ROLANDE. — Mon Dieu ! que nous nous promenions de ce côté-là ou d'un autre !

LE TROUHADEC. — Non ! la déception serait trop pénible. Je crains beaucoup les déceptions.

ROLANDE. — Etes-vous si douillet ? Moi, je vous jure que je ne serai pas déçue.

LE TROUHADEC. — Non, non ! vous l'avez dit, mon enfant : on croit rêver. Eh bien ! chassons cela comme un trop beau rêve.

ROLANDE. — Tenez ! J'y vais seule, d'un bond. Si le bracelet est encore là, je l'arrête et j'accours vous chercher.

LE TROUHADEC (*il se lève brusquement*). — Je vous en prie, ma chère enfant ! Ne vous jetez pas au-devant d'une affreuse déconvenue. Vous qui m'avez donné tantôt des conseils si raisonnables, laissez-moi vous remercier en vous empêchant d'aller vous meurtrir le cœur.

ROLANDE. — Alors vous pensez que si le bracelet est encore là, je veux le laisser échapper ? C'est pour le coup que j'aurais le cœur meurtri. J'y vais, vous dis-je.

LE TROUHADEC (*il lui prend les mains*). — Je ne le permettrai pas. Non. Restez ici ! S'il le faut, c'est moi qui irai.

ROLANDE. — Allons-y ensemble !

LE TROUHADEC. — Non, c'est moi, moi seul, qui dois apprendre la triste vérité, qui dois en subir le choc, moi seul. Je connais mon devoir. Asseyez-vous sur ce banc. J'aperçois dans l'autre allée M. Bénin et M. Trestaillon. Je vais vous confier à eux : ils vous tiendront compagnie.

ROLANDE. — Mais pas du tout !

LE TROUHADEC. — Si, si ! c'est la moindre des

choses. (*Il crie.*) Monsieur Bénin, monsieur Trestaillon ! Hé ! monsieur Bénin !

ROLANDE. — C'est absurde. Finirez-vous cette comédie ? Si vous voulez vous faire arrêter comme fou, attendez que je ne sois pas là.

LE TROUHADEC. — Hé quoi ? ma chère enfant.

ROLANDE. — Vous n'avez pas besoin de crier à la garde. Personne ne vous arrache votre porte-monnaie. Dites-moi tout simplement que vous avez une peur horrible de m'acheter le bracelet et nous n'en parlerons plus.

LE TROUHADEC. — Qu'allez-vous penser ?

ROLANDE. — Bon ! Etes-vous disposé à m'offrir ce bracelet ou quoi que ce soit de même valeur ?

LE TROUHADEC. — Si je vous demandais d'avoir un peu de patience, verriez-vous là un refus ?

ROLANDE. — Je ne conçois pas qu'on s'amuse à faire désirer une chose, quand on sait qu'elle fait plaisir.

LE TROUHADEC. — Voilà ce que je n'aurais pas osé vous dire, mais que je pense exactement.

ROLANDE. — Qu'insinuez-vous ?

LE TROUHADEC. — Vous n'ignorez pas quelle est la chose que je désire le plus au monde et pourtant vous ne vous pressez guère de me l'accorder.

ROLANDE. — Je ne comprends pas. Ou je crains de mal comprendre. Me serais-je trompée sur la nature de vos intentions ?

LE TROUHADEC. — Non, vous n'avez pas dû vous tromper.

ROLANDE. — Vous m'aviez offert une affection toute paternelle. Je trouvais cela si noble, si pur.

LE TROUHADEC. — Et vous y répondiez par de la pure reconnaissance.

ROLANDE. — Mais oui !

LE TROUHADEC. — Est-ce que mon affection ne va pas vous sembler moins pure, si je vous fais cadeau d'un bracelet de six mille francs ?

ROLANDE. — Quelle idée ?

LE TROUHADEC. — Eh bien ! ma chère enfant, votre reconnaissance ne me semblera pas moins pure pour s'exprimer de la façon... de la façon la plus naturelle. Et vous n'y perdrez rien.

ROLANDE. — Quoi, c'est un ultimatum ?

LE TROUHADEC. — Mes estimés collègues des Sciences politiques appelleraient cela plutôt un échange de points de vue.

ROLANDE, après avoir réfléchi un instant. — Soit ! (*Elle se tait encore.*) Je crois qu'une petite promenade jusque chez le bijoutier en question ferait beaucoup pour rapprocher nos points de vue, cher ami.

Entrent Trestaillon et Bénin.

SCÈNE III

LES MÊMES, BENIN, TRESTAILLON

BENIN, à Le Trouhadec. — Pardonnez-moi. N'est-ce pas vous qui nous héliez, il y a un instant.

LE TROUHADEC. — Si, si, c'était moi. Je suis même particulièrement heureux de vous voir. (*Il présente.*) Monsieur Trestaillon... Mademoiselle Rolande. (*A Rolande.*) Ma chère amie, j'aurais deux mots à dire à M. Trestaillon. Monsieur Bénin voudra bien vous tenir compagnie. Vous permettez, cher monsieur Bénin. Accordez-moi quelques secondes, ma chère Rolande.

Le Trouhadec prend le bras de Trestaillon et l'entraîne vers la droite.

Bénin et Rolande vont vers la gauche.

Les deux groupes s'assoient en même temps sur deux bancs symétriques.

La scène se poursuit sous la forme de deux conversations indépendantes et symétriques, chaque réplique demeurant parfaitement distincte.

ROLANDE. — Vous savez qu'il m'exaspère, votre membre de l'Institut.

LE TROUHADEC. — Ah ! monsieur Trestaillon ! Vous avez tout deviné, n'est-ce pas ?

BENIN. — Il n'a tenu qu'à vous que cette épreuve ne vous fût épargnée.

TRESTAILLON. — J'ai deviné quelques petites choses.

ROLANDE. — Il faut plaider une heure pour lui arracher le moindre cadeau.

LE TROUHADEC. — Je suis dans un grand embarras et quasiment désespéré.

ROLANDE. — Un homme qui gagne des millions, être pingre à ce point !

LE TROUHADEC. — Et j'aurais besoin d'un conseil.

BENIN. — Des millions ?...

Il rit.

TRESTAILLON. — Voyons, monsieur Pessemesse ! Un Don Juan comme vous n'a rien à apprendre d'un pauvre amateur comme moi.

BENIN. — Vous vous abusez, chère amie, sur les ressources d'un membre de l'Institut.

LE TROUHADEC. — Personne que vous ne peut m'aider à sortir de peine.

ROLANDE. — Vrai ? Qu'est-ce qu'ils gagnent, alors ?

TRESTAILLON. — A votre service, monsieur Pessemesse, mais ne soyons plus si cachottier !

BENIN. — Deux francs de l'heure, dimanches payés. Le costume est à leurs frais.

ROLANDE. — Ah !

LE TROUHADEC. — La jeune personne exige de

moi des sacrifices démesurés, et sans la moindre compensation, cher monsieur.

ROLANDE. — Si j'avais su !

LE TROUHADEC. — Vous m'aviez parlé d'une certaine probité commerciale...

ROLANDE. — Vous auriez dû me prévenir.

TRESTAILLON. — Sans la moindre compensation ? Est-ce que je vous entends bien ?

LE TROUHADEC. — Je crois que vous m'entendez bien.

BENIN. — C'est une affaire qui est très mal engagée.

TRESTAILLON. — Vous n'êtes pas si fort que je pensais.

ROLANDE. — Mais ils n'ont aucuns suppléments ?

LE TROUHADEC. — Voilà où j'en suis. Que me conseillez-vous ?

BENIN. — Rien de sérieux. Ce sont des gens qu'il faut aimer pour eux-mêmes.

TRESTAILLON. — Tenez bon ! Ne lâchez pas la partie.

ROLANDE. — Merci ! Je ne suis pas assez dégoûtante pour ça.

TRESTAILLON. — Vous touchez peut-être au but.

BENIN. — Etes-vous bien sûre qu'il vous assomme?

LE TROUHADEC. — En attendant, je touche à la ruine.

ROLANDE. — Terriblement sûre

TRESTAILLON. — Le morceau vaut un effort.

BENIN. — Et vous avez envie, vraiment envie, d'en être délivrée ?

ROLANDE. — Je sauterai au cou de mon libérateur.

TRESTAILLON. — Elle ne vous a pas donné d'espérance ?

LE TROUHADEC. — J'ai le droit d'espérer, à condition que je me saigne d'abord jusqu'au blanc.

BENIN. — Donc, laissez-moi faire et nous en viendrons à bout.

TRESTAILLON. — Mais encore ?

BENIN. — A l'instant même.

LE TROUHADEC. — Elle exige un bracelet de plus de six mille francs. Vous m'entendez ?

ROLANDE. — Dites-moi vite !

TRESTAILLON. — Vous avez de la chance qu'elle veuille d'un bracelet. Vous n'auriez pas un collier pour ce prix-là. Et, en général, c'est le collier qui se demande.

BENIN. — Vous croyez-vous capable de feindre un sentiment pendant trois minutes ?

ROLANDE. — Tiens ! C'est mon métier.

LE TROUHADEC. — Si je donne le bracelet, est-ce qu'ensuite le collier n'est pas à craindre ?

TRESTAILLON. — C'est assez probable.

BENIN. — En particulier, vous sentez-vous la force de feindre pendant trois minutes un sentiment d'amour pour moi ?

ROLANDE. — Mon Dieu ! j'ai joué des rôles plus difficiles.

LE TROUHADEC. — Alors ?

BENIN. — Bon ! Recueillez-vous un peu...

TRESTAILLON. — Donnez le bracelet...

BENIN. — et mettez-vous dans la peau du personnage.

TRESTAILLON. — et réclamez la compensation. On ne vous refusera pas...

LE TROUHADEC. — On ne me refusera pas ?

TRESTAILLON. — ... en prévision du collier !

LE TROUHADEC. — Mais où prendrai-je l'argent, monsieur Trestaillon ?

BENIN. — Il s'agit en somme d'une passion soudaine...

TRESTAILLON. — Vous avez bien quelques petites réserves...

BENIN. — ... qui s'est emparée de vous et de moi...

LE TROUHADEC. — Englouties, cher monsieur ! Avec un gouffre pareil...

BENIN. — ... et qui éclate au grand jour.

TRESTAILLON. — Ah ! si vous n'étiez pas si cachottier, je vous aurais proposé une combinaison gentille.

BENIN. — Mettez la main sur votre cœur.

TRESTAILLON. — Etes-vous homme à travailler de nouveau ?

BENIN. — Vous sentez cet affreux saccage ?

TRESTAILLON. — Une petite fois ?

LE TROUHADEC. — Travailler ?

TRESTAILLON. — Vous continuez à faire la bête ? N'en parlons plus ! N'en parlons plus !

ROLANDE. — Et après ?

BENIN. — Après ? je me lève ; je déclare notre amour à la face de ce géographe, qui n'a plus qu'à retourner à sa géographie. Et vous êtes libre.

LE TROUHADEC. — Je vous supplie de me donner un conseil, monsieur Trestaillon.

TRESTAILLON. — Si vous ne voulez pas travailler, vous n'avez pas trente-six façons d'en sortir.

ROLANDE. — Et moi, qu'est-ce que j'aurai à faire ?

TRESTAILLON. — Jouez. L'usine est en face.

BENIN. — A ne pas rire d'abord. Ensuite à prendre un air à la fois ravagé, ravi et irrémédiable.

Rolande essaye une mimique.

LE TROUHADEC. — Que je joue, moi ? Mais, si je me souviens bien, vous m'avez parlé du jeu en des termes...

BENIN. — Bon !

TRESTAILLON. — Oh ! je venais de perdre. Et puis moi, j'ai une tendance à perdre au jeu. Vous, vous gagnerez ; je vous l'ai dit. Vous avez la tête à ça.

ROLANDE. — Vous pensez qu'on va réussir ?

LE TROUHADEC. — Je peux gagner beaucoup, en jouant ?

BENIN. — Oui, mais tenez-vous bien.

TRESTAILLON. — Dix mille francs cette après-midi, par exemple, ou vingt mille, ou cinquante mille. Je vous cite des chiffres. Vous n'avez jamais joué ? Je vous enseignerai le B-A BA en deux minutes. Ensuite, vous courrez tout seul. Je m'en irai, pour ne pas vous influencer.

BENIN. — Le moment est venu.

LE TROUHADEC. — Tout de même, il faut d'abord que je lui parle.

Bénin et Le Trouhadec se lèvent en même temps et se dirigent à la rencontre l'un de l'autre.

BENIN. — Monsieur Le Trouhadec !

LE TROUHADEC. — Monsieur Bénin ?

BENIN. — J'ai une importante communication à vous faire.

LE TROUHADEC. — Plaît-il ?

BENIN. — Mademoiselle Rolande et moi sommes tombés éperdument amoureux l'un de l'autre.

LE TROUHADEC. — Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous me dites ?

BENIN. — Elle m'aime tant, qu'elle sèche à vue d'œil. Et moi, je ne vaux pas mieux.

LE TROUHADEC. — Mais, mais...

BENIN. — C'est une catastrophe, évidemment, pour tout le monde ; mais ça ne sert à rien de se désoler. Le moins à plaindre, c'est encore vous. Rolande et moi, nous allons brûler à grand feu. Pour vous, la chose est toute simple. Vous prenez le train ce soir et vous rentrez à Paris. Dans huit jours, il n'y paraîtra plus. Je tiens l'indicateur du mois courant à votre disposition.

LE TROUHADEC. — Se peut-il ? Vous avez entendu, ma chère Rolande ?...

BENIN. — Comment voulez-vous qu'elle entende ? Elle est en proie à la passion.

LE TROUHADEC. — Répondez ! Dois-je prendre au sérieux les paroles de M. Bénin ?

ROLANDE. — Prenez-les comme il vous plaira, mais laissez-moi tranquille.

BENIN. — Je ne le lui fais pas dire. Et maintenant, ma belle Rolande...

LE TROUHADEC. — C'est bien, femme ingrate. (*Il fait mine de se retirer, puis revient.*) Deux mots, seulement. Je vais de ce pas jouer au Casino tout l'argent — il m'en reste peu ! — que vos aimables caprices n'ont pas encore absorbé. Si je gagne, je déposerai à vos pieds ce soir même une montagne de papier-monnaie. Si je perds, ne vous inquiétez pas de moi. Il y a sur la côte des rochers élevés. J'irai chercher ma consolation dans cette mer à laquelle mon illustre confrère le Prince a consacré de si remarquables travaux.

Il sort, entraînant Trestaillon par le bras.

SCÈNE IV

BENIN, ROLANDE

ROLANDE. — Il vous étonne, hein ?

BENIN. — Il m'occupe.

ROLANDE. — C'est un vieux singe. Mais il a du sang. A-t-il dû en faire des folies pour les femmes quand il était jeune !

BENIN. — Lui ? Pas la moindre.

ROLANDE. — Quoi ! Je suis la première à le mettre dans cet état-là ?

BENIN. — Vous êtes la première à le trouver dans cet état-là. Ça vous flatte ?

ROLANDE. — Dame ! Un membre de l'Institut qui se ruine pour vous et qui parle de se jeter à l'eau !

BENIN. — C'est trop beau. Ça n'arrivera pas.

ROLANDE. — En tout cas, vous n'en feriez pas autant.

BENIN. — Qui ? Moi ? Pour vous ? Savez-vous que pour vos beaux yeux je suis capable de provoquer Le Trouhadec et de soutenir contre lui un duel à mort ? — sur tous les sujets, depuis la question de l'homme tertiaire jusqu'à celle des alizés supérieurs.

ROLANDE. — Vous n'avez pas honte de plaisanter avec les sentiments ? N'est-ce pas une dérision de voir ce vieux bonhomme perdre la tête pour l'amour de moi, tandis que vous...

BENIN. — Attendez que j'aie son âge ! Vous ne voudriez pourtant pas qu'un jeune homme fût déjà passionné comme un vieillard.

ROLANDE. — Vous allez me mettre en colère. Tenez, au fond, c'est de moi que vous vous moquez, ce n'est pas de lui.

BENIN. — Oh !

ROLANDE. — Lui, vous en avez soin comme d'un poupon. Vous n'avez qu'une peur, c'est qu'il devienne amoureux de moi au point de faire des sottises, et qu'une hâte, c'est qu'il soit à Paris, bien en sécurité.

BENIN. — Mais vous ne lisez donc pas dans mon cœur ! C'est la jalousie qui a dicté toutes mes démarches, belle Rolande, l'affreuse jalousie !

ROLANDE. — Taisez-vous, ou je vous arrache les yeux !

RIDEAU

ACTE III

SCÈNE 1

MONSIEUR et MADAME TRESTAILLON

MADAME TRESTAILLON. — Je te déclare, monsieur Trestaillon, que c'est une folie et que tu t'en repentiras.

TRESTAILLON. — Je te déclare, madame Trestaillon, qu'avec des idées aussi peu progressistes que les tiennes, je ne serais jamais arrivé à rien.

MADAME TRESTAILLON. — Nous avons acquis, à force de savoir-vivre, l'aisance et la considération. Il faut que ce soit toi, maintenant, qui provoques la destinée ?

TRESTAILLON. — S'agit-il de recommencer toute une existence de travail ? Mais je n'aurai pas la sottise, quand je trouve une fortune devant mon pied, de la repousser au ruisseau.

MADAME TRESTAILLON. — Une fortune ! Une fortune ! En faut-il tant pour être heureux ? Quand on a une bonne santé et la conscience tranquille ! Laisse-nous jouir en paix des années qui nous restent.

TRESTAILLON. — Tu sais bien qu'avec le renchérissement de la vie, nos revenus nous suffisent à peine. N'es-tu pas la première à t'en plaindre, chaque jour ? Et oublies-tu ce que nous ont fait perdre ces canailles de Russes ?

MADAME TRESTAILLON. — Tu me disais déjà tout

cela quand tu as voulu tâter de la roulette. Le raisonnement ne t'a pas trop réussi.

TRESTAILLON. — La roulette, ce n'est pas mon métier, ce n'est pas ma vocation. Je le sais et je me modère. Tu vois, je n'ai même pas voulu rester au Casino avec Pessemesse.

MADAME TRESTAILLON. — Si notre budget te semble un peu strict, il y a des économies tout indiquées. Tu me comprends ?

TRESTAILLON. — Non, je ne te comprends pas.

MADAME TRESTAILLON. — Nos revenus suffisent aux besoins de notre ménage. Mais avec le renchérissement de la vie, ces demoiselles ont dû devenir plus exigeantes. Heu !

TRESTAILLON. — Voilà des insinuations qui ne sont pas dignes d'une femme d'esprit. Pour te montrer combien tu te trompes, je te remettrai à toi-même le produit de l'opération. Tu en disposeras au mieux. Je ne te demanderai qu'une chose : c'est de ne pas tout placer en fonds d'Etat — comme tu es trop portée à le faire.

MADAME TRESTAILLON. — Non, je te le répète, je n'ai pas envie de manger des haricots en mauvaise compagnie. Les menus de la pension me conviennent davantage et j'ai ici les fréquentations qu'il me faut.

TRESTAILLON. — Mais l'affaire ne comporte aucun risque. Je l'ai étudiée sous tous ses aspects. La villa est inhabitée depuis 1914. Pas de voisins. C'est un exercice de débutant.

MADAME TRESTAILLON. — Ta, ta ! Les difficultés

n'apparaissent qu'à l'exécution. Si la chose était aussi simple que tu le dis, d'autres que toi s'en seraient avisés.

TRESTAILLON. — Ne t'imagine pas cela. Nous vivons à une époque exceptionnelle. La guerre a dispersé les énergies. Comme je l'expliquais à M. Bénin, beaucoup d'entre les jeunes ont été attirés par le commerce, d'autres par les grandes entreprises d'intérêt public.

MADAME TRESTAILLON. — Tous tes discours ne me feront pas changer d'avis. Si tu veux le fond de ma pensée, tout crûment, je trouve qu'un honnête homme ne va pas cambrioler une villa, même quand elle est inoccupée.

TRESTAILLON. — Evidemment, j'y ai bien pensé. Ah !...

MADAME TRESTAILLON. — Moi, je veux pouvoir marcher la tête haute.

TRESTAILLON. — Tu négliges un détail qui me paraît essentiel, qui même modifie la question du tout au tout. Il s'agit d'une villa *sé-ques-trée.* Ah ! c'est-à-dire appartenant à un sujet d'une puissance ennemie ; car ces gens-là sont toujours nos ennemis ; tous les traités du monde n'y changeront rien.

MADAME TRESTAILLON. — Tu n'empêcheras pas qu'une action de ce genre soit mal jugée.

TRESTAILLON. — Par qui ? Par des cervelles de pacotille, par des individualités qui n'ont pas deux sous de logique.

MADAME TRESTAILLON. — Peut-être ; mais on ne passe pas sa vie avec des esprits supérieurs.

TRESTAILLON. — A qui dois-je des comptes ? Vais-je me laisser prendre comme un gamin ? Je connais assez mon métier pour être sûr de n'avoir affaire qu'à ma conscience.

MADAME TRESTAILLON. — Je t'ai dit ce que j'avais à te dire. Tu ne me reprocheras pas de ne pas t'avoir mis en garde.

TRESTAILLON. — Ecoute, je vais examiner encore la chose sur place, une dernière fois. Si j'aperçois le moindre risque, je te promets d'y renoncer. Tu restes dans les jardins ? Nous nous retrouverons à la pension.

Il sort.

SCÈNE II

MADAME TRESTAILLON, LA VIEILLE JOUEUSE

LA VIEILLE JOUEUSE (*On l'a vue depuis un instant guetter la place que Trestaillon allait laisser libre. Elle se précipite*). — Vous permettez, madame ? C'est le banc le mieux exposé de la Principauté, madame. Il y a vingt ans que je m'assois dessus. Ah ! je l'aimais mieux quand il était peint en jaune. Ah ! Vous me voyez tout émue, madame, toute retournée. Vous n'y étiez pas ?

MADAME TRESTAILLON. — Où cela ? madame.

LA VIEILLE JOUEUSE. — Au Casino ? madame... Non, je ne vous y ai jamais aperçue. Ah ! Quel cerveau ! J'ai déjà vu gagner beaucoup d'argent, madame, dans ma vie. Mais pas si bien. Ah ! Il faut que je respire, madame. Vous n'auriez pas de l'Eau de Cologne, sur vous ?

MADAME TRESTAILLON. — Non, madame.

LA VIEILLE JOUEUSE. — Ni de l'alcool de menthe ?

MADAME TRESTAILLON. — Non, madame.

LA VIEILLE JOUEUSE. — Ah ! au début, des mises comme les miennes. Cinq francs, dix francs. Ah ! Tout à fait comme les miennes. Ce qu'il doit avoir là-dedans ! (*Elle se tape le front.*) Et un peu aussi ma façon de jouer. Ah ! Vous n'avez pas de tabac à priser ?

MADAME TRESTAILLON. — Non, madame.

LA VIEILLE JOUEUSE. — Voilà huit jours qu'ils ne veulent plus m'en donner dans aucun bureau. Le sublime vieillard ! C'est bien cela qui m'a retournée. Il me semblait que c'était moi. Dire qu'il y a vingt ans que j'étudie ! et je n'ai jamais pu gagner plus de trois cent vingt-cinq francs en une seule séance, le 29 février 1912, et encore c'était dû à l'influence de l'année bissextile, madame. Ah ! le prodigieux vieillard ! Vous ne voudriez pas me dégrafer un peu le haut de mon corsage, madame ? (*Madame Trestaillon s'y prête avec un faible empressement.*) Là, merci. Je mourrai peut-être ce soir, ou dans la nuit. Mais j'aurai vu de près un homme de génie, avant de mourir. Quel front ! Quels yeux ! A un moment, je me suis arrangée pour lui toucher le coude. Pensez-vous, madame, que ça puisse me porter bonheur ?

MADAME TRESTAILLON. — Mais je ne vois pas du tout, madame, de quoi vous voulez parler.

LA VIEILLE JOUEUSE. — C'est vrai. Vous n'y étiez pas. Mais vous ne l'avez jamais rencontré ?

MADAME TRESTAILLON. — Qui donc, madame ?

LA VIEILLE JOUEUSE. — Ce sublime vieillard. Oh ! il est facile à reconnaître. Des yeux d'une profondeur ! Un front, ah ! Une taille presque surhumaine. Oui, c'est cela, madame. Quelque chose dans l'ensemble de plutôt surhumain.

MADAME TRESTAILLON. — Ça ne me dit rien.

LA VIEILLE JOUEUSE. — J'aurais dû lui couper un de ses boutons. Mais je n'avais pas de ciseaux. Ah !

MADAME TRESTAILLON. — Qu'a-t-il fait de si extraordinaire, votre vieillard ?

LA VIEILLE JOUEUSE. — Qu'a-t-il fait ? Ha ! Ha ! (*Rire sauvage.*) Il fait qu'il a peut-être gagné cent mille francs en une heure en commençant par une mise de cent sous.

MADAME TRESTAILLON. — Eh bien !

LA VIEILLE JOUEUSE. — Je n'ai pas eu la force d'attendre la suite. S'il a continué, où en est-il maintenant ? (*Elle tourne la tête.*) Oh ! le voilà ! le voilà.

MADAME TRESTAILLON. — Où donc ?

LA VIEILLE JOUEUSE. — Le voilà ! le sublime vieillard !

MADAME TRESTAILLON. — Comment ? M. Pessemesse ! Ce n'est pas possible.

LA VIEILLE JOUEUSE. — Les gens le suivent. Vous n'avez pas de ciseaux sur vous ? Ah ! Il vous salue ? Vous le connaissez ?... Demandez-lui un de ses boutons, madame, pour moi, madame. Je vous en prie.

Elle s'écarte peu à peu, mais reste à proximité. Le Trouhadec entre, suivi à quelque distance par plusieurs personnes.

SCÈNE III

MADAME TRESTAILLON, LE TROUHADEC

LE TROUHADEC (*il paraît fort accablé*). — Bonjour, madame Trestaillon. Je suis très fatigué, mais bien heureux de vous rencontrer, madame Trestaillon.

Plusieurs des gens qui suivaient Le Trouhadec continuent à rôder aux alentours.

MADAME TRESTAILLON. — Qu'est-ce qu'on me dit ? Que vous venez de gagner une fortune à la roulette ?

LE TROUHADEC. — Ne m'en parlez pas ! J'ai les poches qui me font mal. Tout ça me serre. Ah ! Je crois que toutes ces secousses vont me décrocher l'esprit. Et votre cher mari, où est-il ?

MADAME TRESTAILLON. — Il vient de partir.

LE TROUHADEC. — J'aurais tant désiré le voir, connaître son impression. Je ne sais quand il m'a quitté. J'avais si peu la tête à moi. Figurez-vous que je mets une pièce n'importe où. Alors un monsieur pousse vers moi un tas d'argent. Je n'ai pas osé y toucher. J'ai laissé le tas où il se trouvait. Une minute après, le monsieur, qui avait crié différentes choses, pousse vers moi un autre tas d'argent, au moins aussi gros, et il me fait un petit signe, comme pour me dire que c'était à moi. J'en ai ramassé une

bonne moitié, et j'ai éparpillé le reste sur le carrelage.

MADAME TRESTAILLON. — Sur le carrelage ? Comment ? Par terre ?

LE TROUHADEC. — Non, sur cette espèce de tapis où il y a des carrés et des chiffres.

MADAME TRESTAILLON. — Ah ! bon !

LE TROUHADEC. — Puis tout le temps de la même façon, jusqu'à la fin.

MADAME TRESTAILLON. — Comment, de la même façon ?

LE TROUHADEC. — Oui, je ramassais à peu près la moitié, chaque fois, et j'éparpillais le reste sur le carrelage, je veux dire sur ce tapis qui a des carrés.

MADAME TRESTAILLON. — Voyons ! Voyons !... et alors... qu'est-ce que c'est que cette histoire-là !... et alors vous avez gagné tout le temps ?

LE TROUHADEC. — Je n'oserais pas vous dire, mais il me semble. J'arrivais à peine à ramasser l'argent. On ne saurait croire comme cette chose fonctionne vite. Il y a eu un moment où ce que je ramassais ne pouvait plus entrer dans mes poches. J'ai changé contre des billets de mille francs ; et puis j'ai continué.

MADAME TRESTAILLON. — Mais alors pourquoi êtes-vous parti ?

LE TROUHADEC. — Je ne savais plus où mettre mes billets de mille francs. Ce vêtement que j'ai n'a pas des poches commodes. En outre, j'avais mal à la tête.

MADAME TRESTAILLON, presque aparté. — On

se demande si... — et combien avez-vous gagné au total ?

LE TROUHADEC. — Je n'ai pas fait le compte ; mais un monsieur m'a dit que j'avais gagné plus de cent mille francs.

MADAME TRESTAILLON. — Et vous avez gagné plus de cent mille francs sans même... Mais je suis bonne ! Vous savez, monsieur Pessemesse, quand mon mari me disait qu'il n'y en avait pas deux comme vous pour faire marcher les gens, je pensais qu'il exagérait un peu. Mais il faut avouer que vous êtes fort. Le plus malin s'y laisserait prendre. Vous auriez bien dû vous faire comédien.

LE TROUHADEC. — Je vous assure, madame, que j'ai très réellement gagné la somme dont je vous parle, à quelques milliers de francs près.

MADAME TRESTAILLON. — Pour ça, je n'en doute pas une seconde ; et ce serait encore davantage que ça ne m'étonnerait pas. Mais où vous vous moquez du monde, c'est quand vous me racontez que vous avez gagné vos cent mille francs en jouant comme un ahuri, ou comme un nourrisson qui donne des coups de pied dans des quilles. Ah ! Ah ! Je suis Parisienne, moi, et pas de Pantin, de Paris même. Ah ! Ah ! Je reconnais d'ailleurs que c'est très drôle.

LE TROUHADEC. — Que voulez-vous dire, madame ?

MADAME TRESTAILLON. — Vous n'avez pas envie qu'on vous embête à vous demander votre secret, ni que les Casinos se méfient de vous — qui

sait ? — et vous refusent l'entrée. Le meilleur moyen, c'est de faire l'innocent ; je vous approuve. A votre place, je ferais comme vous, probablement pas aussi bien. Mais si vous prenez des précautions avec moi, vous avez tort. Je ne suis pas assez bête pour croire que vous allez me donner votre méthode, que vous bûchez peut-être depuis quinze ans, comme on offre une pastille contre le rhume.

LE TROUHADEC. — Je puis vous affirmer, madame...

MADAME TRESTAILLON (elle se lève). — Bon, bon ! Ne croyez pas que je sois fâchée, au moins ! A ce soir, monsieur Pessemesse.

Elle sort, laissant Le Trouhadec tout rêveur sur son banc. La vieille joueuse se rapproche.

SCÈNE IV

LE TROUHADEC, LA VIEILLE JOUEUSE

LA VIEILLE JOUEUSE, venant s'asseoir près de lui). — Monsieur, monsieur... vous permettez, monsieur... je m'assois ici depuis vingt ans... Ah ! Vous devez avoir froid, monsieur. Il fait une mauvaise fraîcheur dans ces pays à la tombée du jour. Comment vous a-t-on laissé sortir sans cache-nez ?

LE TROUHADEC. — Merci. Je n'ai pas froid, madame.

LA VIEILLE JOUEUSE. — On s'imagine ne pas avoir froid, et on a froid. Va-t-on penser à vous faire une tisane bien chaude quand vous rentrerez ? Ah ! Peut-être êtes-vous seul dans la vie ?

LE TROUHADEC. — Mais, madame...

LA VIEILLE JOUEUSE. — Ah ! c'est une chose affreuse que d'être seul dans la vie, monsieur. Je vous plains, monsieur, surtout à votre âge. Vous auriez besoin d'une grande affection, n'est-ce pas ? de quelqu'un qui vous soignerait, qui vous dorloterait... Ah !...

LE TROUHADEC. — Vous vous trompez, madame, je n'ai besoin de rien.

LA VIEILLE JOUEUSE. — Si, si ! Vous avez besoin d'un foulard bien chaud, monsieur, d'une tisane bien chaude, monsieur, d'une bonne paire de pantoufles

qu'on aurait mise au chaud exprès, monsieur, exprès. Je parie que vous n'avez pas de bonnes pantoufles.

LE TROUHADEC. — Madame...

LA VIEILLE JOUEUSE. — C'est un grand dévouement qu'il vous faudrait. Ne vous fiez pas aux jeunes femmes. Elles ne songent qu'à gruger un homme. Ce qu'il vous faut, c'est une femme d'expérience, une femme qui ait vos goûts... (*il se lève*) une femme, monsieur, qui soit capable de vous apprécier ; une femme... (*Il fait mine de s'éloigner ; elle continue en criant à tue-tête*). Allez, monsieur, je ne suis rien à côté de vous, mais j'ai suivi votre jeu ; je n'ai pas tout compris, mais j'ai compris que c'était rudement fort... personne, dans la salle ne vous a compris comme moi... (*Il se dégage ; elle se calme un peu.*) Dites ! vous ne voudriez pas me donner un de vos boutons ?...

Le Trouhadec fait encore un pas. Mais Charles-Auguste Josselin se dresse devant lui et l'arrête.

La vieille joueuse en profite pour arracher prestement un bouton aux basques de Le Trouhadec, puis s'esquive.

SCÈNE V

LE TROUHADEC, CHARLES-AUGUSTE JOSSELIN

JOSSELIN (*il parle d'un ton très brusque*). — Deux mots, monsieur. Me présente. Charles-Auguste Josselin, ancien officier de cavalerie, auteur de plusieurs ouvrages à succès sur l'art de gagner à la roulette. Les plus connus ? « La roulette démontrée en vingt leçons », « Manque et Passe », « Le Mentor du joueur de roulette », et surtout : « Mon secret, par Joseph, chassé du Casino pour gains monstrueux. » Ce dernier ouvrage vendu dans une enveloppe cachetée de papier cristal ; prix : cinquante francs.

LE TROUHADEC. — Merci, monsieur. Je ne désire aucun de ces ouvrages.

Il cherche à s'en aller. Josselin l'arrête.

JOSSELIN. — M'en doute bien. Entrée en matières. Affaires des plus intéressantes à vous proposer.

LE TROUHADEC. — C'est que je suis un peu pressé, monsieur.

Même jeu.

JOSSELIN. — Moi aussi. Une minute. Viens de vous voir jouer. Grand spectacle. Conceptions entièrement modifiées. Mes ouvrages, les avez lus ? Non ; tant mieux. Blague et foutaise ; poudre à éternuer ; poil à gratter. Personnellement, jamais cru à tout ça. Mais, monsieur, conversion ! conversion soudaine !

(*Il tape du plat de la main le front de Le Trouhadec.*) Génie là-dedans. Archimède, Parmentier, Napoléon, Raspail, Pasteur... votre nom ?

LE TROUHADEC. — Je suis très honoré, monsieur...

Même jeu que plus haut.

JOSSELIN. — Moi : Charles-Auguste Josselin. Proposition ferme : vous achète votre secret. Dix mille comptant ; plus cinquante mille par annuités de cinq mille. (*Il sort son portefeuille et donne une tape dessus.*) Entendu ? Allons signer au café.

LE TROUHADEC. — Mais, monsieur, je n'ai absolument aucun secret à vous vendre.

JOSSELIN. — Simple question : le secret, depuis combien de temps l'avez-vous trouvé ?

LE TROUHADEC, cherchant à se dégager. — Je n'ai aucun secret, monsieur. J'ai joué... un peu au hasard.

Josselin le rattrape.

JOSSELIN. — Au hasard ? Pas à moi qu'il faut dire ça. Alors, univers ? fait par hasard ? Etoiles, soleil, quadrupèdes, hasard ? Harmonies de la nature, hasard ? Non. Dieu ! Saluez. (*Il se découvre.*) Providence ! Saluez. (*Il se découvre encore.*) Génie ! (*Il tape sur le front de Le Trouhadec.*) Je salue. (*Il fait comme il dit.*)

LE TROUHADEC, même jeu. — Encore une fois, monsieur, je suis très touché, mais...

JOSSELIN. — Voulez le garder pour vous ? Compris. Un secret pareil, ni dix mille, ni cent mille, ni

un million. Evident. Deuxième proposition : déposez secret chez notaire, sous pli cacheté. A remettre à moi, le jour de votre mort. Vous verse dix mille aujourd'hui, plus cinq mille par année de survie. Tope ?

LE TROUHADEC, même jeu. — Je suis désolé, monsieur...

JOSSELIN. — Pas ça non plus ? Troisième proposition. Gardez votre secret. M'autorisez à publier ouvrage sous votre nom. Comment vous appelez ?

LE TROUHADEC, même jeu. — Je... je m'appelle Yves... heu... je m'appelle Pessemesse.

JOSSELIN. — Pessemesse ? Yves Pessemesse ? Pas de titres ? Docteur ? Professeur ? Ingénieur ? Non ? M'étonne. Dommage. Pessemesse tout court, cinq mille comptant. Avec des titres, plus cher : sept mille, huit mille, à voir, ensuite mille par édition.

LE TROUHADEC. — Merci, monsieur, merci. J'y réfléchirai.

JOSSELIN. — Ma carte. (*Il fourre une carte spacieuse dans la poche de Le Trouhadec.*) A votre disposition. Votre adresse, à vous ?

LE TROUHADEC. — Je... je suis à l'hôtel, monsieur.

Il se dégage.

JOSSELIN. — Pas d'importance. Vous trouverai toujours.

Josselin s'éloigne d'un côté. Le Trouhadec s'apprête à sortir du côté opposé, quand il se heurte à un monsieur distingué.

SCÈNE VI

LE TROUHADEC, LE MONSIEUR DISTINGUE

LE MONSIEUR DISTINGUE (*il parle avec une grande volubilité*). — Monsieur Yves Le Trouhadec, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ?

LE TROUHADEC. — Monsieur...

LE MONSIEUR DISTINGUE (*il tend une enveloppe*). — J'ai été chargé incidemment de vous remettre ce pli. Il contient, je crois, un billet de cinq cents francs que vous avez oublié de ramasser tout à l'heure. C'est une bagatelle.

LE TROUHADEC (*prenant l'enveloppe*). — Je ne m'en étais pas aperçu. Je vous remercie infiniment, monsieur.

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Mais j'aurais deux mots à vous dire, monsieur, en outre.

LE TROUHADEC. — Monsieur ?...

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Strictement en mon nom personnel et à titre confidentiel, monsieur. Il est bien entendu que je me permets de compter sur votre entière discrétion, comme vous pouvez compter sur la mienne.

LE TROUHADEC. — Mais d'abord, monsieur, comment avez-vous su mon nom ?

LE MONSIEUR DISTINGUE. — La Principauté se-

rait un lieu bien peu sûr, monsieur, si l'identité des étrangers n'y était assez vite établie en dépit de leurs précautions, et elle serait un pays bien barbare si l'on n'y savait reconnaître sous l'incognito une personnalité aussi brillante que la vôtre.

Il s'incline.

LE TROUHADEC (*s'inclinant aussi*). — Monsieur...

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Je dois même vous dire combien nous nous réjouissons de l'intérêt que vous portez à nos efforts artistiques, et combien nous nous félicitons qu'une des plus charmantes unités de notre troupe de comédie ait obtenu de votre part une approbation sans réserves.

LE TROUHADEC. — Monsieur...

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Comme je ne veux pas abuser de votre temps si précieux, je vais au fait sans détour. C'était la première fois que vous jouiez, monsieur ?

LE TROUHADEC. — C'est-à-dire que...

LE MONSIEUR DISTINGUE. — En tout cas, vous avez joué en homme d'esprit, j'entends sans prêter la moindre attention à ce que vous faisiez et en vous remettant au hasard qui n'a pas trahi votre confiance. Je n'apprendrai pas à un savant comme vous que c'est la seule méthode raisonnable...

LE TROUHADEC. — Permettez, monsieur...

LE MONSIEUR DISTINGUE. — ... à condition toutefois de n'en pas abuser. Mais il est heureux pour la prospérité de ce pays que la conviction contraire soit infiniment plus répandue. Un succès aussi frap-

pant que le vôtre, malgré ses modestes proportions, est pour nous une faveur du ciel. Les 114.550 francs que vous venez de gagner sont un argent extrêmement bien placé, car le bruit qui va se faire autour ne peut qu'accroître l'intérêt si flatteur que le public veut bien prêter à nos petits appareils. Nous donnerions beaucoup, monsieur, pour que des faits d'un enseignement aussi salutaire se produisissent avec quelque régularité. Puis-je me permettre une question ? Avez-vous l'intention de jouer encore ?

LE TROUHADEC. — Mais, monsieur... je n'ai pris aucune décision à cet égard et...

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Vous ferez comme il vous plaira. Pourtant je vous conseille fort de vous en abstenir. Dans votre intérêt d'abord, car vous auriez vite reperdu ce que vous venez de gagner.

LE TROUHADEC. — Mais, monsieur...

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Dans le nôtre ensuite, car l'excellent effet moral de votre succès serait détruit par votre déconfiture.

LE TROUHADEC. — Je vous demande pardon, monsieur, mais...

LE MONSIEUR DISTINGUE. — A ce propos, je veux vous faire une prière. Si le bruit se répand ici que vous êtes possesseur d'un secret merveilleux concernant le jeu de roulette, consentez à ne pas le démentir. Vous nous rendrez un grand service. Et puis, c'est une œuvre d'humanité. Où irions-nous, monsieur, si les masses perdaient toute espèce de foi ?

LE TROUHADEC. — Mais, monsieur...

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Ne vous fâchez pas trop non plus si vous constatez que votre incognito est un peu traversé. Il est indiscutable que le nom glorieux d'Yves Le Trouhadec a plus d'autorité pour propager l'influence d'une idée bienfaisante que le nom honorable de Pessemesse. Enfin une dernière prière que j'ose à peine formuler tant elle me paraît audacieuse. Si vous vous décidez, comme j'en suis sûr, à ne plus tenter ici les hasards du jeu, verriez-vous un gros inconvénient à ce que la légende s'établît qu'on vous a refusé l'entrée des salons, à cause précisément de vos gains excessifs et des craintes que votre méthode fait concevoir ? Non, n'est-ce pas ? Et si la chose vient, je ne sais comment, à s'imprimer dans les journaux, vous aurez le bon esprit de ne pas vous en soucier ? C'est entendu. Je me permets donc de compter sur vous. Notre belle côte abonde en distractions charmantes. Et il ne manque pas d'endroits où dépenser 114.000 francs avec plus de plaisir que dans une salle de jeu.

LE TROUHADEC. — Il me semble, monsieur...

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Ai-je besoin de vous dire que tout cela vous crée des titres à une gratitude aussi sérieuse que durable, et que mon dévouement personnel vous est acquis pour toutes les circonstances où il vous plairait d'en user ?

LE TROUHADEC. — Il me semble, monsieur, que si une tierce personne assistait à notre entretien, elle

aurait l'impression que vous tenez beaucoup à ce que je ne paraisse plus dans les salles de jeu.

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Mais... oui.. pour les raisons que je viens d'avoir l'avantage de vous prier d'apercevoir.

LE TROUHADEC. — Je crois même qu'elle aurait l'impression que vous n'êtes pas entièrement tranquille sur les effets de ma façon de jouer.

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Comment cela ?

LE TROUHADEC. — Oui, elle penserait que vous seriez fort aise que je ne continuasse point à gagner 114.550 francs, ou peut-être davantage, toutes les après-midi.

LE MONSIEUR DISTINGUE. — C'est bien cela qu'il y aurait d'amusant.

LE TROUHADEC. — D'amusant ?

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Oui, qu'elle le pensât.

LE TROUHADEC. — Je ne comprends pas.

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Pourtant...

LE TROUHADEC. — Qu'y aurait-il d'amusant — pour vous — à ce que je possédasse le moyen de gagner 114.550 francs — ou peut-être davantage — à la roulette, toutes les après-midi ?

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Evidemment, ce ne serait pas amusant du tout ; mais Dieu merci ! ce n'est point le cas et de tels malheurs ne sont pas à craindre.

LE TROUHADEC. — Vous dites cela avec beaucoup d'assurance, monsieur.

LE MONSIEUR DISTINGUE. — C'est une assurance qu'il y a peu de mérite à avoir dans la situation que j'occupe ; et je suis trop certain que vous la partagez pour croire utile de dissimuler avec vous.

LE TROUHADEC. — Mais, monsieur, là comme ailleurs, qui vous garantit que la science ait dit son dernier mot ?

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Je ne suis pas un savant, monsieur. Mais ces questions n'ont pas pu me rester entièrement étrangères, et je sais à quoi m'en tenir.

LE TROUHADEC. — Prenez garde que votre confiance ne soit trompeuse. La science a ménagé des surprises à d'autres que vous.

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Vous voulez voir si je suis sûr de mon affaire. Il serait en effet piquant que vous me donniez des inquiétudes. (*Il réfléchit un instant.*) D'ailleurs, je vous ai vu jouer.

LE TROUHADEC. — Eh bien ?

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Vous n'aviez certes pas l'air du monsieur qui applique une méthode.

LE TROUHADEC. — Avez-vous beaucoup vécu, monsieur, dans la familiarité des savants ?

LE MONSIEUR DISTINGUE. — Non, à coup sûr, monsieur.

LE TROUHADEC. — Il se pourrait donc que votre perspicacité ordinaire fût en défaut. Quand Archimède prenait son bain, monsieur, il n'avait probablement pas l'air, aux yeux du garçon de bains, d'un homme qui est en train de découvrir le principe fon-

damental de l'hydrostatique. Je vous salue bien, monsieur.

Le monsieur distingué et Le Trouhadec se retirent dans deux directions opposées.

Au moment où le Trouhadec va sortir, il rencontre Rolande.

SCENE VII

LE TROUHADEC, ROLANDE

ROLANDE. — Ah ! enfin ! Je vous cherche partout.

LE TROUHADEC. — M'avez-vous cherché du côté des falaises ?

ROLANDE. — Pourquoi ?

LE TROUHADEC. — Ne vous avais-je pas annoncé que je m'y donnerais la mort ?

ROLANDE. — Oui, si vous aviez perdu ! Mais je sais bien que vous venez de gagner.

LE TROUHADEC. — Ah ! vous savez que je viens de gagner ?

ROLANDE. — Trois personnes déjà me l'ont dit. On m'a même parlé d'une somme importante ?

LE TROUHADEC. — Qu'avez-vous fait de M. Bénin ?

ROLANDE. — Il est monté à la Turbie par le funiculaire. — Dites, c'est vrai ?

LE TROUHADEC. — Vous avez pu vous résoudre à vous séparer de M. Bénin ?

ROLANDE. — Je me moque bien de lui.

LE TROUHADEC. — Depuis quand vous moquez-vous de lui ?

ROLANDE. — Depuis toujours.

LE TROUHADEC. — Ah ! Je craignais que ce

ne fût depuis la rencontre de ces trois personnes. Mais que devient cette belle passion que vous lui déclariez tout à l'heure ?

ROLANDE. — Je n'ai rien déclaré, moi. Je l'ai laissé dire. C'était une plaisanterie ; en même temps qu'une occasion pour moi de voir si vous teniez à votre Rolande — et aussi une petite vengeance pour le refus du bracelet.

LE TROUHADEC. — Ah ! bien.

ROLANDE. — Vous savez que je n'en veux plus, de ce bracelet. Je l'ai revu. C'est à peine bon pour un musée.

LE TROUHADEC. — Je sais. Vous préférez un collier.

ROLANDE. — Oh ! comment l'avez-vous deviné ? (*Silence.*) Mais contez-moi d'abord votre aventure du Casino.

LE TROUHADEC. — Il n'y a point d'aventure. J'ai joué une heure et j'ai gagné une petite somme.

ROLANDE. — Une petite somme ? Ah !... Combien ?

LE TROUHADEC. — Une centaine de mille francs, je crois, ou un peu plus.

ROLANDE. — Cent mille francs ? Plus de cent mille francs ? Mais c'est parfait !... je veux dire, c'est admirable. Et vous n'avez joué qu'une heure ?

LE TROUHADEC. — Oui, environ.

ROLANDE. — Mais alors, en jouant toute la journée, vous auriez pu gagner un million.

LE TROUHADEC. — Qui sait ?

ROLANDE. — Oh ! pourquoi n'êtes-vous pas resté plus longtemps ?

LE TROUHADEC. — Je n'avais pas de plaisir à rester plus longtemps.

ROLANDE. — Vous êtes extraordinaire. Quand on gagne, on a toujours du plaisir.

LE TROUHADEC. — Je sentais un léger mal de tête et le besoin de prendre l'air.

ROLANDE. — Mais maintenant, cela s'est dissipé, n'est-ce pas ? Nous allons y retourner tous les deux.

LE TROUHADEC. — Non, pas aujourd'hui.

ROLANDE. — Que me dites-vous ? Vous vous assoirez. Je jouerai à votre place. Vous n'aurez qu'à m'indiquer les coups.

LE TROUHADEC. — Nous verrons cela demain.

ROLANDE. — Demain, demain... évidemment. Mais aujourd'hui, ce serait plus sûr.

LE TROUHADEC. — Pourquoi ?

ROLANDE. — Sait-on ce qui peut arriver d'ici à demain ? La vie humaine est si peu de chose.

LE TROUHADEC. — Je vous prie de ne pas insister.

ROLANDE. — Mais, dites-moi, vous avez bien un secret ?

LE TROUHADEC. — Heu !

ROLANDE. — Cela ne se demande pas. On ne gagne pas cent mille francs à l'heure sans avoir un secret.

LE TROUHADEC. — Vous le pensez aussi ?

ROLANDE. — Un enfant de sept ans s'en rendrait

compte. Ah ! je savais que vous étiez très instruit, mais à ce point-là ! Ecoutez ! je vous admire beaucoup.

LE TROUHADEC. — J'en suis confus.

ROLANDE. — Et je vous aime bien, aussi. Je vous ai fait enrager tantôt, parce que j'ai l'humeur un peu taquine. Mais je sens maintenant que je vous aime bien.

LE TROUHADEC. — Je suis heureux d'avoir enfin mérité votre affection.

ROLANDE. — Oh ! c'est plus que de l'affection ; je me connais. D'abord, l'affection, ça ne vient pas si vite.

LE TROUHADEC. — En effet.

ROLANDE. — Tandis que là, j'ai été saisie tout à coup. Vous me croyez au moins ?

LE TROUHADEC. — Je m'efforce de vous croire.

ROLANDE. — D'ailleurs une femme peut donner des preuves de ses sentiments, Dieu merci ! des preuves qui ne laissent pas un homme incrédule.

LE TROUHADEC. — Je me félicite, ma chère Rolande, que les circonstances aient si heureusement travaillé à rapprocher nos points de vue.

ROLANDE. — Mais comme vous êtes froid ! Vous me parliez sur un autre ton tout à l'heure.

LE TROUHADEC. — Donnez-moi le temps de revenir de ma surprise, si agréable qu'elle puisse être.

ROLANDE. — Quand une femme vous dit... ce que je vous dis... Mais peut-être ai-je cessé de vous plaire ?

LE TROUHADEC. — Je ne suis pas si capricieux. Quand mon cœur s'est prononcé, il se ferme à toutes les autres séductions.

ROLANDE. — Comment, les autres séductions ? Que voulez-vous me faire comprendre ?

LE TROUHADEC. — Rien, ma chère Rolande, rien.

ROLANDE. — Une autre femme vous aurait-elle fait des avances ?

LE TROUHADEC. — De quoi allez-vous vous inquiéter ? Croyez-vous que quelques phrases ont suffi à me tourner la tête et que je vais me laisser griser comme un collégien ?

ROLANDE. — Oh ! je veux en avoir le cœur net. Je saurai le nom de ma rivale.

LE TROUHADEC. — Mais vous n'avez pas de rivale, chère amie.

ROLANDE. — Vous ne voulez rien me dire ?

LE TROUHADEC. — Que vous dirai-je ? Qu'ici même, tantôt, un grand dévouement m'a été offert ? qu'une âme de femme, faisant violence à la pudeur ordinaire de son sexe... mais à quoi bon ? J'aurais l'air de m'en prévaloir, et Dieu sait que ce genre de vanité est très éloigné de mon caractère. L'essentiel n'est-il pas que vous puissiez vous reposer sur la fidélité de mon cœur ?

ROLANDE. — Oh ! l'intrigante ! Il faut vous méfier. Il y a ici une nuée de femmes très dangereuses, de vraies aventurières, qui vont maintenant se jeter sur vous. Elles vous déclareront tout ce que vous

voudrez. Si vous croyez que c'est le sentiment qui les pousse ! C'est à vos cent mille francs qu'elles en veulent et à tout ce que vous pourrez gagner encore. Ah ! vous seriez bien aveugle, vous seriez stupide, si vous ne voyiez pas clair dans leur jeu et si... (*elle commence à sangloter*) et si... vous alliez sacrifier... (*elle sanglote tout à fait*) une affection déjà ancienne...

Les sanglots lui coupent la parole.

LE TROUHADEC. — Je vous supplie, ma chère Rolande...

ROLANDE (*au milieu de ses larmes*). — D'abord... est-elle plus jolie que moi ?

A ce moment la vieille joueuse traverse sans s'arrêter le fond de la scène. Le Trouhadec feint de ne pas l'apercevoir.

LE TROUHADEC. — Calmez-vous, ma chère enfant, calmez-vous ! Si vous le voulez, quittons ces jardins où tombe la fraîcheur du soir et allons dans quelque lieu où je puisse plus commodément sécher vos larmes.

Ils sortent.

RIDEAU

ACTE IV

SCÈNE I

BENIN, LE TROUHADEC

LE TROUHADEC (*il arrive en manifestant une certaine agitation*). — Vous n'avez pas vu M. Trestaillon ? Je le cherche partout, mais je ne sais ce qu'il est devenu.

BENIN. — Je n'ai pas vu M. Trestaillon et n'en ai point de nouvelles.

LE TROUHADEC. — Je suis néanmoins bien aise de vous rencontrer.

Bénin s'incline avec une froideur affectée.

Oui, j'ai besoin d'un véritable ami pour m'épancher, pour dire toute la joie, toute l'ivresse, cher monsieur Bénin, oui, malgré la fatigue, toute l'extase...

BENIN. — Vous paraissez ému, maître !

LE TROUHADEC. — Comment ne le serais-je pas ! Comment ne fondrais-je pas dans la plus douce émotion ! Ah ! Mademoiselle Rolande vient d'avoir pour moi des bontés...

BENIN. — Vous choisissez mal votre confident, maître.

LE TROUHADEC. — Et pourquoi ?

BENIN. — Avez-vous perdu le souvenir de la passion que je nourris pour mademoiselle Rolande, et poussez-vous la cruauté jusqu'à venir me faire à

moi-même le rapport circonstancié de votre triomphe et de sa trahison ?

LE TROUHADEC. — Je vous demande mille pardons, mon cher ami. Dieu sait que je n'avais pas le dessein de vous blesser. Mais quand on a votre âge les consolations sont à portée de main. En m'arrachant le cœur de Rolande, vous me faisiez un tort irréparable. En vous le reprenant, je vous oblige à quelque nouvelle conquête.

BENIN. — Maître, le bonheur vous donne de l'esprit. Mais laissons cela. J'ai l'âme assez stoïque pour pouvoir entendre sans broncher la confidence que vous brûlez de me faire. Allons ! Je vous écoute.

LE TROUHADEC. — Non, non, cher monsieur Bénin, j'ai conscience de mon incorrection. Je ne vous en ai déjà que trop dit.

BENIN. — Vous vous trompez, si vous croyez m'épargner par votre silence. En vous ouvrant à moi, vous me donnerez une preuve d'amitié qui sera le meilleur baume à ma blessure.

LE TROUHADEC. — Qu'il me suffise de vous dire que ma reconnaissance pour notre chère Rolande est désormais sans bornes.

BENIN. — Comme le furent ses bontés.

LE TROUHADEC. — Précisément. J'ai lieu de penser que ce jour où nous sommes est le plus beau de ma vie.

BENIN. — Le plus beau, à tout le moins, depuis octobre 1903.

LE TROUHADEC. — Octobre 1903 ?... Ah !... Ce

n'est aucunement comparable. Je trouve même le rapprochement sacrilège, cher monsieur Bénin.

BENIN. — Excusez-moi. Les termes de la comparaison me sont si mal connus.

LE TROUHADEC. — Je baigne aujourd'hui dans une félicité céleste. Et il n'y a pas de folie à quoi je ne sois prêt pour faire éclater mon bonheur.

BENIN. — Diable !

LE TROUHADEC. — Je viens de retenir un petit appartement à l'Hôtel de Paris. Nous l'occuperons dès ce soir, Rolande et moi.

BENIN. — Bon !

LE TROUHADEC. — J'ai fait porter à Rolande, avant qu'elle n'eût quitté le lieu qui fut témoin de ses bontés, un collier de perles dont elle a bien voulu se déclarer contente.

BENIN. — La chère petite !

LE TROUHADEC. — Enfin, j'aurais voulu organiser pour ce soir un festin à tout rompre, une sorte d'orgie dans la manière des Anciens.

BENIN. — A merveille.

LE TROUHADEC. — Où je vous eusse convié, ainsi que notre ami Trestaillon. Si même je ne craignais de vous importuner, je vous demanderais volontiers des conseils à ce sujet. Il me faut quelque chose de magnifique.

BENIN. — Vous l'obtiendrez sans peine avec de l'argent.

LE TROUHADEC. — Il m'en reste assez peu ; mais n'importe. Je sais où en trouver.

BENIN. — Il vous en reste assez peu, dites-vous ? C'était donc une légende que ce gros gain à la roulette dont on m'a parlé ?

LE TROUHADEC. — Point. J'ai gagné 114.550 francs en soixante minutes.

BENIN. — Peste !

LE TROUHADEC. — Là-dessus, j'ai payé le collier de perles et quelques menues dépenses. Il m'en reste quelques autres à régler, mais qui peuvent attendre. Bref, rien ne m'empêche de disposer aujourd'hui des cinq mille francs que j'ai encore en poche, avec un peu de billon.

BENIN. — Cinq mille francs ? Ce n'est pas une fortune, mais avec cela on peut encore dîner proprement.

LE TROUHADEC. — N'est-ce pas ? Ces cinq mille francs lèvent donc toute difficulté en ce qui concerne notre orgie ?

BENIN. — Toute difficulté.

LE TROUHADEC. — Bon ! Mais que ferai-je demain si je n'ai plus un centime à mon réveil ?

BENIN. — C'est l'objection qui me venait justement à l'esprit.

LE TROUHADEC. — Vous êtes un homme de sens. (*Il tire sa montre*) Attendez-moi ici un quart d'heure. Je m'en vais de ce pas gagner une vingtaine de mille francs au Casino et je vous retrouve.

BENIN. — Comme vous dites cela !

LE TROUHADEC. — Ou plutôt, vous auriez froid à m'attendre ; rendez-moi le service d'aller chez Félix retenir un petit salon et jeter les bases d'un

menu. Je vous y rejoins dans un quart d'heure.

Il va pour sortir.

BENIN. — Un mot pourtant, mon cher maître... Ne vous offensez pas de ma question... Vous êtes tout à fait sûr de gagner ?

LE TROUHADEC. — Mon jeune ami, j'aurais préféré que vous ne me posiez pas cette question. (*Il se tait un instant.*) Mais je vais vous en poser une à mon tour.

BENIN. — Faites.

LE TROUHADEC. — Y a-t-il une raison pour qu'un homme qui a gagné 114.550 francs en soixante minutes ne puisse gagner 20.000 francs en un quart d'heure ?

BENIN (*après un instant*). — Me permettez-vous de vous poser une nouvelle question ?

LE TROUHADEC. — J'écoute.

BENIN. — Y a-t-il une raison pour qu'un homme qui a gagné 114.550 francs en soixante minutes ne puisse perdre 5.000 francs en un quart d'heure ?

LE TROUHADEC. — Vous êtes un mauvais plaisant. Et nous perdons notre temps à des fariboles. Occupez-vous plutôt d'avertir Félix et de nous éviter le désagrément d'un repas improvisé. Que nous puissions compter au moins sur un potage aux huîtres, du homard à l'américaine, quelques pièces de gibier et un entremets passable. Jetez d'abord cette esquisse. Nous compléterons ensuite. (*Il s'éloigne.*)

BENIN (*resté seul*). — Oui... Eh bien ! J'aime autant qu'il fasse la commande lui-même.

SCÈNE II

BENIN, CHARLES-AUGUSTE JOSSELIN

JOSSELIN (*il apparaît soudainement et accoste Bénin*). — Deux mots. Monsieur Bénin, n'est-ce pas, ami personnel de M. Yves le Trouhadec ?

BENIN. — Monsieur...

JOSSELIN. — Charles-Auguste Josselin, ancien officier de cavalerie, auteur de plusieurs ouvrages à succès sur l'art de gagner à la roulette.

BENIN. — Monsieur...

JOSSELIN. — Déjà rencontré Le Trouhadec incognito. Propositions. Etes au courant ? Collège de France, Institut, savais pas. Gêné maintenant, intimidé. Personnalité considérable. Pas osé l'aborder tout à l'heure. Ami intime ? Faites aboutir ça. Commission. Grosse commission.

BENIN. — Monsieur, je n'entrevois pas du tout de quoi vous voulez me parler.

JOSSELIN. — Simple comme bonjour. Propositions 1 et 2 écartées. Faites aboutir proposition 3.

BENIN. — Je n'ai aucune idée de ce que peut être la proposition 3, monsieur.

JOSSELIN. — Juste. Petit volume fait par moi, publié par moi, grand tirage. Signature : le Trouhadec, membre de l'Institut. Simple ? Dix mille

d'avance. Mille par édition. Votre commission à part. Faites aboutir.

BENIN. — Pardonnez-moi, monsieur, mais j'ai une certaine lenteur naturelle de l'esprit et de plus une grande ignorance des matières que vous évoquez. N'avez-vous pas voulu dire que vous désiriez que M. Yves le Trouhadec signât un petit ouvrage composé par vous sur l'art de jouer à la roulette, et qu'il fût fait mention sur la couverture de ses titres de membre de l'Institut, de professeur au Collège de France... et peut-être même d'officier de la Légion d'honneur ? J'ai dû comprendre tout de travers.

JOSSELIN. — Fameusement compris. Supérieurement, Légion d'honneur, pensais pas. Mille de plus.

BENIN. — L'idée me paraît infiniment séduisante. Et je ne saurais vous dire, monsieur, quel plaisir personnel j'aurai à lire sur la couverture d'un manuel de roulette le nom du vénéré savant, suivi de l'indication de ses titres.

JOSSELIN. — Combien de commission ?

BENIN. — Ce serait trop long à vous expliquer, monsieur, mais je n'accepterai aucune commission. Je suis un modeste serviteur de l'esprit et je n'attends de mon intervention dans cette affaire qu'une récompense pour ainsi dire métaphysique.

JOSSELIN. — Type épatant. En faudrait beaucoup comme vous. Alors enlevez ça rondement. Et merci. Ma carte.

Il fourre sa carte dans une poche de Bénin.

BENIN. — Bonjour, monsieur Josselin.

Josselin va sortir quand reparaît à l'autre bout de la scène Le Trouhadec.

BENIN. — Monsieur, monsieur Josselin. (*Josselin se retourne.*) J'aperçois précisément M. le Trouhadec qui se dirige vers nous. Voulez-vous l'entretenir de votre affaire ?

JOSSELIN. — Non... Pas assez de culot. Préfère prépariez le terrain. Compte sur vous.

Il sort.

SCÈNE III

BENIN, LE TROUHADEC

BENIN. — Déjà, mon cher maître ?... Mais... qu'y a-t-il ?

LE TROUHADEC. — Ah !... vous êtes là ?... (*Il s'affaisse sur le banc.*) Puis-je m'en remettre sur vous de l'exécution de mes dernières volontés ?

BENIN. — Vos dernières volontés ?

LE TROUHADEC. — Et d'abord n'y aurait-il pas moyen de donner à mon suicide une forme qui permît de le présenter comme une mort naturelle ?

BENIN. — Votre...

LE TROUHADEC. — Oui, je tiens beaucoup à ce que ma dépouille reçoive les honneurs divers qui lui sont dus, et je ne voudrais pas que ma renommée eût à souffrir en quoi que ce fût de la façon dont je vais disparaître.

BENIN. — Je vous demande pardon. Mes idées se brouillent un peu. Quand nous nous sommes quittés, il n'y a qu'un instant, vous me faisiez des recommandations toutes différentes. Il était question de potage aux huîtres, de homard...

LE TROUHADEC. — Je vous prie de ne pas me rappeler cette courte mais honteuse folie. Celui qui

vous parle maintenant est un homme qui a repris sa raison.

BENIN. — Et qui m'en donne des preuves bien singulières. Mais enfin, que vous est-il arrivé ?

LE TROUHADEC. — Je viens de perdre cinq mille francs en cinq minutes.

BENIN. — Hé ! Ce n'est pas mal ! Moi qui parlais d'un quart d'heure ! Mais est-ce que cela a quelque rapport avec votre projet de suicide ?

LE TROUHADEC. — Vous êtes admirable. Savez-vous bien que je dois de l'argent de plusieurs côtés, que j'ai retenu un appartement de trois cents francs par jour à l'Hôtel de Paris, que je n'ai pas même de quoi manger ce soir et qu'au surplus Rolande n'est pas femme à recevoir avec transport un amant qui n'a dans sa poche qu'un peu de billon et des timbres.

BENIN. — Je puis vous assurer que vous mangerez ce soir. Quant à Rolande, il me semble que vous la calomniez. Vous voudriez me faire croire que son amour pour vous, cet amour dont elle vient de vous donner un témoignage si décisif, se règle sur l'état de votre porte-monnaie ?

LE TROUHADEC. — Tout juste. Vous avez trouvé la formule.

BENIN. — Quelle amertume, mon cher maître ! Les choses vous apparaissaient tantôt sous un autre jour.

LE TROUHADEC. — Je me le demande, monsieur Bénin. Je n'avais peut-être pas beaucoup plus d'il-

lusions. J'avais beaucoup plus d'argent. Mais il n'importe. Occupons-nous de mon suicide.

BENIN. — Le suicide, mon cher maître, est une chose un peu nouvelle pour moi. Ou du moins n'ai-je là-dessus que des vues banales et théoriques. Pour ma part, j'incline à penser que la meilleure façon de se tuer...

LE TROUHADEC. — La meilleure, dites-vous ?...

BENIN. — Est encore extrêmement détestable ; et je me sens porté à lui préférer la plus mauvaise façon de vivre.

LE TROUHADEC. — C'est votre opinion. J'ai la mienne, dont vous ne me ferez pas changer.

BENIN. — En tout cas, vous ne comptez pas disparaître avant demain matin ?

LE TROUHADEC. — Pardon, pardon ! Ce soir même.

BENIN. — Mais pas avant de dîner ?

LE TROUHADEC. — Avant de dîner ?... Vous avez fait la commande, chez Félix ?

BENIN. — Hé oui ! Pouvais-je prévoir ?...

LE TROUHADEC. — Vous en avez eu le temps ?

BENIN. — J'ai couru tout d'une haleine.

LE TROUHADEC. — Voilà une complication déplorable ! Qu'avez-vous commandé ?

BENIN. — Peu de chose encore : un potage aux huîtres ; un homard à l'américaine, d'une bonne taille ; et aussi un turbot pour Rolande — je me suis souvenu qu'elle aime le turbot — Puis deux faisans, pas très gros mais bien en chair ; des timbales maca-

doniennes — Félix me l'a vivement conseillé, c'est un plat de la maison — un brûlot de pêches au kirsch, un parfait au café... ; ah ! j'oubliais : un sauté de je ne sais plus quoi que Félix veut absolument vous faire goûter et une petite plaisanterie aux pointes d'asperges, dont il répond. Pour les vins, j'ai dit que vous donneriez vos ordres, mais j'ai fait chambrer par précaution trois bouteilles de Bourgogne.

LE TROUHADEC. — C'est épouvantable ! Songez, malheureux, que je n'ai pas tout à fait un franc pour payer ça. Courez annuler la commande.

BENIN. — Oh bien ! vous ne connaissez pas Félix ! Le repas est commandé. Que nous le mangions ou que nous ne le mangions pas, c'est tout un. Autant vaut-il le manger.

LE TROUHADEC. — Je vais donc mourir déshonoré.

BENIN. — Possible. Mais vous ne mourrez pas à jeun.

LE TROUHADEC. — Potage aux huîtres, dites-vous. Homard à l'américaine. Faisan... Au moins, vous me promettez de vous occuper ensuite de mon suicide ?

BENIN. — Je vous le promets.

LE TROUHADEC. — Chut ! Quelqu'un approche.

BENIN. — Une silhouette familière.

LE TROUHADEC. — N'est-ce pas M. Trestaillon ?

BENIN. — C'est M. Trestaillon.

LE TROUHADEC. — On dirait qu'il nous évite.

BENIN. — Il ne nous reconnaît peut-être pas.

LE TROUHADEC. — Je serais pourtant bien aise de le voir, avant de quitter ce monde.

BENIN. — C'est facile.

Bénin va se placer sur le passage de Trestaillon.

SCÈNE IV

LES MÊMES, TRESTAILLON

Trestaillon est chargé de paquets et semble avoir les poches bourrées.

BENIN. — Bonsoir, monsieur Trestaillon.

TRESTAILLON (sans aucun empressement). — Ah ! c'est vous ? Tiens, vous aussi, monsieur Pessemesse ?

LE TROUHADEC. — Figurez-vous, mon pauvre ami...

TRESTAILLON. — Dites donc, il est bien entendu que vous ne m'avez pas rencontré ce soir. Hein ? C'est sérieux.

BENIN. — Rassurez-vous.

TRESTAILLON. — A charge de revanche ! Alors, bonsoir !

Il veut s'esquiver.

LE TROUHADEC. — Cher ami ! Ne me quittez pas comme cela, cher ami ! Vous savez que je vais mourir ?

TRESTAILLON. — Vous allez mourir ?

LE TROUHADEC. — Oui, c'est vrai que vous n'êtes au courant de rien. Je me suicide. L'heure n'est pas encore définitivement fixée.

TRESTAILLON. — Qu'est-ce qui vous prend ?

LE TROUHADEC. — Je suis ruiné, ruiné à fond.

TRESTAILLON. — Ah ! Ça n'a pas marché la roulette ? Je regrette de vous avoir donné ce conseil-là. Mais j'ai cru bien faire. Bonsoir.

LE TROUHADEC (*le rattrapant*). — Ça avait d'abord très bien marché, mon pauvre ami, trop bien marché.

TRESTAILLON. — Enfin, vous êtes ratiboisé... Et vous voulez vous suicider sérieusement ?

LE TROUHADEC. — Oui !

TRESTAILLON. — Drôle d'idée ! (*Il réfléchit*) Attendez une seconde... Vous ne ferez pas de gaffe, vous me le promettez ? hein !... Répondez-moi, bon Dieu !

LE TROUHADEC. — Je... je vous le promets.

TRESTAILLON. — C'est que ça n'irait plus, vous savez... Eh bien ! prenez ça (*il lui met une boîte dans la main*). C'est pour vous. Faites-en ce que vous voulez. Mais il y a la façon, hein ? Surtout, que je n'en entende plus parler. (*A Bénin*) Empêchez-le de faire l'idiot. Bonsoir.

Il s'esquive.

SCÈNE V

BENIN, LE TROUHADEC

LE TROUHADEC. — Que m'a-t-il donné là ? Regardons un peu. Une boîte. (*Il l'ouvre*) Un coffret... plein de bijoux. Oh ! Je ne m'y entends guère, mais il me semble que ces bijoux sont très beaux, et très précieux. Oh ! il y a plusieurs bagues, des pendants d'oreille, un bracelet, un collier, des brillants partout ! Voilà un cadeau magnifique, qui révèle un véritable ami. Approchez-vous, cher monsieur Bénin. Je suis sûr de pouvoir tirer de cela des milliers de francs, des milliers de francs... Vous avez bien fait, somme toute, de commander le repas chez Félix... Je mettrai de côté une bague pour Rolande, une des plus belles... potage aux huîtres, homard, évidemment... ce bijoutier que nous connaissons, je m'arrangerai sûrement avec lui... je puis rétablir toutes mes affaires, et il me restera bien encore un millier de francs pour me rattraper à la roulette. Car enfin, ce qui s'est passé tantôt est inexplicable. Il a dû se produire dans mon cerveau une sorte d'absence... ou plutôt la roulette aura eu un vice de fonctionnement. Car vous admettrez bien qu'un homme capable de gagner 114.550 francs en soixante minutes...

BENIN. — Permettez, mon cher maître. Vous

n'êtes pas un peu surpris de ce cadeau de M. Trestaillon ?

LE TROUHADEC. — Surpris, certes ; mais encore plus touché que surpris.

BENIN. — Vous ne trouvez pas qu'il s'est dessaisi de ce coffret bien facilement ?

LE TROUHADEC. — M. Trestaillon est un homme qui a le cœur sur la main. Ces pendants d'oreille sont de toute beauté.

BENIN. — Oui. Il ne vous a pas semblé que M. Trestaillon était un peu chargé ?

LE TROUHADEC. — Je n'ai pas remarqué. Et cette bague ne vous paraît-elle pas magnifique ?

BENIN. — Certes... N'êtes-vous pas tenté d'établir un rapprochement entre ce coffret et l'ancien métier de M. Trestaillon ?

LE TROUHADEC. — Je ne vois pas du tout...

BENIN. — Bon ! Mais l'ancien métier de M. Trestaillon n'est pas sans avoir déjà éveillé votre curiosité ?

LE TROUHADEC. — Je sais que mon ami Trestaillon vit de ses rentes, mais je ne me suis jamais occupé de savoir quelle profession au juste il a exercée jadis.

BENIN. — C'est dommage, mon cher maître.

LE TROUHADEC. — Vous avez quelque chose d'intéressant à m'apprendre à cet égard ?

BENIN. — Si absorbé que vous fussiez naguère encore dans vos études spéciales, mon cher maître,

vous n'avez pu manquer d'entendre parler de ces hommes qui, par une démarche toute spontanée, pénètrent dans des habitations particulières, et sans en aviser qui que ce soit, sans avoir en somme aucun mandat ni aucune autorisation, procèdent à une sorte de saisie des espèces, billets, valeurs, titres au porteur ou nominatifs, et à une sorte de déménagement des objets mobiliers, parmi lesquels leur attention va de préférence aux bijoux, couverts d'argenterie, bibelots de vitrine et d'étagère ?

LE TROUHADEC. — Que dois-je comprendre ?... Qu'insinuez-vous ?... M. Trestaillon — c'est une plaisanterie — M. Trestaillon... vous voulez me faire entendre que M. Trestaillon est un ancien cambrioleur ?

BENIN. — Ai-je dit cela ?... Vous avez de ces violences de langage... Je considère comme établi que votre ami Trestaillon s'est livré dans le passé à un certain nombre de coups de main heureux sur la propriété individuelle ; qu'il lui est arrivé plusieurs fois de prendre un repos forcé dans des bâtiments de l'Etat qu'on appelle maisons d'arrêt, maisons de détention, établissements pénitentiaires, prisons, selon les convenances du style et les circonstances de la phrase ; et qu'encore aujourd'hui M. Trestaillon, bien que retiré de la vie active, continue à faire un peu d'effraction en amateur. Rien de plus.

LE TROUHADEC. — Ce que vous me dites là est extrêmement grave. De qui le tenez-vous ?

BENIN. — De M. Trestaillon lui-même. Il en fait

peu mystère. Je m'étonne que vous ne le sachiez pas tout comme moi.

LE TROUHADEC. — Mais alors, ce coffret ?...

BENIN. — Oh ! je crois tout simplement que votre ami, ayant opéré aujourd'hui même des prélèvements rapides dans une villa du voisinage, a emporté un peu à l'étourdie cette boîte de bijoux et qu'à la réflexion il y a vu un embarras. Vous savez en effet qu'on est aisément trahi par des objets de ce genre et que, si les louis d'or ou même les billets de banque ont quelque chose d'anonyme qui en rend la possession peu compromettante, les bijoux au contraire ont une physionomie très individuelle, sont très difficiles à négocier et mettent leur détenteur à la merci de la police. Et M. Trestaillon, qui rentrait de son expédition discrètement et sans chercher les rencontres, après avoir un instant considéré la nôtre comme très inopportune, s'est avisé qu'elle lui offrait une occasion inespérée de se décharger d'un fardeau bien dangereux.

LE TROUHADEC. — Mais c'est abominable ! Me voici dans une affreuse situation ! Que vais-je faire de ce coffret ?

BENIN. — Je ne vous conseille pas d'en proposer l'achat à un bijoutier. Vous seriez arrêté presque aussitôt.

LE TROUHADEC. — Mais comment cet infâme individu a-t-il jamais eu l'audace de m'approcher ? et pourquoi m'a-t-il choisi pour victime de ses machinations ?

BENIN. — Je crains que vous ne le jugiez mal. Il est loin de mesurer l'embarras où il vous a mis. Et puis pourquoi diable lui avez-vous laissé croire que vous étiez vous-même un ancien cambrioleur ?

LE TROUHADEC. — Que j'étais moi-même un ancien cambrioleur ? Je lui ai laissé croire cela, moi ! que j'étais un ancien cambrioleur ?

BENIN. — Il en paraissait convaincu. Comme je n'ai pas assisté à vos entretiens...

LE TROUHADEC. — Et vous ne lui avez pas dit qu'il était un bandit et un misérable de faire sur moi des suppositions aussi insultantes ?

BENIN. — Savais-je s'il ne vous avait pas plu de l'engager vous-même dans cette erreur, par manière de plaisanterie, pour lui soutirer ses confidences, ou encore pour renforcer votre incognito ?

LE TROUHADEC. — Mais vous deviez m'en parler !

BENIN. — Je vous voyais dans une extrême familiarité avec lui. Il m'était impossible de penser que vous n'étiez pas au fait. Et puis vous oubliez, mon cher maître, que nous sommes restés quelque temps sans nous rencontrer, vous et moi.

LE TROUHADEC. — Et vous avez eu le cœur de fréquenter cet homme, sachant qui il était ?

BENIN. — Hé ! C'est un homme plein d'agrément. Et je me sentirais beaucoup plus confus, mon cher maître, de l'avoir fréquenté sans me douter de rien.

LE TROUHADEC. — Yves le Trouhadec, ancien cambrioleur !

BENIN. — Oui, et bien en passe de voir rajeunir son titre, pour peu que ce coffret tombe sous l'œil d'un agent.

A ces mots, Le Trouhadec manifeste une vive inquiétude et tente vainement de dissimuler le coffret.

LE TROUHADEC. — J'ai bien envie de le jeter à la rue, ou sur une pelouse.

BENIN. — Gardez-vous en ! Il sera trouvé aussitôt par la police, qui est très nombreuse ici et très vigilante. Le vol sera découvert. On finira par établir que c'est vous qui avez eu le coffret entre les mains, soit qu'on vous voie le jeter, car quelqu'un nous épie peut-être en ce moment même ; soit que Trestaillon, arrêté et confondu, déclare vous avoir choisi pour recéleur, ce qui est malheureusement incontestable.

LE TROUHADEC. — Mais on ne le croira pas !

BENIN. — Un homme a beaucoup de force quand il dit la vérité.

LE TROUHADEC. — Ira-t-on soupçonner de recel un membre de l'Institut ?

BENIN. — On ne le fera qu'à regret. Mais les apparences vous sont peu favorables. On trouvera étrange la précaution que vous avez prise de vous cacher ici sous le nom de Pessemesse. On s'étonnera que vous soyez devenu l'intime d'un individu aussi équivoque que Trestaillon — toute la Principauté a

été témoin de vos promenades amicales. — Si l'on fouille davantage dans votre vie privée, on y découvrira des choses qui ne sont pas faites pour décourager les hypothèses malveillantes. Vous avez pour maîtresse, à votre âge, une actrice jeune et dispendieuse. Vous avez déserté vos fonctions pour la suivre ici et mener avec elle une vie fort débauchée. Tous les commerçants de Monte-Carlo reconnaîtront que vous jetiez l'argent par les fenêtres. Enfin, vous êtes joueur, et gros joueur. En faut-il davantage pour asseoir la conviction d'un juge ?

LE TROUHADEC. — Mon Dieu, mon Dieu !

BENIN. — D'ailleurs, il y a une chose qui emportera tout. On fera la preuve qu'aujourd'hui même, à cette heure-ci, vous n'aviez plus un sou vaillant. Est-ce vrai ?

LE TROUHADEC. — Et vous ne pourriez pas, vous, mon cher monsieur Bénin, prendre ce coffret et vous charger de le faire disparaître ?

Il essaie de le fourrer dans les mains de Bénin qui se dérobe.

BENIN (*s'enfuyant, poursuivi par Le Trouhadec*). — Non, non, mon cher maître, non, je vous en prie. Tout pour vous ! Je ferais tout pour vous ! Mais je tiens à mon honneur.

LE TROUHADEC (*même jeu*). — Acceptez au moins de le garder un instant, que je puisse fouiller dans mes poches. Je vous promets de le reprendre tout de suite.

BENIN. — Non, non ! N'insistez pas, mon cher

maître. Je n'y toucherai pas, fût-ce du bout du doigt.

LE TROUHADEC. — C'est épouvantable. (*Il pose le coffret et s'assied dessus*) Ne pensez-vous pas que je courrais moins de risque en le donnant à Rolande ?

BENIN. — Ça, c'est une idée. Rolande sera arrêtée la première, ce qui vous fournira une garantie de sa fidélité. Et puis vous faciliterez la tâche du juge d'instruction. Il apparaîtra clairement que vous avez volé, ou fait voler, pour donner des bijoux à votre maîtresse.

LE TROUHADEC. — Alors il ne me reste encore une fois qu'à me suicider.

BENIN. — Impossible. Complètement impossible.

LE TROUHADEC. — Qu'est-ce que vous me dites ?

BENIN. — Tantôt, votre suicide était raisonnable, nécessaire. M'y suis-je opposé ? Moi, je suis un homme qui se met à la place des gens. Maintenant il est absurde, impossible, vous dis-je. Nous avons trop attendu.

LE TROUHADEC. — Prouvez-moi un peu cela.

BENIN. — Qu'arrivera-t-il en effet ? La police va découvrir, côte à côte, votre cadavre et les bijoux. C'est le scandale dans tout son éclat, la honte posthume. C'est la gloire d'Yves le Trouhadec sombrant dans l'infamie et l'ordure. Vos amis mêmes ne pourront que se taire. Votre mort sera le plus terrible aveu.

LE TROUHADEC. — Alors, alors... dites-moi ce

que je dois faire, cher, bien cher monsieur Bénin !

BENIN. — Attention, voilà des gens qui passent. Permettez que je m'écarte un instant de vous. Ils vont probablement apercevoir le coffret et je ne tiens pas à être compromis dans ce vilain cas.

Deux passants traversent le fond de la scène. Bénin s'écarte et affecte de se promener d'un air détaché.

Le Trouhadec tremblant s'efforce de dissimuler le coffret.

LE TROUHADEC. — Monsieur Bénin, cher monsieur Bénin !

Bénin se rapproche.

BENIN. — Bon. Vous ne vous en êtes pas trop mal tiré. Allons dîner maintenant.

LE TROUHADEC. — Dîner ! Que j'aille dîner, dans l'angoisse où je suis ?

BENIN. — Dînons, dînons toujours, mon cher maître. Je sens que des idées me viennent, desquelles il n'est pas impossible que j'arrive à extraire votre salut. Mais elles ne prendront corps qu'avec un peu de nourriture.

LE TROUHADEC. — Mon salut ?... Vous pensez que vous trouverez le moyen de me débarrasser du coffret ?

BENIN. — J'en ai comme un pressentiment.

LE TROUHADEC. — Et de me procurer de l'argent aussi ? Car je suis perdu d'une façon comme de l'autre.

BENIN. — De l'argent ? Ça se pourrait encore.

LE TROUHADEC. — Oh ! expliquez-moi cela tout de suite, cher monsieur Bénin.

BENIN. — Non, un peu de patience ! Je suis toujours envahi avant le repas du soir par une sorte de dépression nerveuse, et les idées flottent en moi à l'état brumeux. Mais j'ai remarqué que le vin et les huîtres leur donnent une vigueur saisissante.

LE TROUHADEC. — S'il en est ainsi, allons vite chez Félix.

BENIN. — Oui. Vous vous mettrez dans un coin et vous me laisserez prendre avec Félix les derniers arrangements. Car je ne vous vois guère en état de donner le suprême coup de pouce à un menu. (*Il tire un journal de sa poche.*) Tenez. Enveloppez donc le coffret dans ce journal et portez-moi ça tranquillement comme une boîte de cigares.

Ils sortent.

RIDEAU

ACTE V

SCÈNE I

BENIN, LE TROUHADEC

BENIN. — Je viens de tout régler avec Félix, dans le détail. Rolande est avertie. Comme nous ne pouvons nous mettre à table avant une demi-heure, et que je n'ai pas le goût de vous y voir avec cette figure, nous allons tâcher de débrouiller un peu vos affaires en attendant.

LE TROUHADEC. — Vous dites ? débrouiller mes affaires ? Je vous en supplie.

BENIN. — D'abord, le coffret.

LE TROUHADEC. — Le coffret, oui, oui. Il n'y a rien au monde de plus urgent.

BENIN. — Comment nous en débarrasser ?

LE TROUHADEC. — Oui, comment ? Il faut que vous ayez vos idées bien nettes. N'avez-vous pas besoin d'une coupe de champagne pour les éclaircir ?

BENIN. — Merci. Je viens de boire à cet effet une demie Sauterne sur un coin de table. Asseyez-vous là. Tenez-vous tranquille. Un inspecteur de police arrive dans un instant.

LE TROUHADEC. — Un insp...

Il est pris d'une sorte de défaillance.

BENIN. — Ne vous évanouissez pas ! C'est moi qui l'ai fait appeler.

LE TROUHADEC. — Vous ! C'est une trahison, une... une folie !

BENIN. — Ne craignez rien. Tâchez d'écouter ce que je lui dirai, et de comprendre. Il vaudra mieux vous taire que de lâcher la moindre sottise. Je ne vous explique rien d'avance, parce que nous n'avons pas le temps. C'est d'ailleurs d'une simplicité enfantine.

LE TROUHADEC. — Ah !... Bien, bien !

BENIN. — Ensuite, nous recevrons M. et madame Trestaillon.

LE TROUHADEC. — Comment, ce bandit, ce...

BENIN. — Ne vous agitez pas. Là encore, vous me laisserez faire. Si vous intervenez, que ce soit à propos !

LE TROUHADEC. — Je vous obéirai en tout. Et vous croyez que nous allons en sortir ?

BENIN. — Je l'espère, si vous ne ruinez pas mes efforts.

LE TROUHADEC. — Ah !... et pour l'argent ?

BENIN. — Nous verrons après.

LE TROUHADEC. — Vous êtes mon sauveur, vous êtes mon second père !

BENIN. — Chut ! Tenez-vous bien. L'inspecteur de police !

SCÈNE II

LES MÊMES, L'INSPECTEUR DE POLICE

L'INSPECTEUR. — N'est-ce pas à Monsieur Bénin ?...

BENIN. — Oui... je vais vous présenter au Maître... Je vous présente, Maître, Monsieur l'inspecteur principal de police ?...

Interrogeant l'inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Lambertini.

BENIN. — Lambertini... Monsieur Yves le Trouhadec, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

L'inspecteur s'incline fort bas tout en bredouillant quelques mots.

Voici en deux mots, monsieur l'inspecteur, de quoi il s'agit. M. Yves le Trouhadec, comme toutes les personnalités illustres, est quotidiennement l'objet des démarches et sollicitations les plus variées. Sa bonté — légendaire, — son immense crédit auprès des pouvoirs publics, font qu'une foule de souffrants, de déshérités, de naufragés de la vie s'adressent à lui comme à une providence à la fois indulgente et secourable. Combien de situations douloureuses n'a-t-il pas dénouées par son influence ou ses conseils ! Combien d'égarés n'a-t-il pas remis sur le droit chemin !

Pendant ce petit discours, Le Trouhadec, encore très affaissé au début, a repris du ton, peu à peu.

L'INSPECTEUR. — C'est un bien beau rôle !

BENIN. — Oui, monsieur l'inspecteur. Et ce rôle providentiel, M. le Trouhadec vient précisément d'être amené à le jouer dans des circonstances qui vous en feront sentir à vous-même tout le prix.

L'INSPECTEUR. — Je suis tout oreilles, monsieur.

BENIN. — Un malheureux individu lui a avoué, tantôt, en sanglotant, une action extrêmement coupable qu'il achevait à peine de commettre : le cambriolage d'une villa, à deux pas d'ici, monsieur l'inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Oh !

BENIN. — M. Yves le Trouhadec, sans le rudoyer — car il possède un art incomparable de manier les âmes — lui a arraché une confession complète et — ce qui mérite votre attention — la promesse d'une restitution intégrale.

L'INSPECTEUR. — Voilà un résultat superbe !

BENIN. — N'est-ce pas ? Mais de son côté il a promis au pauvre diable qu'en raison de son repentir effectif la police ne l'inquiéterait pas, ne chercherait pas même à savoir son nom et le laisserait tranquillement revenir au bien.

L'INSPECTEUR. — Oui.

BENIN. — Ai-je besoin de souligner qu'en vous faisant appeler ce soir, M. le Trouhadec s'est pro-

posé non de vous lancer sur la piste d'un malheureux mais d'inviter le galant homme que vous êtes à prendre part à une bonne action ?

L'INSPECTEUR. — J'en suis personnellement très touché, monsieur, et je travaillerai de mon mieux à ce que la chose ait la conclusion que vous souhaitez. Le cambriolage d'une villa ne fait pas partie des événements auxquels une station mondaine se doive de donner une publicité étendue et notre intérêt s'accorde ici avec la haute inspiration humanitaire de M. Yves le Trouhadec. Du moment qu'il y a restitution, je ne prévois aucune difficulté sérieuse du côté du propriétaire volé. D'ailleurs il m'appartient de lui présenter la solution de telle sorte qu'elle lui apparaisse comme extrêmement désirable. Comptez sur moi. Si le volé se trouve absent du pays, nous n'en aurons que plus de loisir pour donner aux choses l'aspect qui convient.

LE TROUHADEC. — J'ai d'ailleurs obtenu, monsieur, comme gage de la sincérité de mon homme et premier acte de restitution, la remise de ce coffret de bijoux. Prenez-le, monsieur, je vous en prie.

L'INSPECTEUR. — Il n'y a rien qui presse, maître. Nous nous occuperons du tout à la fois.

LE TROUHADEC. — Prenez-le, monsieur, vous me ferez plaisir.

L'INSPECTEUR. — Mais est-ce bien nécessaire ? D'autant que nous n'avons rien ici de ce qu'il faut pour que cette remise ait lieu régulièrement... Je ne puis vous donner aucune décharge.

LE TROUHADEC. — Il n'importe. Ai-je des précautions à prendre vis-à-vis de vous ? Tenez ce coffret. Il sera beaucoup mieux dans vos mains que dans les miennes. Je suis un vieillard et je loge à l'hôtel : mauvaises conditions pour assurer la garde d'un dépôt aussi précieux.

L'INSPECTEUR. — Comme il vous plaira, maître. Je reste à vos ordres pour terminer l'affaire... le plus tôt qu'il vous paraîtra possible. C'est le meilleur moyen d'éviter toute chance de complication.

LE TROUHADEC. — Notre hâte, monsieur, est au moins égale à la vôtre. Nous ne vous ferons pas attendre au delà de demain matin.

L'INSPECTEUR (*s'inclinant*). — Maître... Monsieur... Ah !... Je ne voudrais pas vous sembler trop exigeant, ni ajouter encore aux soucis que vous donne votre si généreuse intervention... mais ne pourriez-vous, maître, obtenir de votre homme qu'il changeât spontanément de résidence ? Malgré tout, nous serions plus tranquilles.

LE TROUHADEC. — Je m'efforcerai de vous être agréable.

L'INSPECTEUR. — Merci, maître... mes respects... Monsieur...

Il se retire.

SCÈNE III

BENIN, LE TROUHADEC

LE TROUHADEC. — Quel soulagement ! mon cher Bénin... permettez-moi de vous appeler mon cher Bénin. Ce coffret me semblait plus lourd qu'une enclume.

BENIN. — N'oubliez pas que le plus délicat reste à faire. Mais je ne suis pas trop mécontent de vous. Si vous vous tenez aussi bien devant les Trestaillon que devant l'inspecteur, vous éviterez la prison, pour cette fois-ci.

LE TROUHADEC. — Les Trestaillon, où sont-ils ? Je veux les voir.

BENIN. — Ils attendent ici-près.

LE TROUHADEC. — Amenez-les moi tout de suite. Je me sens dans de très bonnes dispositions. Si nous tardions trop, la faiblesse pourrait me reprendre.

Bénin va chercher les Trestaillon, qu'il introduit peu après.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MONSIEUR *et* MADAME TRESTAILLON

LE TROUHADEC. — Asseyez-vous. Ce n'est plus M. Pessemesse, vous le savez peut-être déjà, devant qui vous vous trouvez. C'est M. Yves le Trouhadec, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, officier de la Légion d'honneur.

TRESTAILLON. — Oui... on vient de nous le dire, figurez-vous...

LE TROUHADEC. — Taisez-vous ! Vous mesurez maintenant la gravité des incorrections que vous avez commises à mon endroit et aussi la grandeur de vos imprudences.

TRESTAILLON. — Mais...

LE TROUHADEC. — Taisez-vous ! Tandis que vous vous mépreniez si insolemment et si sottement à la fois sur ma personne, je perçais la vôtre à jour et pas un de vos agissements ne m'a échappé. Je n'attendais, pour vous confondre, qu'une preuve décisive. Votre sort est entre mes mains.

TRESTAILLON. — Ecoutez, monsieur Pesse...

LE TROUHADEC. — Je n'ai qu'un mot à dire pour que ce soir même votre femme et vous vous couchiez en prison.

MADAME TRESTAILLON (*à son mari.*) — Je te l'avais bien dit.

TRESTAILLON. — Tout de même, monsieur Trouhadec...

LE TROUHADEC. — Par bonheur pour vous, je ne suis pas inaccessible à la pitié, et je puis encore vous sauver, mais à deux conditions.

MADAME TRESTAILLON. — Oh ! faites ça pour nous, monsieur Yves ! Mon mari n'est pas méchant, allez, mais il ne sait pas tenir en place.

LE TROUHADEC. — Il faut d'abord que vous restituiez entièrement, sans détourner une épingle ni un centime, le produit de votre dernier vol.

TRESTAILLON. — Celui d'aujourd'hui ?

MADAME TRESTAILLON (*donnant une bourrade à son mari.*) — Bien entendu !... Il vous le rendra, monsieur. C'est moi-même qui vous apporterai tout, dans cinq minutes si vous voulez.

LE TROUHADEC. — Il faut ensuite que vous me juriez solennellement de renoncer à vos habitudes criminelles et de revenir au bien.

MADAME TRESTAILLON. — Oui, oui, monsieur, il vous le promet, il vous le jure. N'est-ce pas que tu le jures ?

TRESTAILLON. — Oui, oui.

LE TROUHADEC. — Fuyez l'oisiveté, mauvaise conseillère. Renoncez à des plaisirs dangereux qui ne sont plus de votre âge et qui vous entraînent à des dépenses inconsidérées.

MADAME TRESTAILLON (*à son mari*). — Ah !

LE TROUHADEC. — Réhabilitez-vous par le travail.

TRESTAILLON. — Mais quel travail, monsieur Trouhadec ?

MADAME TRESTAILLON. — Il faut vous dire, monsieur Yves, qu'il n'a jamais eu d'autre métier et que pour se mettre à un nouveau, à son âge...

TRESTAILLON. — Oh !... il y aurait bien le commerce.

BENIN. — Le commerce est déjà si encombré, monsieur Trestaillon !... Mais vous êtes bien d'avis, mon cher maître, que ces gens peuvent se réhabiliter en vivant honnêtement de leurs rentes ?

LE TROUHADEC. — C'est ce que je voulais dire.

M. et MADAME TRESTAILLON, ensemble. — Ah ? bon ! bon !

LE TROUHADEC. — Sous ces deux conditions, j'obtiendrai que la justice ne vous inquiète pas. Bien entendu, vous quitterez le pays.

TRESTAILLON. — Tout de suite ? C'est que j'ai un arrangement au mois, à la pension.

LE TROUHADEC. — Je vous accorderai un délai.

MADAME TRESTAILLON. — Et on pourra rester sur la Côte ?

LE TROUHADEC. — Nous verrons cela. Je n'ai plus rien à vous dire pour l'instant. M. Bénin s'occupera avec vous de la restitution. Ses volontés sont les miennes.

Les Trestaillon se retirent. Bénin les accompagne et leur dit quelques mots.

SCÈNE V

BENIN, LE TROUHADEC

LE TROUHADEC. — Vous m'avez entendu leur parler ?

BENIN. — Oh ! vous êtes un fameux gaillard.

LE TROUHADEC. — N'est-ce pas ?

BENIN. — Vous vous tenez mal au mauvais moment de la bataille. Mais pour la victoire, vous êtes un peu là. Vous auriez fait un excellent ministre.

LE TROUHADEC. — J'ai songé plus d'une fois à la politique.

BENIN. — Tout cela irait bien, s'il n'y avait pas vos embarras financiers.

LE TROUHADEC. — Ah ! Que me dites-vous !

BENIN. — A tout le moins, il vous faut de quoi payer Félix. Sinon, votre cas reste pendable. Ce n'est plus la prison pour vol ; c'est la prison pour grivèlerie.

LE TROUHADEC. — Taisez-vous ! Taisez-vous, malheureux ! Vous n'avez que ce sinistre mot à la bouche... Mais ne m'aviez-vous pas laissé espérer ?...

BENIN. — Il m'était bien venu une idée...

LE TROUHADEC. — Alors ?

BENIN. — En y réfléchissant, je la trouve peu

originale. J'aurais voulu quelque chose de plus piquant.

LE TROUHADEC. — N'est-ce que cela ? Dites, dites, mon cher Bénin !

BENIN. — Vous vous rappelez qu'un certain Charles-Auguste Josselin vous a fait des propositions ?

LE TROUHADEC. — Oui, oui, vaguement.

BENIN. — Il les a renouvelées auprès de moi, me sachant votre ami.

LE TROUHADEC. — Ah !

BENIN. — Son projet de publication technique avait à coup sûr des côtés infiniment séduisants... vous vous souvenez... un petit manuel du jeu de roulette, rédigé par lui mais inspiré de votre méthode et naturellement signé de vous.

LE TROUHADEC. — Oui, en effet.

BENIN. — Les conditions qu'il offre suffiraient à mettre en relief tout le sérieux de l'entreprise. En particulier ce versement de dix mille francs, séance tenante, voilà qui constitue une garantie morale du premier ordre.

LE TROUHADEC. — Oui, assurément.

BENIN. — Il est vrai qu'il serait maintenant très délicat d'accepter. Je trouve du moins qu'il y a place pour un scrupule. Vous aussi, n'est-ce pas ?

LE TROUHADEC. — Moi aussi... mais... dites-moi quel est votre scrupule, pour... pour que je voie si c'est le même que le mien.

BENIN. — Dame, après votre gros succès à la roulette, j'ai cru comme tout le monde que vous pos-

sédiez une méthode infaillible et d'un caractère hautement scientifique. C'était alors votre droit, et presque votre devoir, d'en vulgariser au moins les principes dans un petit traité populaire. Mais depuis votre déconfiture, quelle valeur attacher à votre méthode, si même vous en avez une ?

LE TROUHADEC. — J'aperçois bien la difficulté.

BENIN. — Je dois noter toutefois que le bruit de votre déconfiture ne s'est pas répandu. La chose s'est faite si vite ! Les gens ne s'en sont pas aperçus et demeurent sous l'impression de vos gains foudroyants.

LE TROUHADEC. — Ah ! tant mieux !

BENIN. — M. Charles-Auguste Josselin lui-même garde une entière confiance dans votre méthode, à ce point qu'il attend ici, à deux pas, que vous vouliez bien le recevoir et examiner à nouveau ses propositions.

LE TROUHADEC. — Ah ! il attend ?... Vous êtes sûr qu'il est là ?

BENIN. — Mais oui, c'est moi qui le fais venir.

LE TROUHADEC. — Ah ! bon !

BENIN. — La question est délicate.

LE TROUHADEC. — Elle est délicate.

BENIN. — Je sais bien ce que l'on pourrait dire. Rien ne prouve que vous ayez appliqué quand vous avez perdu la méthode qui vous a servi quand vous avez gagné.

LE TROUHADEC. — Parfaitement.

BENIN. — Vous avez peut-être une méthode pour gagner et une méthode pour perdre.

LE TROUHADEC. — Hé !

BENIN. — De plus il faudrait être de mauvaise foi pour mettre en balance un gain de 114.550 francs et une perte d'à peine 5.000.

LE TROUHADEC. — C'est juste.

BENIN. — D'autre part, ce qui doit dominer le débat, c'est la considération de bienfaisance et d'humanité.

LE TROUHADEC. — Sans aucun doute.

BENIN. — Admettons d'abord que votre méthode soit véritable et efficace.

LE TROUHADEC. — Oui.

BENIN. — Vous donnez à une foule de braves gens le moyen de se procurer une aisance qu'ils ont peut-être en vain poursuivie par un labeur acharné. Vous réparez pour eux les injustices du sort ; vous assurez un repos au vieillard, un gîte à la veuve, à tous, les charmes inespérés du bien-être et son action moralisatrice. En somme vous êtes un des bienfaiteurs de l'humanité.

LE TROUHADEC. — Incontestablement.

BENIN. — Mais accordons un instant que votre méthode soit nulle, absurde, et d'inspiration lunatique.

LE TROUHADEC. — Oui.

BENIN. — Les gens qui s'aviseront de la suivre auront tôt fait de perdre tout ce qu'ils ont en poche.

LE TROUHADEC. — Soit.

BENIN. — Mais n'est-ce pas là le meilleur moyen de débarrasser l'humanité de cette passion du jeu qui lui est si funeste ?

LE TROUHADEC. — Hé !

BENIN. — D'une façon comme de l'autre, vous aurez rendu un immense service à vos contemporains.

LE TROUHADEC. — Je suis forcé d'en convenir.

BENIN. — Qu'on me montre en quoi pèche mon raisonnement et je m'inclinerai.

LE TROUHADEC. — Votre raisonnement est sans réplique. Tout ce que vous venez de me dire, j'en avais bien la notion ; mais je ne serais pas arrivé à la dégager comme vous.

BENIN. — Je vais donc appeler M. Josselin.

Il sort.

LE TROUHADEC, en lui-même. — Evidemment, évidemment !

SCÈNE VI

LE TROUHADEC *seul, puis* BENIN *et* CHARLES-AUGUSTE JOSSELIN

LE TROUHADEC, seul, médite en marmonnant.

BENIN. — Nous voici. M. Charles-Auguste Josselin est plus heureux qu'il ne saurait dire de votre bienveillante décision.

LE TROUHADEC. — Mon concours est acquis, monsieur, à tout ce qui peut faire pénétrer des lumières nouvelles dans la masse.

JOSSELIN. — Heureux, monsieur, infiniment heureux. Grand honneur. Progrès, parfaitement. J'ai les onze mille sur moi. Pouvons signer.

LE TROUHADEC. — Mais, cher monsieur, vous nous ferez bien le plaisir de dîner avec nous ? Nous aurons plus de loisir pour bavarder. C'est un repas tout simple et tout intime.

JOSSELIN. — Confus, monsieur. Volontiers. Permettez, dix minutes. Changer de vêtement.

LE TROUHADEC. — Ne prenez pas cette peine. Nous ne faisons point de cérémonie.

JOSSELIN. — Si, si ! Connaissons les usages Vous rejoins dans dix minutes.

Il sort.

SCÈNE VII

BENIN, LE TROUHADEC

BENIN. — Ah ! Comme je ne pense pas qu'il y ait intérêt à faire traîner les choses, j'ai dit aux Trestaillon d'apporter leurs petits paquets ce soir même.

LE TROUHADEC. — Où cela, chez Félix ?

BENIN. — Oui. C'est un terrain neutre. Il y a au premier étage un fumoir, très discret. Nous règlerons ça avant de passer à table.

LE TROUHADEC. — Mais c'est une très grosse responsabilité ! Je ne veux rien faire sans l'inspecteur de police.

BENIN. — Naturellement. Je lui donnerai un coup de téléphone.

LE TROUHADEC. — Quoi ! Vous allez le mettre en présence des Trestaillon ?

BENIN. — M. et Madame Trestaillon sont deux de vos amis. Vous n'avez pas voulu recevoir sans témoins les objets et espèces des mains du voleur qui doit rester inconnu ; et vous avez prié M. et madame Trestaillon, rentiers honorables, d'assister à la chose. Ils pourront ensuite se porter garants devant l'inspecteur de votre exactitude à remplir votre mission, et même joindre leur signature à la vôtre sur le procès-verbal, si, comme je le pense, l'ins-

pecteur désire pour sa propre décharge qu'il soit établi un procès-verbal.

LE TROUHADEC (*après un instant de réflexion.*) — En somme, voilà une façon d'accommoder l'affaire qui ne manque pas d'esprit.

BENIN. — N'est-ce pas aussi le meilleur moyen d'égarer les soupçons de l'inspecteur s'il s'avisait d'en avoir ? Car enfin vous avez tout intérêt à ce que les Trestaillon, que vous avez si ouvertement fréquentés, gardent leur figure d'honnêtes gens.

LE TROUHADEC. — C'est juste.

BENIN. — Il est vrai que vous serez presque obligé de retenir à dîner l'inspecteur de police...

LE TROUHADEC. — Mon Dieu, je n'y vois pas d'empêchement. Il fera un bon vis-à-vis à M. Josselin.

BENIN. — ... et aussi M. et madame Trestaillon...

LE TROUHADEC. — Oh ! N, songez-vous ?

BENIN. — Il est bien délicat de renvoyer les gens, au moment où l'on passe à table, surtout quand on les a dérangés et qu'ils sont venus vous rendre service.

LE TROUHADEC. — J'en conviens, mais...

BENIN. — Et puis, qu'en penserait l'inspecteur ? Le procédé lui paraîtrait singulier et peut-être suspect.

LE TROUHADEC. — Oui, ceci est finement vu. Vous avez raison. Je surmonterai la gêne que j'éprouve d'avance à...

BENIN. — N'exagérez rien, mon cher maître. Vous êtes toujours victime de votre tendance au scrupule.

LE TROUHADEC. — Ah ! oui, oui. Je suis un scrupuleux. On ne se refait pas.

BENIN. — Hâtons-nous d'avertir Félix de ce supplément de convives.

LE TROUHADEC. — Oui, et il faudra aussi nous occuper de placer nos invités. Il va se poser des questions de préséance assez épineuses. Mais voici justement Rolande qui nous donnera d'utiles conseils.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROLANDE

LE TROUHADEC. — Nous avons besoin de vous, mon enfant, pour résoudre de petits problèmes de protocole. M. Bénin vous expliquera cela. Ah ! je ne serai pas fâché de m'asseoir devant une table bien garnie et de me détendre l'esprit, après les émotions de cette journée, en écoutant de gais propos et en regardant votre aimable visage. Vous savez, mon enfant, que notre cher Bénin m'a rendu aujourd'hui les plus grands, les plus inoubliables services, et qu'il mérite toute notre reconnaissance ?

ROLANDE. — Vraiment ? Toute notre reconnaissance ? Mais est-ce qu'il voudra de la mienne ?

BENIN (*à Rolande*). — Vous voyez bien que je suis magnanime.

ROLANDE. — Je tâcherai de me faire pardonner.

LE TROUHADEC. — Nous ne saurions trop le remercier, mon enfant.

BENIN. — Maître, je suis confus. Ne vous croyez pas si redevable envers moi. J'ai trouvé, à me mêler de vos affaires, des satisfactions intérieures que vous n'imaginez que faiblement ; et j'attends en outre du

dîner de ce soir l'ample salaire de toutes mes peines.

LE TROUHADEC (cependant qu'ils sortent). — Il faut avouer que le menu n'en est pas détestable : potage aux huîtres, homard...

RIDEAU

TABLE

KNOCK 7
M. LE TROUHADEC 109

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 2 JUILLET 1929
PAR EMMANUEL GREVIN
A LAGNY-SUR-MARNE

PQ2635. 052K6 1924

a39001 003958546b

4169

20

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(Extrait du Catalogue)

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Marcel Arland : L'Ordre

Maurice Bedel : Fascisme an VII

Louis Chadourne : Accords, avec une préface de Benjamin Crémieux

Paul Claudel : L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant

Joseph Conrad : Entre Terre et Mer, traduit de l'anglais par G. Jean-Aubry

René Crevel : Êtes-vous fous ?

André Gide : L'École des Femmes

Max Jacob : Cinématoma

Pierre Mac Orlan : Villes

Rabindranath Tagore : Le Naufrage, traduit de l'anglais par Mme Mirabaud-Thorens

Collection "Vies des Hommes Illustres"

Jacques Boulenger : La Vie de Saint-Louis

Jean-Marie Carré : La Vie de Robert-Louis Stevenson

Jean Cassou : La Vie de Philippe II

Édouard Herriot : La Vie de Beethoven

Collection "Les Documents Bleus"

Jean-Richard Bloch : Cacaouettes et Bananes

Max Eastman : La Jeunesse de Trotsky, traduit de l'anglais par Magdeleine Marx

Henri Droin : Femmes damnées

Katherine Mayo : L'Inde avec les Anglais, traduit de l'anglais par Théo Varlet

Collection "Les Peintres Français Nouveaux"

Adolphe Basler : Le Douanier Rousseau

Collection "Les Sculpteurs Français Nouveaux"

Roger Vitrac : Lipchitz

Collection "Les Graveurs Français Nouveaux"

Claude Roger-Marx : Pissarro
Delacroix